

Le secret du pôle

les aventures du même

Roudoudou

Louis-Frédéric
Rouquette



Gloubik Éditions

2018

Première partie

Le Pari du Même

Chapitre Premier

Les conséquences d'une représentation gratuite

Rue Béranger. Les élèves sortent de l'école, deux à deux, sous l'œil désabusé du maître, un grand blond, aux poils rares, dont l'unique préoccupation est de rattraper de la main un binocle rebelle.

Au carrefour formé par les rues Béranger, Charlot, de Franche-Comté et de Turenne, le maître prononce le fatidique :

– Allez ! mes enfants.

Et cependant qu'il se hâte vers l'obscur boutique d'un traiteur, marchand de vins, les gosses s'égaillent, comme un vol de moineaux piailleurs.

Tandis que sagement la plupart regagnent leur demeure, un groupe reste sur le rond-point, se bousculant, se poussant, gamins heureux de donner libre cours à leurs jeunes muscles après les heures de contrainte.

Les Premiers ébats terminés, un des gosses, Riri la Houppette, fils d'une revendeuse au carreau du Temple, s'écrie :

– Tout de même, le gars Passepartout, c'est un type épatant.

Les approbations, se croisent :

– J'te crois.

– Un vrai gars de Paname !

– Un débrouillard !

Et la Houppette, fier de son succès, ajoute :

– Hein qu'est-ce qu'il y a mis à l'English ?

– Ah ! oui, le détective.

– Et aux Indiens Paunies.

– Ben, moi, j’adore Philéas Fogg, profère d’une voix lente Popaul Birot, à qui sa mère paye des leçons d’anglais, ce qui l’autorise à prendre un air grave.

Une bordée d’exclamations accueille cette déclaration.

– Non, mais des fois, t’as pas perdu la boule ?

– Et va donc ! écrevisse à la manque !

Comme cela se doit, Popaul Birot prend avec flegme son parti et déclare :

– C’est un esprit mathématique.

– Ah ! zut, passe-moi les mathématiques.

– Quel phénomène, ce Popaul !

Popaul sent que les choses vont se gâter et avisant un garçon au crâne ras, une vraie bille, aux bons yeux,

petit, mais râblé, il croit utile de le mettre dans son jeu en l'interpellant.

– Dis donc, toi, le même Roudoudou, lequel que tu préfères, de l'Anglais ou du Français ?

– Oui, Fogg ou Passepartout ? fait Riri la Houppette.

Le garçon interrogé, lève lentement les épaules, fait une moue, enfonce ses deux poings dans ses poches et dit :

– Moi. Ni l'un, ni l'autre.

– Quoi, t'a pas d'opinion ?

– Parbleu ! laisse tomber Riri la Houppette, dédaigneux, c'est pas lui qui se compromettra.

– Et pourquoi que je me compromettrai pas, dis, un peu ? pouvoir ? fait le même sans se départir de son calme.

Riri la Houppette sent que son prestige est en jeu,

il domine le même Roudoudou de toute la tête, il abaisse jusqu'à lui son regard et laisse tomber :

– Pfut ! parce que t'as la frousse.

– Moi ? peur ?

Vlan ! vlan !

Un véritable aller et retour, et les joues de Riri la Houppette portent indubitablement la trace des doigts de Roudoudou.

– La belle giroflée, clame Totor Verduze dont la mère est marchande de quatre saisons.

– All right ! ponctue Popaul Birot.

Honteux, se tenant les joues, Riri la Houppette s'enfuit, en pleurant, poursuivi par les quolibets de toute la bande.

Le gamin disparu, le groupe se resserre autour du vainqueur et Popaul risque à nouveau la question.

– Pourquoi que tu n’as pas de préférence ?

– Oui, pourquoi ? font les autres.

– Pourquoi ?... et le même Roudoudou hésite quelques secondes, puis il se décide tout d’un coup : pourquoi ? parce que c’est pas malin ce qu’ils ont fait.

– Pas malin ! le tour du monde en 80 jours ?

– Non.

– Ce Roudoudou exagère !

– Que lui faut-il, alors ?

– Pas malin et le bûcher de Bundelkind, et les serpents de Bornéo, et l’attaque du train dans la prairie, et le naufrage...

Le même Roudoudou répond d’une voix placide :

– Ben quoi ! ce qu’ils ont fait, on peut le faire.

Du coup, les gosses sont médusés. Eux qui, hier, ouvraient des yeux tout ronds et grandes leurs oreilles, à

la vue et au récit des exploits des héros de Jules Verne (une représentation donnée au Châtelet en l'honneur des écoles de la Ville de Paris). Jamais foule enfantine n'avait applaudi avec une telle ardeur, aux exploits de Passepartout et de ses fidèles compagnons et voici qu'un môme, haut comme trois pommes, venait s'inscrire en faux, saper leur enthousiasme et crever la bulle de leurs illusions.

Sacré Roudoudou !

Ah ! Si les gosses n'avaient assisté à la correction du gars La Houppette, comme ils seraient tombés à bras raccourci sur cet empêcheur de se réjouir. Popaul Birot se hasarde, pourtant :

– Tu crânes et t'en ferais pas autant.

Le môme Roudoudou secoue sa tête ronde.

– Si.

– Non, que je te dis.

– Si, que je te dis.

La volonté se lit sur ce front têtue, le gosse répète ;

– Si, si, si, j’en ferai tout pareil.

– Parie que non.

– Parie que si.

– Et quoi que vous pariez, demande Samuel Hopfer. le même qui a répondu au maître qui lui demandait la solution de ce problème : « Vous travaillez à vingt sous de l’heure pendant cent dix heures, dix-huit minutes, on vous retient 7 ½ pour cent, combien touchez-vous le jour de la paye ? » Et le gars Samuel a répliqué :

– Moi, j’travaillerai jamais à ce prix-là.

Donc, Samuel Hopfer, pratique, s’informe de l’enjeu. Aussitôt, Popaul Birot sort de sa poche sa magnifique toupie en buis, admiration de toute la classe, et pâle, tremblant un peu, il dit :

– J’parie ça.

Un sifflement admiratif salue cette proposition. La chose en vaut la peine. Aussitôt on se retourne vers Roudoudou ?

– Et toi ?

– Moi ?

– Qu’est-ce que tu paries ?

Le même Roudoudou réfléchit un moment et lance d’un air résolu :

– Moi, je parie l’honneur !

Un frémissement secoue le groupe des gamins qui sentent confusément tout ce qu’il y a de résolution farouche, de volonté, de crânerie, dans ces paroles.

– Capon qui s’en dédie.

Et Popaul Birot met dans un serrement de mains tout ce qu’il a appris de roideur britannique au cours de

ses leçons. Seul, Samuel Hopfer estime que le même Roudoudou aurait bien pu offrir son couteau à virole d'argent, d'autant que toupie et couteau aurait été son bien pendant la durée du pari.

Les gosses, un peu angoissés par des choses aussi importantes, se séparent et rentrent chez eux, la casquette sur l'oreille et traînant les pieds, ce qui est le comble de l'élégance pour des gamins poussés sur le pavé de Paris.

Chapitre II

Comment le même Roudoudou conquiert son titre de champion de boxe, poids puce

La classe de l'après-midi est marquée de notables incidents. Le maître essaie bien d'intéresser ses élèves à la grandeur du règne de Louis XIV, mais, visiblement, l'attention est ailleurs. La classe entière frémit. Le pari de Roudoudou tient les enfants angoissés et dans leur imagination féconde, ils voient déjà leur camarade aux prises avec les mille dangers d'une expédition si hardie.

Les naufrages dans la hurlée de l'ouragan, les bêtes féroces guettant le petit globe-trotter, serpents lovés

aux creux des arbres, pumas à l'affût dans les ravins, la forêt en feu, les lacs glacés et les pirates et les peaux-rouges, les flèches empoisonnées, le scalp, le calumet de la paix, les chevaux indomptés, les buffles, les tigres, les plantes barbares à l'ombre desquelles il ne faut pas se reposer.

Passepartout avait de l'audace. C'était un garçon à l'esprit averti et puis son maître, Philéas Fogg était riche à millions, il pouvait payer des cautions de cent mille francs, fréter des vapeurs, acheter des éléphants, tandis que le même Roudoudou ne connaît rien de la vie et n'a pas un traître sou à sa disposition.

S'il avait parié simplement son couteau à virole d'argent, la chose aurait été la plus simple du monde, il aurait renoncé et payé, mais voilà, la chose est grave, le même Roudoudou a dit « je parie l'honneur ! » ça, c'est sacré, ça vous lie un homme, tout autant que la formule « croix de bois, croix de fer » que l'on prononce en crachant, en avançant le pied gauche et en étendant la main.

La nouvelle a couru de bouche en bouche, jamais la Renommée n'eut autant de trompettes pour proclamer la jeune gloire du même Roudoudou, élève de première à l'école primaire de la rue Béranger.

– Vous ne savez pas ? le même Roudoudou va faire « son » tour du monde.

– Sans blague ?

– Sans blague ?

La nouvelle a d'abord trouvé des sceptiques, mais ils sont six à assurer la chose et le même Roudoudou a parié l'honneur.

Le serment cloue toutes les médisances et les cœurs frémissent d'espoir, dans l'attente d'événements sensationnels qui ne manqueront pas de se produire.

En effet, les gamins ne seront pas déçus. Il y a dans la classe un garçon de 15 ans, recalé trois fois au certificat, qui tient sous sa coupe tous les camarades. Son nom ? Briquet, dit le Criquet, dit la Sauterelle ; il est fier

d'une moustache naissante et de ses deux énormes poings qu'il balance au bout de ses longs bras... devant lui le maître tremble. Aussi a-t-il pris le parti de le reléguer à l'autre bout de la salle, où le Criquet s'est taillé un royaume, son pupitre est la succursale d'un bric-à-brac, les billes, les ficelles à fouet, voisinent avec des cailloux, des galets et des pierres à feu, il a même élevé un lézard, pour l'instant deux souris blanches apprivoisées en sont les hôtesse.

Briquet, dit le Criquet, dit la Sauterelle, en apprenant la nouvelle pâlée de mâle rage. Ce Roudoudou se permet d'accaparer l'attention des copains ! Au fond, il peste de n'avoir pas été le témoin de l'affaire... une affaire qui s'est passée loin de lui, sans son autorisation. Oh ! mais ! Ah ! mais ! on va bien voir.

Et prenant sa plume avec beaucoup plus de bonne volonté que d'orthographe, il écrit : « Le même Roudoudou ait une mazette, cé pas vré y peu pas parie l'oneur pis qu'il nen a pas. »

Le billet circule ouvert afin que chacun puisse

constater l'insulte. Le dernier, le même Roudoudou le lit, l'attention de tous est fixée sur sa physionomie. Ses proches voisins peuvent témoigner qu'il ne sourcille pas. La lecture achevée, il fait une boulette qu'il mâche et crache en signe de mépris. Le défi est relevé. Les gosses attendent, les nerfs à fleur de peau, l'heure de la libération prochaine.

Elle arrive, enfin Les gosses se ruent dans la cour, deux camps se forment, qui se défient véhémentement, ainsi agissaient les héros d'Homère !

La Sauterelle ricane et affecte de se tirer les poils d'un soupçon de moustache.

Roudoudou, selon son habitude, garde ses mains au fond de ses poches et attend. Cette placidité est interprétée par le Criquet comme une reculade. Il s'avance en se dandinant, balançant ses énormes poings comme des haltères.

Les deux adversaires se mesuraient du regard, le Criquet dominait nettement Roudoudou. Il laisse tomber

ce mot méprisant :

– Môme.

L'autre réplique :

– Sauterelle.

Les gosses trépignent. Kiss, kiss, kiss, bouffe-le, mange-le. Vas-y, Roudoudou ! À toi, le

Criquet !

D'un geste, le Criquet apaise la foule qui attend, passionnée. Alors il profère :

– Môme, tu as besoin d'une leçon, si t'es pas un grand lâche tu m'attendras à la sortie.

Roudoudou dit simplement :

– C'est bon, on y sera.

Samuel Hopfer, dont le père a un dépôt de vieilles loques rue du Forez, offre le magasin paternel comme champ clos.

Les gosses ont tôt fait de débarrasser la pièce, un ring est installé et les spectateurs, juchés sur les ballots, attendent en s'excitant de la voix et du rire.

Riri la Houquette s'est institué le soigneur du Criquet. Totor Verdure celui du même Roudoudou.

Popaul Birot, à cause de ses connaissances en anglais, est arbitre.

Le Criquet enlève sa veste et siffle une marche militaire. Roudoudou, le torse nu, crispe légèrement ses mâchoires.

C'est un combat magnifique.

Sûr de lui, le Criquet lance ses poings à la volée, le même les évite d'un mouvement de tête et profitant de l'élan de son adversaire, il passe sous ses jambes, donne un coup de rein et envoie à trois pas le Criquet abasourdi.

Il se redresse furieux, mais déjà le même Roudoudou part comme un bolide et d'un coup de tête étale le Criquet sur le sol. Un saut, cloc, sur le ventre, et

vlan, et vlan ! la valse des gifles, le Criquet hurle, agitant ses énormes poings dans le vide et ruant tant et plus.

D'un sursaut, la Sauterelle se remet sur ses pattes, mais le même Roudoudou est un roquet insaisissable, qui tourne à droite, à gauche, devant, derrière. Bing, le Criquet en tient dans l'estomac. Bang, un coup bien placé lui bouche l'œil et comme il se courbe en deux, le même Roudoudou profite de cette position pour lui envoyer un solide coup de pied dans le derrière, qui fait rouler à terre Briquet, dit le Criquet, dit la Sauterelle.

Sérieux comme un officiant, Popaul Birot régleme les rounds. Il étend les mains d'un air grave. Les combattants se séparent, soufflent bruyamment, cependant que Totor Verdure se précipite vers Roudoudou dont il éponge le visage avec son mouchoir à carreaux, et Riri La Houppette prodigue ses conseils à la Sauterelle.

– Go, allez, fait Popaul.

Et la danse recommence.

Le même Roudoudou agrippe alors la tignasse rousse de son insulteur, il tire de toute sa force en clamant :

– Répète un peu que j'en ai pas de l'honneur, grande sauterelle, répète un peu que je suis une mazette, dis voir, sale bête.

Le malheureux Criquet demande grâce, mais Roudoudou ne consent à desserrer son étreinte que lorsqu'il a, à haute et intelligible voix, offert ses excuses au même qui daigne les accepter.

Le nez en capilotade, l'œil poché, la joue griffée, humilié, battu, vaincu, le Criquet se relève, ramasse sa veste et s'en va, l'oreille basse, l'âme ulcérée, laissant la place au même Roudoudou triomphant vers qui montent les clameurs de la foule idolâtre.

Toutes les mains se tendent vers lui, jamais il n'a eu autant d'amis. Les gamins lui font une escorte d'honneur, clamant à tous les échos les mérites chevaleresques du même Roudoudou, champion de boxe

poids puce, devant qui l'avenir s'ouvre, lourd de gloire et chargé des plus lumineuses espérances.

Chapitre III

Où Roudoudou s'aperçoit que toute médaille a son revers. – Mélanie, l'affreuse marâtre. – Un grand ami : Yves Bohec, capitaine au long cours.

Un à un, les, copains se dispersent, et Roudoudou se trouve seul à l'angle de la rue Chariot et de la rue de Bretagne.

Il a encore dans les oreilles, et dans le cœur, les cris qui ont salué sa victoire et le, bruit des vivats et des acclamations. Il marche crânement, les mains aux poches, sifflotant une marche, mais au fur et à mesure qu'il avance, sa fierté tombe, sa crânerie disparaît et le

refrain expire sur ses lèvres.

La victoire sur la Sauterelle, c'est un fait, oui, mais il faut à présent affronter sa marâtre, la terrible Mélanie, devant qui tout tremble jusqu'au malheureux Gustave Roudou, son mari, ahuri par les exclamations de la mégère, et filant doux devant tes criailleries et les scènes tumultueuses.

Roudoudou marche à petits pas comme pour retarder l'heure de son arrivée. Tout en marchant, il essaie, un peu tard, de remettre de l'ordre dans sa toilette. Sa veste et sa chemise, il les a ôtées pour se battre, mais sa culotte témoigne des rudes assauts du combat. Les genoux sont crevés, les boutons absents, et le fond rit par une large ouverture.

Si peu d'entrain qu'il y mette, il arrive tout de même. Il va le dos en boule, le nez à terre ; la mine renfrognée, et l'air peu aimable, son visage est fermé. On y lit la ferme résolution d'éviter la tempête.

Trop loyal pour avoir recours aux subterfuges du

mensonge, il ne cherche pas une excuse, mais au fond de lui-même sa petite âme d'homme se révolte contre un destin véritablement difficile.

Il songe avec douceur aux caresses de sa bonne petite maman, sa maman à lui, si gentille, si prévenante, si tendrement attentive. Au petit logis clair du boulevard du Temple, les jours venaient apportant de nouveaux bonheurs, et les soirées autour de la lampe familiale, maman Louise qui cousait, papa qui se penchait vers des épures ou se livrait, à des calculs, lui, Doudou, s'appliquait à ses devoirs et les leçons apprises, sa maman lui faisait signe d'être sage, pour ne pas interrompre son père. Alors il grimpe vite, vite, sur les genoux maternels et malgré ses sept ans, il goûtait l'enivrante douceur d'une berceuse lente.

Ah ces heures passées la tête contre la poitrine maternelle Roudoudou s'en souvient avec une telle joie que des larmes montent à ses yeux d'enfant. Et la comparaison s'établit, il apprécie d'autant plus ce qu'il a perdu qu'aujourd'hui sa part est plus misérable. Maman

Louise, pauvre oiselet fragile, a été emportée par les mauvaises fièvres de l'hiver. Il a vécu avec son père, un dessinateur industriel dont les connaissances sont appréciées, des heures sombres, mais douces encore, puisque rien ne s'élevait entre eux et leur douleur. Jusqu'au jour où Gustave Roudou a cru bien faire, dans l'intérêt même de son enfant, en acceptant dans son logis cette affreuse Mélanie, que lui Roudoudou n'a jamais aimée malgré ses airs patelins et ses grimaces des Premiers jours. Il s'est replié sur lui-même, dans la paix de ses souvenirs.

Et bientôt la mégère s'est montrée telle qu'elle était, exigeante, paresseuse, âpre, égoïste ; les quelques économies de Gustave, déjà écornées par la maladie de maman Louise, avaient été vite dissipées dans le désordre des conceptions fantaisistes de Mélanie. Adieu le joli logis, la belle terrasse d'où l'on voyait dans le lointain Montmartre, blanc dans une brume violette. On a vendu les meubles familiers, le fauteuil de maman et sa table à ouvrage, et avec les épaves on s'est installé dans l'affreux sixième de cette vieille maison de la rue de Bretagne,

sentant la moisissure et le chien mouillé. Papa Gustave a renoncé à ses recherches scientifiques, à ses rêves, pour accepter la réalité d'un travail fastidieux, mais régulier, qui aurait assuré la pâtée et le gîte au ménage si Mélanie avait eu la moindre notion d'économie domestique.

La misère dont elle est cause, elle en rend responsable le timide Gustave et, par contre-coup Roudoudou, ce gosse, sorti d'on ne sait où, qui dévore, qui use, qui gaspille !!! Elle prend à témoin Dieu et les saints du Paradis que sa détresse est grande d'avoir une chiffre pour époux et un sans-cœur pour fils adoptif.

Les scènes éclatent violentes à propos de tout et de rien et la maison entière est secouée par ses glapissements. Les voisins ne voulant pas avoir affaire à la mégère se terrent prudemment. Le père et le fils échangent des regards confus, regrettant dans un échange d'âme, celle, si douce, qui a disparu.

Et Roudoudou grandit. Il a aujourd'hui treize ans, la misère précoce au lieu de l'abâtardir et d'en faire un pauvre gosse résigné, l'a mûri, bronzé ; sa volonté se

tend vers une évasion possible, un destin meilleur.

La force dont il est doué, peu commune chez un garçon de son âge, la vie dont ce petit être déborde en fait un gars turbulent et nerveux, mais il sait mater turbulence et nervosité sous un masque froid qui a le don d'exaspérer la coléreuse Mélanie.

Certes, il a bien à se reprocher, comme tous les gamins de son âge, maintes peccadilles, mais devant les dures punitions, les coups, les privations, il se bute, et il lui arrive en l'absence de son père, alors qu'il est sûr que l'orage éclatera sur lui seul, d'asticoter la mégère pour la faire enrager. Mais celle-ci a des vengeance raffinées, elle l'enferme des heures entières dans un cabinet noir où passent des légions de rats, jusqu'au jour où l'accoutumance de l'ombre l'a rendu familier avec ses compagnons, si bien qu'un soir il est sorti, cachant un robuste rongeur sous sa veste, il l'a lâché soudain sous les jupes de la marâtre, qui a ameuté la maison avant de piquer une syncope.

Les coups ? Il est tanné.

Il l'a bravée, lui déclarant nettement :

– Vous pouvez me frapper, mais je vous avertis que je ne pleurerai pas.

La mégère en a lâché son martinet attestant que « cet enfant a l'âme d'un criminel endurci ».

Souvent même, il détourne sur sa tête les menaces destinées à son père, faible, faisant des concessions par amour de la paix et ne réussissant qu'à exaspérer la commère que tant de douceur ne désarme pas.

Comme tous les garçons de son âge, il aime polissonner dans les rues, se mêlant aux groupes de badauds autour des chanteurs populaires, des camelots et des acrobates. Ah les acrobates ! C'est sa passion, au gymnase il s'amuse à les imiter et à force de vouloir il réussit maints tours qui provoquent l'admiration de ses petits camarades. Il marche sur les mains fait le crabe, le serpent, monte à la corde à nœud à la force de ses poignets. Ces exercices lui ont donné une souplesse rare, une sûreté d'exécution étonnante chez un enfant de son

âge.

Mélanie a un frère bistro rue des Archives ; un jour qu'elle était chez lui, en visite, elle a failli crever de dépit et de honte. Le même Roudoudou, aidé de Totor Verduze, qui faisait le boniment, avait imaginé de donner une petite séance d'acrobatie pour la plus grande joie des habitués assis à la terrasse.

– Approchez, dames et sieurs, criait Totor Verduze, de cette voix de fausset qu'il tenait de sa mère, la marchande des quatre saisons, approchez, le même Roudoudou va se « disloquer » devant vous.

On s'attroupait. Le même Roudoudou faisait deux ou trois sauts périlleux, puis retombait finalement sur ses mains.

– Un petit bravo, réclamait Totor Verduze qui bientôt, sans vergogne, faisait la quête dans son jockey.

À ce moment surgit Mélanie qui, d'une claque à la volée, rétablit sur ses jambes Roudoudou, cependant

que Totor se sauvait avec la recette et que les badauds se dispersaient.

Quelle rentrée, mes amis ! N'empêche, Roudoudou a bien rigolé, Mélanie a failli avoir un coup de sang.

À ce souvenir, un sourire apparaît sur les lèvres de Roudoudou qui ne peut se résigner à franchir le pas de la porte.

Enfin ! il pousse un soupir et monte les marches, une à une, avec attention, retardant encore l'heure de la redoutable explication. Ce soir, il est dans son tort. Il le comprend, cependant il invoque en lui-même les circonstances atténuantes, il ne pouvait, certes pas, se laisser traiter de mazette par cette maigre Sauterelle, ni laisser s'accréditer qu'il était sans honneur...

Il bougonne tout en grim pant, lorsqu'une voix amie l'interpelle.

– Qu'est-ce qui t'a arrangé comme ça, mon vieux

Roudoudou ?

– C'est vous M'sieu Bohec ?

– C'est moi.

– Excusez-moi, dans cette boîte, on y voit comme sous un parapluie.

Une main s'est posée sur son épaule, il s'arrête, lève le nez, l'homme le regarde franchement.

– Ce n'est pas cela que je te demande, voyons, réponds à ma question.

Et Roudoudou réplique simplement :

– On s'est « un peu » cogné.

Cet « un peu » met en joie le jeune homme.

– Un « peu » seulement ?

– Dame !

– Oui, mais ta culotte a trinqué dans les grands

prix.

– Vaut mieux ma culotte que moi.

– Ça c’est encore vrai, n’empêche que ta mère...

– Ce n’est pas ma mère.

– Je sais, je sais, Madame Mélanie...

Du coup, Roudoudou pouffe.

– Pourquoi ris-tu ?

– La Mélanie, une dame !... Ah ! ben alors.

Monsieur Bohec est gagné par le rire qu’il interrompt brusquement pour demander :

– Oui, que dira-t-elle ?

Le même répond, philosophe :

– Dira rien, criera.

Ces deux futurs sont trop éloquents pour que Bohec insiste.

– Ça t’amuse de l’entendre crier !

Roudoudou qui a remonté deux marches redescend et lève les épaules comme pour indiquer qu’il est bien au-dessus de ces contingences. Mais tout à coup, il a sur le visage un tel crispement que le jeune capitaine ému lui propose de s’arrêter un instant chez lui.

Entrer chez M. Bohec ! C’est pour Roudoudou chaque fois une joie renouvelée. Songez donc, M’sieu Bohec est capitaine au long cours, il a trente ans et déjà il a couru les mers lointaines, les Antilles, les Îles Sous-le-Vent ; puis passé le Canal de Panama, Tahiti, au nord, Honolulu ; au sud, les Marquises, Samoa. Il à fait, escale dans tous les ports du monde, des roms que Roudoudou relit avec fièvre sur son atlas Port-Saïd, Colombo, Saïgon, Yokohama, San Francisco, Valparaiso, des noms qui sonnent comme une fanfare ou qui flambent comme un soleil.

Et chez M’sieu Bohec. Yves Bohec, breton bretonnant, un vrai celui-là, il y a de si jolies choses, des sagaies aux pointes triangulaires, des flèches de

bambous, des boucliers en peau de bœuf, des lances courtes qu'on jette et ramène avec une courroie de cuir, des lassos lovés comme des reptiles, des calebasses peinturlurées avec des herbes, des nattes chinoises et des masques de guerriers japonais, des boomerangs australiens, des couteaux plats de Guinée, des chapelets dont les grains sont des noyaux de dattes, des gris-gris, des fétiches nègres, des bois de rennes, des mâchoires de chimpanzés ; des peaux, les pumas souples et ocrés, les loups raides et noirs, les renards fins et roux, les léopards mouchetés, les chats-tigres tachetés ; des plateaux de cuivre ciselés, des ivoires fouillés comme une dentelle, des matraques marocaines et des tapis berbères aux couleurs violentes, à l'odeur fauve.

Un bouddha hilare, au nombril énorme, excite l'admiration de Roudoudou, qui n'en revient pas de voir que M'sieu Bohec met ses cartes de visite dans une patte d'éléphant naturalisée et cerclée de nickel.

Le même Roudoudou pénètre chez l'officier de marine avec respect, tenant à la main sa casquette qu'il

crispe dans ses doigts. Après chaque visite, il a la fièvre ; la nuit, autour de son étroite couchette, se peuple de fantômes qui passent provocants. Des Hindous chevauchent des tigres, des nègres sont à califourchon sur des buffles, et le Bouddha aux paupières bridées.lui cligne de l'œil comme pour l'inviter à se joindre à leur ronde fantastique.

Ce soir, ému de son serment, et frémissant encore de sa bataille, il est chez son grand ami comme dans un temple.

Une seconde fois, Bohec voit l'émotion suscitée sur ce visage, si précocement sérieux. Il attire à lui l'enfant.

– Voyons, vieux, lui fait-il d'un ton très camarade, raconte-moi.

Sans fards, sans complications, sans vantardise, exactement, le même Roudoudou livre son cœur. Il dit la représentation gratuite au Châtelet, tous les enfants vibrant, des cinquièmes galeries au parterre, aux

mirifiques exploits des héros de Jules Verne, les lumières rutilantes, les costumes flambants, les danses tourbillonnantes, toute la fantasmagorie d'un spectacle fait pour prendre l'âme d'un gamin.

Les camarades trépignent, lui seul est grave, ajoutant les fils de son rêve à la trame de l'évocat des paysages lointains.

– Alors, voilà, ce matin, on a discuté avec les copains. Moi, j'ai dit « Passepartout, Philéas Fogg, c'est des types épatants, mais pas extraordinaires. »

– Qu'est-ce qu'il te faut, interrompt l'officier.

– J'ai trouvé tout simple ce, qu'ils faisaient, alors j'ai déclaré, moi, Roudoudou, j'en ferai bien autant.

– Pas plus ?

Sans voir l'ironie, le même répète :

– Pas plus.

– Et c'est pour cela que tu t'es battu ?

– Pour cela aussi.

– Ah ! il y a autre chose.

– Ben ! j’ai parié que je ferai le tour du monde.

– Toi ?

– Moi.

– Et tu as parié ?

Gravement, Roudoudou répond :

– L’honneur.

Il dit ce mot avec un tel respect que Yves Bohec en est ému, il voit pour la troisième fois la mâle résolution qu’il y a dans ce visage enfantin et comme dans un éclair il entrevoit pour lui des aventures sans nombre.

Bohec est paternel :

– Sais-tu, mon enfant, que c’est sérieux ce que tu dis là ?

– Oui. C’est pourquoi je n’ai pas voulu permettre que la Sauterelle.

– La Sauterelle ?

– Ben oui, le Criquet.

– Le Criquet ?

– Oui, Briquet, dit le Criquet, dit la Sauterelle.

– Ah ! bon ! fait Bohec en riant.

Et Roudoudou achève :

– J’ai pas voulu permettre à la Sauterelle de me blaguer et comme il a déclaré que j’avais pas d’honneur, je lui ai mis un marron.

Bohec, sans un mot, lui prend la main, qu’il serre avec une pression affectueuse, puis il lui dit simplement :

– Tu es un bon petit gars.

Cette phrase est pour Roudoudou le meilleur éloge, ses joues s’empourprent et dans ses yeux

s'allument deux flammes.

Et cependant qu'il parlait le milieu agissait sur lui, il respirait un autre air, un air que lui apportaient les grands vents du large, qui par-dessus les mers et les océans faisaient frémir ses narines, des parfums de bois rares et des salures lointaines. Des paysages défilait devant ses yeux éblouis.

Ce n'était plus l'étroite chambre dans la vieille maison sentant la moisissure et la bête mouillée, c'était un horizon chaque jour agrandi et chaque jour nouveau.

Il entendit confusément l'appel des terres mystérieuses, la voix qui lui disait « Viens vers nous, tu connaîtras une vie merveilleuse, viens vers nous, tu auras des richesses incommensurables, viens vers nous, tu sauras enfin ce qu'est la liberté. »

Et les yeux de l'enfant s'hypnotisent sur la mappemonde, le bleu de la mer, taché par des points minuscules, les îles, les archipels, les vastes terres s'offraient à la bonne volonté des hommes.

Vouloir ! Vouloir ! Vouloir ! Ce mot chante dans son âme et la marque d'une empreinte indélébile. Oui, il veut, lui, Roudoudou, marcher sur les traces des grands navigateurs, des grands explorateurs, de son grand ami Yves Bohec, c'est pourquoi les yeux suppliants, les mains jointes, il murmure avec ferveur ces mots comme une prière :

– Oh ! emmenez-moi, emmenez-moi.

Chapitre IV

Le même Roudoudou est rossé, mais victorieux L'ange gardien qui veille

Malgré les épingles obligeamment prêtées par Yves Bohec pour réparer le désastre de sa culotte, Roudoudou n'échappe pas à la terrible Mélanie.

L'accueil au héros n'est pas triomphant et le même peut méditer qu'il n'y a pas loin des acclamations de la foule à l'opprobre des méchants.

Il n'essaie même pas de se justifier. À toutes les questions de Mélanie, il oppose le mutisme le plus absolu. Du reste, elle peut bien le tuer, que lui importe désormais. Son ami Bohec, avec des mots très doux, des

paroles caressantes, mais avec fermeté, a dit non à son

désir. Il ne veut pas de lui, il ne l'emmènera pas.

Son rêve est fini, que lui importent les taloches, il secoue simplement la tête, comme pour chasser des bêtes importunes, la mégère se lasse de frapper.

– Ah ! tête de bois, crie-t-elle, s'excitant par degrés, enfant de malheur !

Alors elle prend un bâton et cogne. Roudoudou, accablé par le destin, appelle de toute son âme le martyr, Il ne sent pas les coups, sa chair n'est pas souffrante, mais son cœur saigne de son illusion morte.

« Pan, pan », frappe le bâton.

« Non, non », pleure le cœur.

Un coup mieux asséné lui arrache un cri.

La mégère triomphe.

– Ah ! ta peau n'est donc pas insensible... oui,

oui, crispe les lèvres, serre les dents, tu sentiras la correction, coureur de rues, chenapan, vaurien, voyou.

Le père qui rentre essaie d'intervenir.

– Voyons, ma bonne.

L'euphémisme n'a aucun succès, si ce n'est de redoubler les coups qui pleuvent sur l'échine du gosse.

Mélanie les confond tous deux dans une même haine.

– Parbleu ! avec un père pareil, que voulez-vous qu'un enfant fasse ? tel père, tel fils ; tant vaut le loup, tant vaut le louveteau ; si tu l'avais tancé à temps, on n'aurait pas aujourd'hui à le « doubler », qu'est-ce qu'elle faisait donc ta mère.

La mégère n'achève pas.

Roudoudou s'est redressé pâle comme la mort, les yeux flamboyants, il marche vers elle avec un tel regard, qu'elle recule, qu'elle recule, maintenant elle est acculée

entre la porte, et le fourneau.

Les lèvres du même tremblent de fureur concentrée.

– Je vous défends de mal parler de ma mère, vous entendez, je vous le défends. Vous êtes une méchante femme.

Les deux poings sont levés, Mélanie se cache le visage en poussant un cri affreux. Gustave

Roudou s'est levé, très pâle aussi, la main crispée à la table. Au fond, il admire son garçon qui a fait reculer la mauvaise bête et la tient à sa merci.

La gorge un peu serrée, il prononce :

– Mon petit. Mon petit.

Mais Roudoudou se trompe sur l'intonation.

– N'aie pas peur, père, je ne lui ferai pas de mal, mais je lui défends de parler de ma mère, sinon je lui arrache la langue.

Mélanie croit déjà sentir la violence de cet acte, elle pousse un hurlement et s'enfuit à toutes jambes dans le couloir où ses glapissements ameutent les voisins.

– Il veut me tuer ! Il veut me tuer ! Et Roudoudou, vainqueur à nouveau, à nouveau triomphant, revient vers son père qui sanglote, et qui le presse sur son cœur en répétant :

– Mon petit, mon petit.

Dans son étroite couchette, Roudoudou ne dort pas. Il réfléchit. Non. Il ne veut plus mourir, il veut vaincre. Deux fois, aujourd'hui, il a vaincu, la force brutale du Criquet, la force perverse de sa marâtre. La vie doit être terrassée, il faut la prendre au collet, lui sauter à la gorge, c'est bon ! il connaît maintenant la manière.

Yves Bohec ne veut pas de lui, eh bien il avisera, il cherchera une autre solution. Si la force ne suffit pas, il n'est après tout qu'un enfant, il usera de la ruse, cette arme des faibles.

Plus que jamais, la volonté est en lui, son cœur en déborde, son âme en est pleine. Toutes les facultés de sa petite cervelle se tendent vers un même but : VOULOIR.

Il semble au même Roudoudou qu'il vient de tourner la clef de la vie. Il s'agit de vouloir. Les principes du bien agissent en lui. Il s'est dressé, vibrant, contre l'insulte, il s'est levé, frénétique, contre l'infamie, il se sent armé pour la lutte.

Il ne sait pas très bien encore sur quelle route il ira, mais il est bien décidé à partir.

Le cercle étroit de la grande ville ne lui suffit pas, il l'élargit parce que c'est sa volonté. Il partira. Par où ? Comment ? Est-ce que l'on se pose de tels points d'interrogation à la veille des grandes actions ? Peu lui importa, il ne voit qu'une chose, mais il la connaît bien. Il veut s'en aller. Il a dit qu'il ferait le tour du monde, il le fera.

Il n'a pas un sou.

Il est tout petit, c'est un môme, le môme Roudoudou, que vous importe !

Sûr de lui, l'enfant replie son âme et sombre doucement dans un sommeil où les rêves les plus étranges viennent le visiter.

Il y a des masques qui grimacent comme Mélanie, des sauvages qui ont la trompette du Criquet, mais lui, Roudoudou, il a les engins meurtriers de son ami Bohec.

Il cogne dans le tas, Mélanie s'affaisse, la Sauterelle s'effondre. Et il reste maître du terrain sous les yeux du Bouddha protecteur qui sourit, mystérieux et impénétrable.

Il lui semble qu'une ombre se penche sur son lit, qu'une lèvre s'arrête sur son front, une lèvre qui après un baiser murmure :

– Mon petit, mon petit.

Son père ?

Non, sa petite maman, sa bonne, sa douce, sa belle petite maman chérie, qui est là, près de lui, invisible et présente, et qui lui dit « Va, va, mon petit, je suis auprès de toi, agis, je suis à tes côtés, dors, je te veille dans l'ombre. »

Chapitre V

À quoi rêvait Yves Bohec. – le destin de roudoudou – les adieux du même. – les plus belles aventures du monde

Yves Bohec, en pyjama et en pantoufles, les pieds étendus sur la table, confortablement installé dans un fauteuil, fume une cigarette ; la chaleur de ce jeudi de juillet est lourde. La fenêtre grande ouverte on entend le sourd bourdonnement de Paris, et l'on voit une procession de nuages arrêtés en plein ciel, faute de brise.

En bas, tout en bas, la tache verte du square du Temple, immobile et comme stylisée, seuls quelques moineaux effrontés volent autour de la redingote de bronze du bonhomme Béranger qui apporte ses flonflons

et sa gaîté en ce lieu où s'est déroulé une des plus sinistres pages de l'histoire de France.

Les gosses jouent dans le jardin, sans savoir qu'un malheureux enfant a souffert, là, l'agonie et la mort, victime expiatoire de fautes qu'il n'avait pas commises.

Mais la pioche des démolisseurs a jeté bas la tour du Temple, emportant, avec les plâtras et les ruines, jusqu'au souvenir des mauvais traitements que le savetier Simon infligeait à un être qui portait le péché d'être le fils d'un Roi.

La tour funèbre est abattue, des arbres poussent, les fleurs surgissent à la belle saison, les oiseaux nichent et pépient, la vie passe, emportant la détresse des hommes.

Yves Bohec, breton déraciné, ayant fait toutes ses études à Paris, aime ce quartier du Marais où les vieux hôtels, malgré les dégradations commerciales, conservent l'allure du Bon Vieux Temps. Tous les siècles y ont écrit

leur passage, Duguesclin et Olivier de Clisson, Guise et Montmorency. Jean Bart, Madame de Sévigné et le Président de Lamoignon, Cagliostro et les aigrefins du Collier de la Reine, Robespierre qui, député d'Arras, arrivait à Paris et s'installait au quatrième étage de cette maison de la rue de Saintonge, il avait pour tout bagage une malle recouverte en peau hérissée de longs poils, légère de garde-robe mais lourde d'ambitions secrètes.

Plus près de nous, Baudelaire et Musset venaient demander l'oubli de leurs soucis quotidiens aux vins du traiteur Bonvalet.

Bonvalet ! le boulevard du Crime, Debureau et les Funambules, les Folies-Dramatiques, cent cinquante ans de l'histoire de notre théâtre dramatique, mais la vie est aussi présente qui enfante des drames.

Le retour de Vincennes, Louis-Philippe, Fieschi et sa machine infernale, les gardes du corps fauchés et la mort de Mortier, duc de Trévise, qui avait échappé à vingt champs de bataille pour finir là.

Plus près encore, la rue de la Corderie, Félix Pyat et les grands illuminés de la Commune, et Delescluzes qui, voyant la partie perdue, monte sur la barricade à l'entrée du boulevard Voltaire et se fait tuer une badine à la main.

De son perchoir, à travers les spirales de la fumée de son cigare, Bohec apercevait Paris, un Paris écrasé de soleil, À ses pieds, un quadrilatère, le plus vieux marché de Paris, les Enfants-Rouges, là-bas, les tours jumelles de Notre-Dame, l'I de la tour Saint-Jacques, les coupoles, à gauche la Salpêtrière, devant le Panthéon, à droite les Invalides dorés dans la buée bleuâtre.

La Seine paresseuse et tranquille, si lente qu'on la croirait immobile, dans une dernière boucle elle disparaît vers le mont Valérien qui coupe l'horizon d'une ligne nette.

C'est le cours du fleuve que la pensée de Bohec suit, il en connaît tous les replis jusqu'à la mer, la grande mer qui l'attend, qui l'appelle, la mer qui est tout pour lui, sa famille, sa richesse, son espérance et sa foi.

Les siens sont morts, ils dorment dans le cimetière de Morlaix, lui a connu la ville autant que peut la connaître un enfant muré dans un lycée et auquel un tuteur s'intéresse une fois par quinzaine, puis la mer l'a pris et cette emprise a été complète, il s'est donné à elle une fois pour toutes et pour toujours.

Il revient par habitude après de longues croisières faire, selon son expression, « peau neuve » à Paris, mais son destin secret est là-bas, à l'embouchure du fleuve, il le sait, il bénit son destin.

Il en est là de ses rêves lorsqu'une sonnerie le rappelle à la réalité.

Il descend l'une après l'autre ses jambes, maudissant en lui-même l'importun qui dérange son farniente, mais, dès qu'il a ouvert la porte, le loyal garçon manifeste sa joie.

– Toi, toi, ah ! mon vieux de Liseuilles, si je m'attendais.

– Tu n’es pas aimable.

– Du diable si je pouvais songer que bravant la canicule le beau Robert abandonnerait son hôtel de l’avenue du Bois pour grimper mes cinq étages.

– Faut-il t’aimer tout de même, sans rancune, tu sais, mais malgré ton impolitesse, je prends un siège... cent quinze marches... et pas d’ascenseur.

Et Robert de Liseuilles s’effondre dans un fauteuil et s’éponge le front avec une pochette de soie.

– Si je m’attendais, répète Bohec.

– Tu l’as déjà dit, vieux.

– Quel bon vent ?

– C’est une façon de parler, car en fait de vent... 36 à l’ombre... quelle température !

– Et tout cela pour me voir, interrompt en souriant Bohec.

– Oui, mon vieux, pour te voir... je vais t'expliquer... Je me rase, tu te rases.

– Conjugue, nous nous rasons...

– C'est ce que j'ai pensé. Alors j'ai décidé de t'enlever...

– Sortir ! jamais !

– Il ne faut jamais jurer de rien ; j'ai dit enlever et je maintiens, je t'emmène.

– Après tes déclarations... 36 à l'ombre... il faudrait être fou.

– Je t'emmène.

– Où ça ?

– Où tu voudras... au Havre, à Dieppe, dans un patelin où l'on puisse respirer. J'ai ma Panhard à ta porte.

Du moment qu'il s'agit d'aller voir la grande câline, Bohec en est.

Deux minutes, demande-t-il à son ami.

Les deux minutes écoulées, Yves reparaît habillé, un pardessus léger sur le bras, une casquette et une paire de lunettes à la main. Il crie :

– Are you ready ?

– Yes, I am, réplique de Liseuilles.

– En ce cas, en avant.

Et les deux jeunes gens dégringolent les étages en jouant comme deux gamins en vacances.

Ce même jeudi, le Môme Roudoudou fait la grasse matinée ; l'horrible Mélanie a réintégré le domicile conjugal, mais en jurant qu'elle ne passerait dans ne s'occuperait plus jamais de lui. Le môme y a gagné son lit, au lieu de trimer dès l'aube.

Il a coupé aux corvées ordinaires, le lait qu'on prend chez la crémillère, le bois que l'on monte de la cave, la course aux provisions.

– Roudoudou, va donc chercher deux sous de poivre.

– Roudoudou, va donc acheter, un litre de vin.

– Roudoudou, va donc demander du persil à la marchande de légumes.

Roudoudou par ci, Roudoudou par là, c'est toujours Roudoudou s'offrant, comme sport complet, la montée des étages.

Mais ce jeudi-là, rien.

La maritorne se bat avec son poêle qu'elle fustige à coups de tisonnier, elle balaie comme on se bat, vlan, la chaise valse, vlan, les casseroles maintenant.

– Elle « bisque », pense Roudoudou qui, amoureuxment étire ses jambes. Pan, c'est la porte qui se ferme. La Mélanie est sortie. Quelle joie ! être seul maître du logis, et Roudoudou rêve d'un bonheur durable, la vie est belle, il fait beau, le soleil qui monte joue sur ses draps. C'est en bas qu'il doit faire rudement

bon à jouer dans les rues.

Oui, mais rester au lit, c'est ça qui fera maronner la Mélanie, jamais il n'a eu pareille aubaine, il faut en profiter.

Il se retourne contre le mur, ferme fortement les paupières et essaye de se rendormir.

Impossible, le soleil le picote, les oiseaux chantent.

– Viens, Roudoudou, dehors il fait si beau, si beau...

Tout l'invite. Oui, mais Mélanie ? au diable Mélanie, il fera ce qu'il lui plaira. Il lui plaît pour l'instant de sortir, il sortira.

Et le même Roudoudou s'habille. Tiens, sa culotte n'est pas réparée, il s'en contre-fiche, il dépend son costume du dimanche, le beau costume « quartier maître », bleu marine avec des brisques rouges et une ancre dorée... c'est défendu. On ne le sort que pour les

grandes occasions, tant pis, Roudoudou brave la tempête... il tremble un peu en enfilant les pantalons et en passant la vareuse, mais il est fier de son acte d'autorité, et puis, et puis il y a les copains qui vont en faire une tête en le voyant un jeudi avec ses habits du dimanche. S'il avait la chance de rencontrer seulement Briquet, dit le Criquet, dit la Sauterelle, c'est lui qui en ferait une figure, et Totor Verduze et Popaul Birot...

Lavé, peigné, astiqué, ses godillots à clous cirés, le même Roudoudou pose crânement son béret sur le sommet de son Crâne. C'est défendu par Mélanie, mais c'est bien plus beau puisque c'est défendu.

Il va sortir, oui, il vaut mieux qu'il s'en aille avant l'arrivée de la marâtre, c'est plus prudent. Il va tourner le loquet, mais il s'aperçoit qu'il est tard et qu'il a faim. Il va droit au buffet, rien, pas une croûte, pas une bille de chocolat. Il referme la porte d'un coup de pied en déclarant :

– Je me demande à quoi ça sert ces outils-là, ça n'a rien dans le ventre.

Comme il grimpe sur une chaise pour atteindre le haut de l'armoire, afin d'explorer s'il n'y a pas quelque pot de confiture égaré, Mélanie entre, le même Roudoudou reste figé une patte et une main en l'air.

D'un coup d'œil, Mélanie a tout vu, le béret de travers, le costume des dimanches, la tentative de chapardage. Mais décidément on a changé Mélanie, ce n'est plus la même.

Elle est presque aimable lorsqu'elle interroge :

– Qu'est-ce que tu cherches, Roudoudou ?

Et le gosse réplique :

– Moi. Rien.

Rien. Bon. Très bien, Mélanie vaque à ses occupations tandis que le même Roudoudou reste planté dans le mitan de la pièce. Il ne sait vraiment plus à quel saint se vouer. Il guigne Mélanie du coin de l'œil, elle a l'air de ne plus « bisquer », ma foi ! il se risque.

– Je voudrais...

– Quoi ?

– Je voudrais bien déjeuner.

Alors, avec un sourire pincé, Mélanie lui répond :

– Quand on veut manger, on travaille, je ne nourris pas les paresseux.

Le même Roudoudou a compris. Mélanie est toujours Mélanie, elle a changé simplement de méthode. Elle compte avoir le gosse par la faim.

Le même est trop orgueilleux pour insister, il passe devant la mégère, très digne, le front haut, raclant les pieds sur le parquet (parce que cela aussi c'est défendu).

Il cherche visiblement une histoire, mais l'histoire ne vient pas. Mélanie, le bon café préparé, s'en verse Une bolée. Le parfum monte, qui chatouille agréablement les narines du même, mais le même se raidit et voulant

crâner encore, il déclare :

– Justement, ce matin, je n’avais pas faim.

Et il sort en claquant la porte.

Au coin du Carreau, il a la belle chance de rencontrer Totor Verdure et Riri la Houppette qui musent de compagnie.

– Acre, vl’à le même Roudoudou, fait Totor Verdure tout joyeux.

Et Riri la Houppette qui a l’oubli des injures facile tend une main amicale à son camarade.

Le costume produit son petit effet et Totor médusé demande ;

– C’est-y que tu pars pour ton tour du monde ?

Roudoudou répond, avec un petit air important.

– Peut-être, peut-être, Totor.

Riri la Houppette va rejoindre sa mère, vendeuse

au carreau, et Totor et Roudoudou vagabondent à la recherche de la grande Sauterelle qu'ils veulent à tout prix éblouir.

Ils ont la main heureuse et rencontrent devant l'église Sainte-Élisabeth du Temple, le Criquet qui vend Paris-Midi.

Paris-Midi, Paris-Midi ! IL crie la bouche de travers avec un raclement de gorge pour prouver qu'il est un camelot dessalé, Paris-Midi...Paris... le cri rentre dans sa gorge, il a vu Roudoudou.

Et Roudoudou constate avec une certaine joie que la Sauterelle a un beau coquard sur l'œil, une oreille en capilotade, mais l'examen ne peut être complet car, à longues enjambées, le crieur détale après avoir cependant manifesté son dépit en crachant.

Les gosses se sont baladés sur les boulevards, puis ils sont revenus dans leur quartier.

Roudoudou et Totor Verduze ont partagé

fraternellement un cornet de frites et six sous de pain, qu'ils ont mangé sur un banc du square du Temple, et quatre heures les retrouvent rue de Bretagne, augmentés de Popaul Birot, Riri la Houppette et de quelques autres galopins.

Que vont-ils faire pour terminer une aussi belle journée ? Les avis sont partagés, chacun discute, lorsque stoppe devant la maison de Roudoudou, la Panhard de Monsieur de Liseuilles, une belle auto, dont la carapace de nickel étincelle au soleil.

– Attention à l'auto, hein ! les mêmes, a dit le Monsieur.

– On aura l'œil, a déclaré Roudoudou. Et de Liseuilles parti chacun s'émerveille.

– Vise ces pneus.

– Et ce bouchon de bronze.

– Et la boîte à outils... de l'acajou avec des ferrures de cuivre.

– Chic, alors !

– C'est une vingt chevaux...

– Ça ! mon vieux, c'est une quarante H-P.

– Sans soupape.

– Vrai ?

– Parole.

Un sifflement admiratif.

– Regarde la pochette avec les cartes.

Et comme Roudoudou aperçoit une Tarride large ouverte sur le siège, il la prend et la consulte ; tout de suite il remarque une série de points bleus. La route est jalonnée. Paris... Pontoise... Dieppe...

Dieppe ! une idée fantastique s'empare de Roudoudou. Dieppe ! La mer, il y a été une fois en train de plaisir... Dur comme fer ; Roudoudou est persuadé que l'auto et son conducteur iront à Dieppe. C'est

l'occasion ou jamais d'en profiter.

Sa décision est arrêtée. Il partira.

La responsabilité de l'aventure pâlit un peu ses traits et c'est d'une voix qui tremble un peu qu'il annonce à ses compagnons :

– Mes amis, ça y est !

– Quoi ?

– Je pars !

– Tu pars ?

– Pour où ?

– J'tiens mon pari, pardienne ! J'vas faire mon tour du monde.

– Cette blague.

– Comme je vous le dis.

Il y a un grand silence parmi le groupe des

enfants, c'est Totor Verdure qui l'interrompt.

– Mon vieux, sera pas dit que tu partiras comme ça... Tiens, v'la pour ton voyage.

Et Totor Verdure donne au même Roudoudou deux pièces de cinq sous en nickel, toutes ses économies... Ce noble mouvement est suivi. Chacun veut participer à la chose, Riri la Houppette lui-même donne son mouchoir dans lequel Roudoudou enferme toute sa fortune qui, le compte fait, s'élève à trois francs soixante-quinze centimes plus un jeton d'autobus de sept sous.

Les instants sont précieux, le même doit agir vite s'il veut réussir. Il brusque les adieux. C'est Totor Verdure qu'il embrasse le dernier en lui murmurant à l'oreille :

– Tu verras mon père, tu lui diras comme ça que je l'aime bien, mais que je pouvais plus rester, rapport à la Mélanie. Tu lui diras que je reviendrai le chercher un jour, quand je serai riche...

« C'est promis ?

Totor Verdure, en larmes, hoquette :

– C'est juré !

Une dernière embrassade et à la force du poignet le même Roudoudou se soulève et s'introduit sous la vaste capote rabattue...

Sa frimousse apparaît, un peu pâle, mais fiévreuse, ses yeux pétillent, il déclare :

– J'serai comme un roi là-dedans. Au revoir, les amis.

Les mêmes sidérés devant le fait accompli restent bouche bée ; heureusement, de Liseuilles et Bohec arrivent. Ils prennent place tous les deux à l'avant, de Liseuilles presse un bouton, l'auto démarre lentement, emportant le même Roudoudou vers les plus belles aventures du Monde.

II^e partie

La Taverne de Dieppe

Chapitre Premier

La Taverne du Cœur-Couronné – le matelot Joris et l’hôtesse Margot

– Margot, une pinte de stout !

– Margot, de l’ale !

– Margot, un calvados !

– Margot, une bolée de cidre !

– Margot, un demi-setier de blanc !

Les appels se croisent dans la salle enfumée, aux poutres basses, de la Taverne dieppoise qui porte comme enseigne un cœur couronné, un beau cœur qu’un artiste local a dessiné et peinturluré avec soin, un beau cœur tout

doré duquel surgissent des flammes vertes qui entrelacent une couronne ducale.

L'enseigne et la taverne doivent leur nom, non à l'imagination d'un tenancier romantique, mais tout simplement à la situation que la taverne occupe à l'angle de la rue St-Rémi et de la rue du Cœur-Couronné.

La taverne est des mieux achalandées, grâce à la bonne humeur de l'hôtesse, une accorte normande, nommée Margot, femme du matelot Joris.

Un débrouillard, ce Joris, qui a su se faire épouser par une fille ayant de beaux écus qui ne doivent rien à personne et qui a eu la sagesse de les placer et de les faire fructifier en achetant et exploitant la Taverne du Cœur couronné.

Nom prédestiné, paraît-il, où les Dieppois voient la marque du destin qui s'est plu à réunir un couple si bien assorti.

Joris n'a pas abandonné son métier. Il sort

plusieurs fois la semaine avec le chalutier Duquesne armé pour la pêche ; lorsqu'il est à terre, il se considère comme en vacances et pour rien au monde il ne consentirait à s'immiscer dans les affaires de Margot. Pour rien au monde il ne servirait un camarade, raison de plus un étranger. La chose est décidée, établie, pour un empire il n'eût pas dérogé.

Son métier à lui, c'est la mer, celui de Margot est de mener la taverne, domaine bien partagé évite les ennuis, à chacun sa part, telle est la devise de ce brave Joris, présentement accoudé sur le zinc du comptoir, un brûle-gueule au coin de la bouche, brûle-gueule qu'il n'ôte que pour avaler une gorgée d'eau-de-vie dont il a une large rasade devant lui.

Et Margot a l'œil à tout, elle répond à tous, se multiplie, sert à celui-ci son cidre, à celui-là sa bière, et parfois s'arrête une main sur la hanche lançant aux clients une gaillardise ou une rebuffade.

Elle est adorée et respectée par tous, on la sait bonne fille, le cœur sur la main, la riposte prompte, mais

la main aussi agile, certains qui n'ont pas su se tenir à leur place s'en sont vite aperçu.

La taverne a réputation fameuse et belle renommée, aussi il n'est pas rare d'y rencontrer, outre les marins, caboteurs et pêcheurs du pays ou des ports belges, hollandais ou anglais qui touchaient à Dieppe avant que de reprendre leur course ; il n'est pas rare d'y trouver aussi des élégants venus par snobisme parce qu'il est réputé chic de venir prendre un certain porto que Margot reçoit directement du pays d'origine.

Élégants et femmes du monde s'y donnent rendez-vous de cinq à sept ou le soir après la représentation du Casino.

Les marins, grands enfants, émus par ce qui brille, font une place, et belles madames et beaux messieurs sont heureux de frotter leur fard et leurs habits aux rudes vareuses des garçons, hâlés par les autans.

Mais le matin, la clientèle est exclusivement composée de pêcheurs, amis de Joris. Ce jour, ils sont

douze ou quinze, autour des tables de chêne, buvant sec et fumant dur, n'ouvrant le bec que pour boire ou demander à boire.

Joris, ayant, d'une lampée, vidé son verre, se dirige de son pas cadencé vers la porte.

– Où qu'tu vas, Joris ?

– Je vas vouère arriver la malle de Londres.

– Faut que j'aille sur le marché.

– Ah ! bon.

Lentement, Joris revient à sa place, le dos appuyé au zinc du comptoir. Sa pipe étant morte, il sort une blague en peau de porc où est son tabac et d'un pouce méthodique, il bourre son brûle-gueule qu'il place de guingois sans l'allumer au coin de sa lèvre.

– J't'confie la boutique, déclare Margot qui sort, son panier au bras.

Ça, c'est dans ses attributions, il n'y a rien à dire,

alors Joris allume sa pipe et attend le bon vouloir des clients. Mais ceux-ci connaissent la manière de chacun des époux, aussi s'abstiennent-ils de renouveler bolée de cidre ou pinte de bière.

À ce moment, une auto stoppe devant la porte, du côté de la rue St-Remi. Deux jeunes gens en descendent, de Liseuilles et Bohec.

Ils enlèvent leur manteau de voyage qu'ils jettent sur le siège, avec leurs gants ils tapent le bas de leur pantalon.

– Ouf ! déclare de Liseuilles, je ne serai pas fâché de prendre quelque chose.

– Et moi donc, réplique Bohec, j'ai une soif de chien errant.

Il ajoute :

– 160 kilomètres en deux heures et demie, ça n'est pas mal.

– C’est une bonne bête, fait de Liseuilles en frappant le capot de la voiture.

Ils entrent. Les matelots amusés se poussent du coude en riant.

En effet, les deux garçons sont là, plantés, ne sachant à qui s’adresser, Joris a certainement l’air le plus « client » de tous les clients réunis.

Il continue de fumer, tirant des bouffées régulières de sa courte pipe de terre.

– Holà, quelqu’un, demande de Liseuilles.

Joris ôte sa pipe et placidement répond :

– Voilà.

– C’est vous, le patron ?

– « Soi-même », répond Joris.

– Ah ! très bien. Peut-on avoir une chambre ?

– Ça se peut.

– À boire.

– Possible.

Du geste, il indique deux sièges, Bohec et de Liseuilles s’installent.

– Je prendrai bien un porto, et toi ?

– Itou.

– Bon. Patron, deux portos.

D’un geste machinal, avec sa casquette, Joris essuie la table, il répond sans se presser :

– Bien, très bien. Vous dites deux portos ?

– Deux portos, répète Bohec.

– Bon, très bien.

Et Joris reprend sa place devant le comptoir, les yeux au plafond, suivant les ronds de fumée que fait sa pipe.

Du coup, les matelots s'esclaffent, ils se tapent la cuisse, se donnent des bourrades, clignent de l'œil.

– Hein ces étrangers ça ne sait rien de rien, et ce Joris, quel type tout de même !

Surpris, les deux jeunes gens ne savent s'ils doivent rire d'un aussi étrange patron ou se fâcher de son peu de civilité.

Heureusement, Margot survient, criant :

– Crois-tu ! Où que j'avais la tête, j pars dare-dare sans un sou pour mon marché.

Elle arrête net ses explications en apercevant les deux clients qui attendent. Elle dépose son panier, tapote sa coiffure, relève son tablier et s'approche, le sourire aux lèvres, lorsque Joris croit devoir l'informer

– Ces Messieurs ont commandé deux portos.

Sa dignité est sauvegardée, l'honneur de la mer est sauf, Margot prend la bouteille et sert.

La femme est jolie, la jeunesse éclate sur son visage, elle a belle tournure, puis elle sourit. Bohec et de Liseuilles ne veulent pas se montrer plus royalistes que le roi. Le porto est fameux, l'hôtesse accueillante. Ils sourient aussi et demandent quelques renseignements que Margot s'empresse de fournir.

– L'auto ?

– Il y a un garage, la première rue en tournant, sur la gauche.

– Se loger ?

– Oui, c'est possible. Le casino est ouvert, mais la vraie saison n'a pas commencé, on trouve encore des chambres.

– Manger ?

– Ici, Messieurs, si le logis vous plaît, mais si vous préférez plus d'élégance, il y a...

de Liseuilles, galant, arrête l'énumération,

trouvant chic de déjeuner à la Taverne. C'est peut-être aussi l'avis de Bohec, mais son ami ne le consulte pas.

Ils avalent leur porto, payent et sortent. Margot empoche la monnaie, reprend son panier, et, vive, alerte, elle s'en va, faisant claquer ses talons sur les larges pavés de la rue Saint-Rémi.

Chapitre II

Où Roudoudou renouvelle la fable du renard et de la grenouille

Comme l'auto ralentit au moment d'entrer dans la ville, le même Roudoudou risque un œil.

Rien. La voie est libre. Doucement, il soulève la capote, se suspend par les poignets et glisse.

Il reste un moment étourdi, le grand soleil lui fait cligner les yeux, la poussière racle sa gorge, ses membres sont ankylosés. Il fait jouer ses bras et ses jambes.

– Rien de cassé constate-t-il avec bonne humeur.

Puis il émet :

– Ouf ! Quelle guimbarde de malheur. Ce qu'on est secoué... pire que dans un panier à salade. Ah ! il fait bon avoir deux jambes.

Et pour affirmer cette chose il entre vaillamment dans la ville de Dieppe.

Là-bas, dans l'arrière-bassin, il aperçoit les chalutiers trapus, les bricks, les goélettes, les cotres, qui se dandinent doucement et dressent au ciel la forêt de leurs mâts et le réseau de leurs cordages.

Une sirène hulule. Le cœur de Roudoudou tressaille.

D'instinct, il va vers le port. Il veut voir de près les grands coureurs de mers, les paquebots qui franchissent tous les jours le détroit, les voiliers qui cabotent du Havre à Dieppe, de Dieppe à Anvers, d'Anvers à Rotterdam...

Des chalutiers sont à quai, des pêcheurs sont sur le pont, pieds nus, cou libre, dans le ventre du navire les

poissons apparaissent, les raies énormes, roses comme des bonbons, des carrelets gris, mouchetés de rouge, des maquereaux au ventre blanc, au dos luisant comme une émeraude.

Celui-ci décharge, uniquement, des harengs argentés, des harengs dont on emplît des hottes entières qu'on hisse sur le quai où des mareyeurs les distribuent aux vendeuses.

Parfois la hotte déborde et quelques poissons tombent sur le sol, on les écrase du talon, on les repousse du pied.

Cela sent fort la salure et la marée. Le même Roudoudou s'émerveille de toute cette activité, le bruit, la foule, l'odeur, tout cela le grise.

Une vedette glisse sur les eaux calmes du port, un homme en vareuse bleue tient la barre, un autre conduit. Un pavillon flotte à l'arrière, un pavillon américain formé de bandes et d'étoiles. Il accoste, là-bas, un yacht poli comme un miroir, blanc comme une mariée, les cuivres

étincellent, l'acajou brille ; par la coupée, l'homme monte, tandis que la vedette s'amarre au flanc du beau navire.

– Ça, c'est un bateau de riche, pense Roudoudou admiratif.

– Hé là, donc, tu peux donc pas faire attention, eh ! l'môme.

Roudoudou évite l'homme chargé d'une hotte pleine de poissons et se fourre dans les jambes de Margot.

– Sacré moutard !

– Pardon, m'sieur... Excusez, m'dame...

Il est là, planté devant Margot dont il a renversé le panier.

– Sacré moutard, répète l'hôtesse du Cœur Couronné, tout en relevant ses provisions.

Confus, Roudoudou s'empresse, il empile choux

et carottes en renouvelant ses excuses.

– J’ai pas fait exprès, vous savez, M’dame.

– T’es ben poli, loué ! d’où donc qu’t’es.

– J’suis de Paris, M’dame.

– Qu’tu fais ici ?

Roudoudou flaire l’occasion et répond crânement.

– J’cherche de l’ouvrage.

– Et tes parents ?

Alors Roudoudou ment.

– J’en ai plus. Je suis orphelin.

Il rougit à cause du mensonge, et la bonne Margot croit qu’il a envie de pleurer ; émue, elle lui offre :

– Veux-tu venir avec moi ?

– J’veux bien.

Le dernier légume n'est pas dans le panier que l'accord est conclu.

– Donnez-moi donc votre charge ?

– Penses-tu.

Et avant que Margot ait eu le temps de protester, il saisit le panier qu'il soulève sans effort apparent.

– Mais c'est qu'il est fort comme un Turc, s'exclame Margot, et le gosse voulant l'épater lui réplique :

– On est tous comme ça à Paname.

Et fier comme un page portant les atours de sa dame, le même Roudoudou emboîte le pas à Margot, la bonne hôtesse de la Taverne du Cœur Couronné, où ils font bientôt une entrée quasi-sensationnelle puisque Joris manque en lâcher le brûle-gueule qu'il tapote à petits coups contre sa paume.

Et sur le champ, Roudoudou est élevé à la triple

dignité de gâte-sauce, éplucheur de légumes, et de plongeur et serveur éventuel.

Une heure après, comme Roudoudou maître Jacques accomplit sa troisième fonction, Yves Bohec est ahuri par la surprise.

– Toi, ici !

– Moi, répliqua le gosse modestement.

– Comment diable es-tu là ?

– Et vous ?

– Comment, fait Bohec, les sourcils froncés, se méprenant sur l'interrogation du même.

– Vous fâchez pas, M'sieu Bohec, vous êtes venu ici en auto, pas vrai ?

– Oui.

– Ben, moi aussi, voilà tout.

– M'expliqueras-tu, sacré même.

Et le môme répond avec un petit air important.

– C’est-y que vous avez appris des fables quand vous étiez petit ?

– Si tu te payes ma tête, Roudoudou, je te botte le train.

– J’vous dis qu’il faut pas s’fâcher. Vous la connaissez pas la fable de la Grenouille et du Renard.

– De la Grenouille ?

– Et du Renard.

– Ma foi, non.

– J’vas vous la dire. Oh pas en vrai, vous effrayez pas, je la sais pas. Mais voilà c’est une grenouille qui a parié à un renard qu’elle atteindrait les portes de la ville avant lui. Le renard, il a rigolé, puis, il a dit « c’est un pari facile, faut accepter. » Il est parti à fond de train et en s’trottant il a pas vu la petite grenouille qui a sauté et s’est cachée dans sa queue touffue...

– Ah !

– Oui, attendez, quand le renard il arrive devant la porte, il se retourne et s’assoit sur son derrière pour attendre la grenouille. Mais celle-ci a sauté de son perchoir, elle est entrée dans la ville, sitôt arrivée, elle crie :

– Eh bien compère le renard, vous vous êtes bien attardé, il y a une heure que je vous attends. Le renard en fit une binette !

– Où diable veut-il en venir avec son apologue ? demande de Liseuilles.

– À la morale.

– Ben, Quoi ? dans toutes les fables, y a une morale, fait Roudoudou d’un ton moitié figue, moitié raisin.

– Et ta morale ? dit Bohec.

– C'est que lorsqu'on part en auto pour Dieppe, faut toujours regarder s'il n'y a pas une grenouille dans la capote, une grenouille ou un môme.

– Tu es venu... fit Bohec ahuri.

– Dame ! faut ben l'croire puisque me voilà.

Chapitre III

***Les deux cent mille dollars de Charley Mount.
– Miss Bettie Farthing. – le défi de Mourzeff. –
la volonté du capitaine. – le secret du Pôle***

Le même soir. La même taverne. Minuit sonne. Les douze coups s'égrènent, aigrettes, du clocher carré de la vieille église Saint-Rémi. Le son persiste un moment puis la brise, qui vient, de peigner les moissons de la terre normande, l'emporte vers le large où il se dilue et se perd dans l'éternelle chanson des vagues.

La ville sommeille, paisible et calme, entre ses hautes falaises crayeuses et son port. Là-bas, au bout de la jetée, le phare veille, promenant ses rayons qui tournent et balayent la mer.

Quelques lueurs piquent l'ombre, humbles lampes de pauvres logis où des matelots se hâtent pour profiter de la marée. Au pied du Château, les tourelles en carton pâte du Casino s'illuminent encore, le hall met une longue tache claire dans la nuit, la partie de baccarat se meurt autour du tapis vert.

Dans la rue Saint-Rémi l'ombre est coupée par une large nappe lumineuse, la taverne dont toutes les vitres flambent.

À l'intérieur des couples fraternisent autour des tables avec des matelots attardés. Les bonnes relations s'établissent, le verre à la main.

– Une bolée de cidre ou du Champagne ? offre un viveur.

Un vieux loup de mer, la barbe en collier, des anneaux d'or aux lobes des oreilles, répond :

– Faites excuse, mon bon p'tit Monsieur, m'est avis que moué et les camarades on préférerait du cidre,

avec du Calvados, bien entendu.

Il cligne de l'œil vers ses amis :

– Pas vrai, vous autres ?

– Dame, oui !

– Vot' champagne sauf vot'respect, c'est ren de ren, de la mousse, des picotis, et dans le fond du verre, ren qu'je vous dis, tandis que le Calvados ça tient un homme.

– Margot, du cidre pour ces Messieurs et du champagne pour nous.

L'hôtesse s'empresse aidée de Roudoudou. C'est étonnant ce que le même fait des progrès dans le métier. Déjà il tient en équilibre sur sa paume le plateau, les verres et la bouteille. Il circule au milieu des couples avec une souplesse rare et un sérieux d'officiant.

Tenant le bol à deux mains les marins boivent, font claquer la langue et s'essuient d'un revers de main.

– C’est d’la vie en bouteille, déclare le vieux.

Le bouchon saute, les coupes s’emplissent, la joie est dans tous les yeux, la gaîté dans tous les cœurs.

Seul un convive reste sombre devant sa coupe pleine.

Une voix l’interpelle :

– Eh bien, cher monsieur Mourzeff, malade ?

– Non pas.

– La culotte, alors ?

L’autre répond bourru :

– Oui.

– Combien ?

– Deux cents Louis... une misère.

– Pour vous oui, qui êtes riche à millions.

– Que sont mes cinq ou six pauvres millions à

côté de la fortune de master Charley Mount, directeur de l'American Standard de Chicago et de dix ou quinze magazines ?

– Tout est relatif, cher monsieur Mourzeff, intervient de Liseuilles.

D'une voix lente, Yves Bohec émet :

– Il y en qui se contenteraient de cinq ou six pauvres millions...

– Et même moins, grogne Roudoudou entre ses dents.

– Qu'est-ce que c'est ? fait avec hauteur Mourzeff qui a entendu.

Le même réplique :

– Rien, je parle tout seul... une vieille habitude.

Puis brusquement, il lui tourne le dos et s'en va en grommelant :

– Il a une tête qui ne me devient pas, ce citoyen !

– Ah ! tenez, voilà qui va vous rendre votre bonne humeur, Mourzeff, voici Miss Bettie Farthing, votre flirt.

En effet, une jeune fille de vingt à vingt-deux ans entre ; c'est une nord-américaine, fille de Jim W. Farthing, le propriétaire de vastes terrains aurifères du Nevada County, en Californie.

Depuis deux ans, elle vit au gré de son caprice, huit jours ici, trois semaines là-bas, pour un oui, pour un non, elle arrive, elle s'installe, elle part. C'est un joli petit oiseau qui volette de branche en branche, buvant la rosée du matin, essayant ses ailes dans les rayons dorés du soleil, avant de songer à faire sort nid au creux d'un buisson.

Londres l'a gardée trois semaines ; les montagnes d'Écosse, deux mois, Madrid, un jour. Elle ne supportait pas l'odeur du graillon. Venise l'a retenue quelques heures.

– C’était trop décor de cinéma, dit-elle.

Par contre, elle fut fidèle trois mois durant aux lacs italiens, aux îles Borromées.

Puis Paris la captiva. Paris, miroir du monde, le Paris mondain, élégant, et le Paris bon enfant qui s’offre, comme un bouquet de deux sous, ou qui se donne pour rien, pour le plaisir de plaire.

Elle passe, partout, riieuse, splendide de jeunesse et de Beauté, traînant après elle un bataillon de flirts qu’elle sème en route lorsqu’ils ne l’intéressent plus.

Le plus fidèle, le plus acharné, celui qui s’est voué à elle, c’est ce Boceslas Mourzeff, un jour rencontre dans un salon de Florence, et qui depuis la suit comme un reflet.

Boceslas Mourzeff, russe et baron authentique au temps où il y avait encore des baronnies et des Russies, présentement a réalisé une fortune assez coquette – une goutte d’eau cependant comparée à la fortune réelle des

Mourzeff – cinq millions grâce aux pierreries de M^{me} Mourzeff mère qui a eu le bon goût de mourir en laissant à son fils le produit de la vente.

On le soupçonne d’avoir écorné largement le magot maternel à Monte Carlo et à Vichy. Dieppe aujourd’hui grignote le reste.

La venue de la jeune fille ne déride pas le gentleman qui conserve son air morose.

– Bonsoir, a lancé, dès le seuil, la jeune Bettie qui prononce Bon-dsoir.

– Hello. Bettie.

– Y a-t-il une place pour moi ?

– Ici, ici, lancent plusieurs voix.

– Hello, Bettie, répète Charley Mount.

– Près de vous, cher, vous permettez... Pardon, Messieurs.

Et Charley Mount présente :

– Deux Français, mon vieil ami, Robert de Liseuilles et son camarade Yves Bohec.

de Liseuilles courbe l'échine à 45 degrés, Yves Bohec incline la tête.

Bettie Farthing tend la main à l'un et à l'autre. de Liseuilles la baise, Bohec la serre dans la sienne. Et dans cette première étreinte, il lui semble qu'il tient dans sa robuste main un pauvre oiselet captif et frémissant.

Les yeux sombres de Bettie se plantent dans les yeux clairs du jeune homme, qui soutient le regard et miss Farthing pense :

– Celui-là est un homme.

Apercevant Mourzeff elle dit tout haut :

– Bonjour, vous.

Mourzeff grogne quelque chose qu'on n'entend pas, mais dont Bettie saisit probablement le sens

puisqu'elle réplique :

– Vous n'êtes pas aimable.

Et carrément elle lui tourne le dos.

– Ah ! Charley, je viens de faire une exquisite promenade.

– À cette heure-ci !...

– Mais oui, la jetée et le boulevard maritime, débarrassés des touristes, sont quelque chose de splendide et puis le grondement de la mer qu'on ne voit pas, mais que l'on sent sournoise, guetteuse, attentive, brrou... c'est véritablement délicieux.

Bohec l'interrompt.

– La mer n'est pas sournoise, elle n'est pas guetteuse, elle n'est pas attentive. La mer est simplement libre, elle agit selon sa seule volonté et c'est parce qu'elle ne supporte pas le caprice des hommes qu'on l'appelle sournoise et perfide.

– Vous croyez ?

– J’en suis sûr.

– Vous aimez la mer ?

– Je suis marin.

– J’aime les hommes de la mer. Ils sont spontanés et fidèles à leurs amitiés.

– C’est pourquoi ils n’aiment pas entendre dire que leur grande amie est sournoise.

– Vous me pardonnez ?

– De grand cœur.

– Je voudrais que vous me défendiez comme vous défendez la mer. Voulez-vous être mon ami ?

– Je suis déjà votre ami.

– Hello ! Margot, donnez-nous du champagne.

C’est le même Roudoudou qui sert.

– Tiens, un boy que je ne connaissais pas.

– Ce gamin est un homme.

Bettie rit.

– On ne s’en serait pas aperçu.

Alors simplement, Bohec raconte l’histoire du même Roudoudou qui, par esprit d’aventures, est venu de Paris à Dieppe dans la capote d’une auto.

Le récit amuse l’auditoire.

– Voyez-vous ça, s’exclame Charley Mount.

Mourzeff ricane :

– Si j’avais un gamin comme celui-là, je lui ferais goûter des verges.

– Essayez voir, se rebiffe Roudoudou, qui, planté devant la table, défie du regard le jeune homme.

– Oh ! le petit coq en colère, crie Bettie en frappant des mains ; mais c’est qu’il vous battrait, savez-

vous, cher. Viens ici, boy.

Le gosse s'approche tremblant encore de colère. Bettie lui caresse la nuque, alors le même Roudoudou, qui depuis la mort de sa petite maman ne connaît pas la tendresse, se rapproche de la jeune fille et écoutant battre son cœur, il lui Semble que son cœur à lui se donne

pour la vie.

– Roudoudou, mon garçon, veux-tu venir avec moi aux États-Unis.

Le même lève des prunelles extasiées et répond avec ferveur :

– Au bout du monde, si vous voulez.

Bohec s'interpose.

– Non pas, non pas, demain on retourne à Paris et je te ramène, pas dans la capote, mais sur un siège.

– Revoir Mélanie, jamais !

Cela est dit sur un tel ton que tout le monde éclate. Bohec lui-même qui est obligé d'expliquer qui est Mélanie.

– Pauvre chère chose, fait Bettie, lorsqu'il a terminé. je ne veux pas qu'il retourne chez cette affreuse femme. Bohec tente d'expliquer à Miss Farthing qu'il y a en France des lois qui... des règlements que...

– Belles lois... beaux règlements qui permettent l'assujettissement d'un enfant à une mégère.

– M. Bohec a raison, intervient Monsieur Mourzeff, pour les mauvaises têtes il y a la maison tout court ou la maison de correction.

– Essayez voir de m'y conduire, fait l'irascible Roudoudou qui se remet en position de combat.

– Mon Dieu, il est impayable, ce gamin.

Et Bettie l'attirant à elle lui met deux baisers sonores sur les joues.

– Va, petit, nous nous reverrons.

– Je le crois, répond résolument le même Roudoudou.

– Forte tête mais bon cœur, ajoute un instant après Bohec. Voyez-vous, miss, ce petit-là, c’est toute la race française. Libre comme la mer et aventureux comme elle.

– Belle race, conclut miss Farthing. Les races latines sont abâtardies, lance Mourzeff.

– Chaque race, Monsieur, a ses qualités et ses défauts, la race latine tout comme une autre, mais elle a une qualité, elle ne connaît pas l’hypocrisie.

– Qu’est-ce à dire ?

– Ce que vous avez compris, Monsieur.

Il y a une telle résolution dans la figure de Bohec que Mourzeff n’insiste pas. Charley Mount dit :

– Oui, chaque race à ses héros.

Bohec abonde dans son sens :

– Marin, j’admire l’énergie de tous les vôtres, qu’ils s’appellent Franklin, Scott ou Schakleton. Franklin au Nord, Scott et Schakleton au Sud, attirés par le mirage des terres polaires, en servant leur patrie ont bien mérité de l’humanité.

Bettie intervient et s’adressant à Charley Mount demande :

– À ce propos, cher, a-t-on des nouvelles de Nichols Hoove ?

Le front de l’Américain s’assombrit.

L’expédition de Nichols Hoove organisée par l’American Standard de Chicago et la Société de géographie de Washington, est un des beaux rêves de Mount qui a jeté les millions sans compter dans cette aventure.

Savamment préparée, merveilleusement outillée, possédant les ressources les plus pratiques du génie

moderne, pourvue d'aéroplanes et d'appareils de télégraphie et de téléphonie sans fil, Hoove est parti. Il a atteint le pôle Nord après Peary, mais l'expédition a un but non sportif, mais scientifique.

La TSF a lancé au monde la nouvelle, l'expédition, disait-elle, revenait avec une moisson merveilleuse. Depuis le dernier message qui date de cinq mois, plus rien, pas un signe, pas un appel.

– Hélas ! miss Bettie, fait Mount attristé. J'ai peur que nous ayons à ajouter le nom de Hoove et de ses compagnons à la liste déjà longue de ceux qui sont morts pour faire leur patrie plus grande.

Le loup de mer, celui-là même qui préfère le cidre au champagne à la condition que le cidre soit arrosé de calvados, ce vieux marin qui porte un collier de barbe et des pendants d'oreille, parle :

– Toutes les histoires des livres, c'est des menteries pour tromper le monde et endormir les petits enfants.

« Le grand-père de mon grand-père servait sous Duquesne, à preuve qu'il était à bord du Neptune lorsqu'il enleva les îles de Lerins aux gens du roi d'Espagne, à Guettari, à Laredo aussi et à Santona, où il fut blessé, à côté de son chef qui lui-même avait la margoulette brisée par un coup de mitraille ; il se battit contre les Hollandais, contre les Anglais, contre tous, qu'oué ! contre Tromp et contre Bankert, contre Ruyter aussi, un fameux c'tui là ; à Palerme, un boulet de dix-huit l'envoya ad patres, mais il vit en mourant les galères d'Hollande et d'Espagne réunies fuyant devant l'escadre de France. Eh bien ! c'tui là, François-Marie-Joseph d'Arques, grand-père de mon grand-père, un lascard, hein eh ben mes fieux, c'tui là savait ça qu'il y a dans votre sacrée histouère du Pôle, un Hollandais qu'il avait fait prisonnier, lui avait livré son secret, la chose était tenue cachée pour éviter la folie des jeunesses. C'tui Hollandais-là, Rott von Berthem, disait qu'au quatre vingt-dixième degré, il y avait une terre merveilleuse où régnait un printemps éternel, avec des richesses incommensurables, des fruits, des fleurs, de l'or, de

l'argent, des pierreries. Seulement, voilà, pour y atteindre fallait souffrir la mâle mort, éviter la banquise sournoise, l'iceberg qui vous emporte à la dérive, les crevasses qui s'ouvrent comme des gueules, les ours blancs qui vous suivent à la piste et qui guettent la moindre défaillance, et par-dessus tout cela, un froid Ah ! mes enfants, quel froid que ce froid-là, des cinquante degrés, sous zéro naturellement, le nez qui gèle, les pommettes qui pèlent, les yeux qui deviennent aveugles sous les aiguilles du blizzard, la faim qui tord les entrailles, enfin, quoé, toutes les misères des misères.

« Mais aussi, quelle récompense aux forts, aux vaillants, à ceux dont l'âme est bien trempée, un paradis du Bon Dieu, et une fête perpétuelle, des danses tous les jours, des musiques célestes, et des victuailles, et des beuveries, un cidre et un calvados, humph ! un festin de tous les jours, pour tout dire, une vraie frairie. Aussi bien les ceux qui y sont allés n'en sont point revenus...

« Vos savantasses, vos historiens, vos géographes racontent qu'ils sont péris. Péris ! ils sont vivants et ben

vivants, heureux ben plus que nous autres qui trimons notre chienne de vie sur les mers incertaines. »

Le vieux loup de mer passe sa chique de la joue gauche à la joue droite d'un coup de langue, puis il reste silencieux cependant qu'un autre gabier de sa génération affirme :

– Moué, mon grand-père assurait qu'il y avait des génies et des monstres tapis, qui attiraient les vaisseaux comme les sirènes attirent les marins, et quand les bâtiments sont fous, sans boussole et sans timonier, ils se brisent contre les roches.

Chacun dit alors son anecdote, d'après les souvenirs recueillis des bouches paternelles qui elles-mêmes tenaient le répit des lèvres ancestrales.

Bohec depuis toujours connaît ces légendes qu'il explique à Bettie Farthing, prodigieusement intéressée.

– Histoires à matelots, jette Mourzeff.

– Possible, répond Bohec, mais griserie ou

illusion permet au marin de suivre rêve.

– Attrape, père Rabat-joie, grogne Roudoudou qui passe, son plateau chargé de verres.

– Et vous, Joris, qu'en pensez-vous ? interpelle de Liseuilles.

Et lentement, ôtant sa pipe du bec, le mari de la belle Margot répond :

– J'puis vous dire, mon bon monsieur, qu'j'étais en 1898 avec de Gerlache, sur la Belgica, une goélette de 250 tonneaux, un rude homme et un fier bateau. On s'échoue par une brume sur la côte nord des Shetlands. Là, mon camarade Wiencke est enlevé, par une lame. le garde éternellement ! –.On reconnaît par la suite, un détroit, le long de la terre de Graham, puis, quoi, on est bloqué par les glaces et c'est la dérive pendant douze mois, le thermomètre s'est payé des balades de 43° au-dessous. Danco, le lieutenant, meurt, claqué, fini, épuisé. Un matelot, un beau matin, devient fou ; de Gerlache et Lecointe attrapent le scorbut. On travaille, on peine, on

scie la glace, on creuse un chenal à la pioche, enfin c'est la mer libre, le 27 mars on est de retour à Punta Arenas, après avoir parcouru 1700 milles... et voilà...

– C'est tout ? fait Bettie admirative.

– C'est tout, réplique Joris. Pardon, j'oubliais, y avait aussi un lieutenant, un certain Amundsen, un Norvégien, qui, quatorze ans plus tard, plantait le drapeau de son pays au quatre-vingt-dixième degré.

– Amundsen, celui qui précéda Scott de quelques jours ?

– Le même.

Une angoisse pèse sur la salle dans les vapeurs de l'alcool, les griseries du champagne, les spirales de la fumée, on voit des figures transfigurées, des yeux qui brillent, des bouches qui se crispent, la douleur et la joie se commandent par les mêmes muscles !

– Pauvre Scott ! laisse tomber Bohec. Quelle impression dut éprouver son âme lorsqu'il vit sur la glace

la piste d'Amundsen. Le 18 janvier 1912, vingt-trois jours après le Norvégien, il atteignait le pôle et faisait flotter le drapeau britannique près du drapeau de Norvège. Quel triste retour et quelle triste fin ! La folie emporte Evans qui crie « Le pôle, le pôle, les Premiers, les Premiers ! » Oates, les pieds gelés, se fait sauter la cervelle. Scott écrit sur son journal « Il meurt en gentleman ». Les trois survivants agonisent, et la faim mais plutôt le désespoir les terrasse. Wilson et Bowers ne peuvent aller plus loin. Scott s'arrête. Le 23 mars, il est seul. Il attend la mort, debout, comme un marin. Elle vient le 29 mars. Il n'avait que 20 kilomètres à faire pour rencontrer le dépôt de vivres qui l'aurait sauvé.

Miss Bettie, pendant que Bohec parle, lui a inconsciemment pris la main qu'elle serre éperdument, enfonçant ses petits ongles dans la chair du garçon.

– Au nord, Nichols Hoove a subi le sort du malheureux Scott, fait Mount en secouant la tête.

– Vous croyez ?

– Hélas ! je voudrais me tromper. Tenez, je donnerais bien 200 000 dollars à celui qui me rapporterait des nouvelles de ce cher garçon.

– 200 000 dollars ! s'exclame Mourzeff.

– C'est-y que vous voulez tenter la chance ? fait un matelot.

– Moi, non, ce serait une folie inutile.

– Il y a des folies généreuses.

C'est Bohec qui a parlé.

– Vous savez bien qu'aller au secours de Hoove, c'est marcher à une mort certaine.

– Qu'importe la mort si le but est glorieux.

– C'est du don don-quistisme, jette Mourzeff, dédaigneux.

– Possible, monsieur, mais le geste est beau qui consiste à se battre pour une cause perdue ou une cause

juste.

– Beaux sentiments qui font bien pour la galerie, belles paroles faciles à prononcer devant une coupe de champagne, confortablement installé dans une taverne avec pour auditoire l’admiration de quelques naïfs.

Bohec s’est dressé, pâle, les traits tirés, sa voix tremble un peu.

Roudoudou pense tout haut :

– Qu’est-ce qu’il va prendre, le « caviar » !

Mais Yves se calme, son geste retombe, et, tournant le dos à Mourzeff, il s’adresse à master Charley Mount et lui dit :

– Monsieur, j’ose espérer que votre offre est sérieuse.

– Elle l’est.

– Vous offrez deux-cent-mille dollars à celui qui vous rapportera des nouvelles du capitaine Nichols

Hoove ?

– J’offre, fait l’Américain laconique.

– Je suis votre homme.

M. Charley Mount s’est levé, il est pâle aussi.

– Vous voudriez ?

Bohec le regarde résolument dans les yeux.

– Je veux.

La volonté du jeune capitaine se lit ouvertement sur son visage. L’Américain pèse ce regard, calme et fort, quelques secondes après il lui tend là main en disant :

– Allright !

Puis il ajoute :

– Vous êtes tous témoins que j’offre deux-cent-mille dollars à qui m’apportera des nouvelles de notre compatriote Nichols Hoove et que M. Bohec, capitaine au long cours, présent ici, s’engage à partir...

Il se tourne et interroge d'un mouvement de tête
Yves qui répond :

– Sur-le-champ.

– Voilà une parole bien française.

Bettie Farthing est restée silencieuse pendant cette scène rapide, mais son cœur bat dans sa poitrine à coups répétés, ses mains se crispent sur le rebord de la table. Elle intervient alors.

– M. Bohec, je puis aider votre généreuse entreprise, mon yacht est ancré dans le port. Je le mets à votre disposition. Et vous savez mon yacht s'appelle Bettie.

Le jeune homme sourit ;

– Je veux y voir un signe du destin. La Bettie courra ma chance et je courrai la sienne.

– Demain il sera tout à vos ordres.

– Si toutefois monsieur est dans les mêmes

intentions demain, mâche le Russe.

Courroucé, Bohec se retourne, mais décidément il ne veut pas se mettre en colère, et c'est avec un air aimable qu'il propose :

– Monsieur Mourzeff pourra se rendre compte de mes intentions en venant les surveiller lui-même... à côté du capitaine, il y a place pour un second.

– Je n'accepte jamais la seconde place.

– C'est votre droit, mais on peut venir comme...

– Comme ?

– Comme passager !

– Non merci, non merci.

Un rire aigu monte, c'est le morne Roudoudou qui se tord. Mourzeff lui lance un regard mauvais, mais, sentant que Bettie l'observe, il se maîtrise, mord sa courte moustache taillée en brosse et se tait.

– C’est donc sérieux ? s’affole à son tour de Liseuilles.

– Monsieur Mount a ma parole.

– Je l’accepte, monsieur Bohec.

– Je vous remercie, monsieur, de me faire confiance.

– Si vous le permettez, capitaine, nous allons boire à votre succès.

– Hello ! madame Margot, du champagne, du calvados, du cidre, tout ce que ces braves gens voudront, c’est à mes frais. Je régale en l’honneur de M. Bohec.

– C’est un fier homme, fait tout haut l’hôtesse à Joris.

Joris ne réplique pas. Depuis un moment il garde au bec sa pipe éteinte, signe d’une évidente préoccupation. Soudain, il prend le brûle-gueule, le tape machinalement sur sa paume et se dirige vers Bohec. Il

tire son siège, s'assied en face de son interlocuteur.

– Pardon, excuse, capitaine, j'aurais quelque chose à vous proposer.

– Allez-y, mon garçon.

– Eh bien, si comme ça vous aviez besoin d'un gabier. Bohec scrute le visage de l'homme, l'effet produit doit être favorable, car il répond :

– Tope là, camarade, La main rude de Joris s'abat dans la main du capitaine qui la garde un instant dans la sienne. À ce moment, Margot survient, elle a vu le geste de son mari qui vaut une signature, elle lâche verres et bouteilles, se plante les deux poings sur les hanches.

– Non, mais, tu ne vas pas filer ainsi !

– Pourquoi non ?

– Parce que...

– C'est pas des raisons tous tes « parce que ».

Et Margot levant les bras atteste le ciel que son homme est devenu fou.

Joris, calme, lui rabat les bras.

– Écoute, femme, dans ta taverne, Saint Rémy m'est témoin qu't'as toujours été la maîtresse, c'était-t'y nos conventions ?

– Sûr, mais.

– Pas de mais, c'était-t'y nos conventions ?

– Oui.

– Eh bien ! pour les choses de la mer, c'est moi qui gouverne.

– Mais c'est pas une pêcherie, c'est une aventure qu'tu vas courir, mon homme.

– Et après ?

Joris lève les épaules, tourne le dos à sa femme et avertit le capitaine :

– Demain matin, j’aurai mon sac a bord.

D’autres garçons, encouragés par l’exemple de Joris, s’offrent, spontanés. Bohec n’a que l’embarras du choix. Il trie sur le volet dix gaillards, solides, râblés, bien bâtis, de beaux gars du pays de France, de la graine de Dieppois, de ce pays de Caux, qui aimaient à courir les océans et partaient à la découverte des terres lointaines et rencontraient

les Premiers le littoral africain, des Canaries, à la Côte d’Ivoire, exploraient le Nouveau Monde et l’Extrême Orient, montrant la route aux autres marins, poursuivants de chimères.

de Liseuilles inscrit les noms. La joie de tous est grande et le cidre et le vin coulent à flots, excitant les jeunes hommes amoureux du risque.

Un petit bout d’homme surgit, soudain, devant Robert de Liseuilles. C’était le même Roudoudou, redressant la taille, bombant le torse :

– Inscrivez, inscrivez. Roudoudou.

– Ah ! non, mon garçon, non, toi, je ne veux pas, intervient Bohec.

Roudoudou supplie :

– Pourquoi, m’sieur Bohec, pourquoi ? Vous aurez bien besoin d’un moussaillon, alors autant moi qu’un autre, pas vrai ?

– Non... non... ton père...

– Prenez-moi...

– J’ai dit non.

– J’vous jure que je me rendrai utile.

– Ne compte pas sur moi.

Alors le même rageur fait :

– C’est non ?

– C’est non.

– Bien.

Et, sans ajouter un mot, le même Roudoudou pirouette sur ses talons et s'en va vers Margot qui se désole, la tête enfouie dans son tablier.

– Pleurez pas, madame Margot...

– Il faut croire que ce qu'il dit intéresse l'hôtesse, car elle relève la tête, sèche ses pleurs et demande :

– Comment feras-tu ?

– Ça, c'est mon affaire.

Et tous deux disparaissent.

Dans l'enthousiasme de tous, seul, un homme reste attristé, c'est le vieux loup de mer qui secoue sa vieille tête parcheminée, ce qui fait balancer les cercles d'or qu'il porte aux oreilles.

– Tout ça, mes garçons, croyez mé ou m'croyez pas, c'est d'la belle vie, ah ! si j'étais à vot'place, c'est moi qui aurais pris mon matricule sur le bâtiment de c'tui

gaillard-là. J'm'y connais en hommes, c'tui-là, c'est un vrai, croyez-mé, et puis, r'tenez ben ça qu'y vous dit, le vieil Arquois, au pôle, y a un secret, au sud Amundsen, le Norvégien, a rien voulu vous dire, ni Peary au nord, mais Scott est mort parce qu'il avait vu. Nichols Hoove a vu lui itou. Vous verrez, peut-être ben, alors vous reviendrez pas... faut courir des bordées, jeunesses, mé, j'ai acoté à tous les ports d'monde, Port Saïd, Saïgon, Valparaiso, Sydney, San Francisco, Christiana, Palerme, et mille et mille noms qui chantent dans ma cervelle de vieux mal fichu à présent, d'c'tui vieux qui voudrait ben être encore là si votre bâtiment retourne dans l'port.

Et le vieux loup de mer sourit de sa bouche où les dents sont plantées en créneaux, sa chique passe de droite à gauche et ses lèvres mâchent, comme une bête rumine, mais dans les yeux clairs de l'ancêtre, on sent qu'il y a des visions lointaines.

– Quel est vôtre plan, capitaine ? interroge Charley Mount.

– User, puisque miss Farthing le permet, de la

Bettie pour rejoindre Tromsø, probablement, là, un des ports septentrionaux de la Norvège, fréter un baleinier ou tout autre bâtiment sérieusement équipé pour supporter le climat nordique, puis revenir par la mer d'Islande et le Groenland jusqu'au point de départ de l'expédition de Nichols Hoove.

Et le jeune homme conclut sans forfanterie :

– Vous voyez, c'est tout simple.

Charley Mount, habitué cependant à fréquenter des caractères bien trempés, ne se lasse pas d'admirer la confiance de cet homme qui porte dans ses yeux une confiance absolue et une flamme qui assure « Je réussirai parce que je suis la volonté et la foi. »

Miss Bettie intervenait à son tour.

– À Tromsbö dites-vous, capitaine ?

– Oui, miss.

– Mais je trouve, moi, que l'air de Dieppe devient

impossible en été. Que diriez-vous, cher (et elle se tourne vers Mourzeff, toujours boudeur, toujours maussade), que diriez-vous si nous accompagnions notre ami jusqu'au port de départ ?

– Je dirais que c'est une folie ajoutée à une autre folie.

– Alors j'irai seule.

– Vous savez bien que non. Où vous irez, j'irai.

– J'attendais le geste. Merci.

Et interpellant Charley Mount, elle l'interroge :

– Vous serez des nôtres aussi ?

– Volontiers.

– Si j'osais... insinue de Liseuilles.

– Oh ! monsieur, jamais il n'est venu à ma pensée de vous priver de votre ami.

– Et nous partirons ?

– Avec votre permission, je me rendrai à bord du yacht dans la matinée, je veillerai à l’exécution de quelques ordres et je crois pouvoir dire que nous serons prêts pour la marée de cinq heures.

– Donc rendez-vous à bord à trois heures.

– Exactly, répond Mount.

– Yes.

– Mes amis, fait Bohec en s’adressant à ses matelots, que ceux qui ont des préparatifs à faire les fassent, on peut aller dormir quelques heures, profitez-en. Rendez-vous à quai sur le coup de dix heures.

Les hommes partent par groupe. Seul dans un coin le Vieux loup de mer demeure, remâchant sa chique et ruminant des choses anciennes.

– Monsieur Bohec, vous n’allez point vous reposer ?

– Excusez-moi, miss Bettie, quelques ordres à

donner à Joris.

– Venez, Mourzeff.

– Je reste aussi, répond le Russe.

– Ah ! alors, boudez tout à votre aise. Charley Mount me reconduira.

– Volontiers...

– Mais rappelez-vous que nous embarquons à trois heures.

– C'est entendu.

– Au revoir, monsieur Bohec, mes vœux vous suivent.

– Je les accepte.

Et, à nouveau, d'un geste garçonnier, elle lui tend la main, il lui semble que les doigts tremblent légèrement sous la pression des siens, mais dans les yeux de la jeune fille il y a une eau calme que rien ne trouble, ni une

pensée, ni un désir.

Elle sort avec son compagnon. Dès qu'elle est partie, Mourzeff se dresse.

– Vous permettez, deux mots.

– Bien.

– En particulier.

– Bien, excusez-moi, de Liseuilles.

– Faites, faites, répond l'ami philosophe.

Dans le fond de la salle, près du comptoir, un bref dialogue s'échange, c'est un duel rapide, une prise d'épée, des coups de pointe, des dégagements et la poussée à fond de la lame qu'une parade esquive.

– Monsieur, attaque Mourzeff, ce que vous faites me déplaît souverainement.

– J'en suis navré, monsieur.

– Vous allez renoncer sur-le-champ à votre projet.

– Non, monsieur.

– Il est insensé.

– Cela me regarde.

– En vous l’interdisant, je vous empêche de faire une bêtise et je vous sauve en même temps la vie.

– Bien le merci, fait Bohec ironique, mais je suis au regret, ce que j’ai décidé une fois je l’exécute en dépit de ceux que cela peut gêner.

– Je me mettrai en travers.

– Je passerai sur vous alors.

– Nous verrons bien.

– Nous verrons.

– Tenez, monsieur, coupons court. Si c’est de l’argent que vous voulez, combien vous faut-il ?

Bohec devient blême, ses mâchoires tremblent légèrement, son nez se pince, mauvais signe. Mais par un

effort suprême de sa volonté, il respire fortement, sa colère est matée. Il ironise :

– Peut-on savoir la raison de votre attitude ?

– Il me déplâit qu’un autre ait eu une idée que je pouvais avoir.

– Oui, dame, et c’est la seule raison ?

– Que vous importent les autres. J’en ai donné une, elle doit vous suffire.

– À moi, pas. Sont-ce les 200000 dollars qui vous chiffonnent ? Sachez, monsieur, que je me jette dans cette aventure les mains nettes, le cœur pur, et je crois, Dieu me pardonne ! que malgré ma pauvreté, je serai bien capable de partir pour éviter les suspicions des jaloux, pour rien, pour le plaisir.

– Et moi, je ne veux pas que vous partiez.

Mourzeff a insisté sur le je ne veux pas. Bohec, toujours souriant, lui réplique sur le même ton.

– Et moi, je ne veux pas recevoir des ordres.

– Je les donne gratuitement.

– C’est la seule chose, du reste, que vous donniez.

La riposte a été vite, la pointe a touché.

– Ma fortune...

– Laissez donc votre fortune en paix.

– Je n’aime pas les jolis cœurs qui font de la surenchère devant les riches héritières. L’amour du panache qui se double d’une telle opération est une bonne affaire.

– C’est tout ? répond Bohec.

– Mais, fait Mourzeff interloqué.

– Je vous salue.

Et le capitaine tourne le dos à son interlocuteur, celui-ci le rattrape par le bras, furieux, fou de colère, les yeux exorbités, la bouche mauvaise.

– Je vous défends de partir, hurle-t-il.

– Essayez donc.

– Je vous hais. Il y a une heure à peine, je ne vous connaissais pas, mais mon cœur sent qu’il n’a pour vous que de la haine. Vous êtes l’ennemi que l’on guette et qu’on abat. Je vous hais.

– Et moi, monsieur Mourzeff, je vous ignore.

Cela tombe net comme un couperet. Le Russe, désarçonné, perd tout son sang-froid et crie :

– Vous êtes un drôle.

– Aïe !

– Qu’est-ce encore ?

– Ma main qui me démange.

Et en disant ces mots à la volée, la main tombe sur la face de Mourzeff qui se précipite, mais, de sa poigne d’acier, Bohec lui immobilise les bras.

– Coureur de dot... infâme voleur...

– Savez-vous, monsieur Mourzeff, que vous êtes un méchant bougre ?

Et, sans effort apparent, Bohec le soulève.

– Une bête mauvaise...

Il le porte sur le seuil.

– ...Que l'on jette à la rue.

Et d'une poussée il envoie rouler Mourzeff sur les pavés de la rue Saint-Rémi. L'homme se relève honteux, reste un instant indécis, puis son ombre se perd dans l'ombre de la nuit.

– Qu'il aille se faire pendre ailleurs, fait Bohec en rectifiant sa tenue.

Joris répond :

– Vous auriez mieux fait de le pendre ici. J'ai comme une vague idée que ça nous aurait rendu service.

Le bougre, puisque bougre il y a, vous faisait un œil qui ne disait rien qui vaille. À votre place, je me méfierais.

– Bah ! dit Bohec insouciant. Mes amis, à l'ouvrage !



Une heure après, Bohec et de Liseuilles regagnent
Une heure regagnent leur logis.

Bohec, tout à son action, marche l'esprit préoccupé par les mille soucis d'une organisation à improviser, de Liseuilles sommeille tout debout, il butte à chaque pas, sacrant après les pavés de la ville et oubliant totalement les nombreuses rasades absorbées.

Comme ils longent le quai qui, à pic domine le port, une ombre se dresse, une lame brille comme un court éclair. Au même instant, un tout petit bonhomme surgit à son tour qui donne un croc en jambe à l'assaillant, celui-ci perd l'équilibre et tombe, lâchant son arme, mais comprenant que sa tentative a avorté, il gagne

les ruelles vers le port et se perd vite dans leurs méandres.

La scène n'a pas duré vingt secondes. Au bruit, Bohec s'est retourné. Il ne comprend pas exactement ce qui vient de se passer.

Il se trouve face à face avec le même Roudoudou qui tient à la main un poignard dont il essaye la pointe sur le pouce et qui dit :

– Mâtin ! c'est une belle lame, parole, m'sieu Bohec, ça aurait pénétré entre vos deux épaules comme dans du beurre. Un beau joujou, hein ! M'sieu Bohec, un beau cadeau à faire à un enfant.

– Donne.

– Ah ! non, c'est ma prise, je le garde, comme souvenir.

L'homme qui fuit, cette arme, Roudoudou. Bohec ouvre des yeux étonnés.

Soudain la clarté se fait dans son esprit.

– Le misérable, gronde-t-il, c'est lui, n'est-ce pas ?

– Dame j'ai pas eu l'temps de lui voir la binette. Il s'a cavale comme un zèbre en laissant son joujou.

Un frisson involontaire secoue le corps du jeune capitaine. Un instant, il se demande s'il ne vaut pas mieux céder la place, ne pas courir le risque et l'aventure, mais cette idée, il la chasse d'un revers de main comme on chasse une pensée déshonorante. Ce qu'il a décidé, il l'accomplira.

Il se penche alors vers Roudoudou, le saisit aux épaules et l'embrasse en disant :

– Tu es un bon petit.

Et le gamin répond d'un air philosophe

– Les mômes, ça sert parfois à quelque chose.

Mais il ajoute, malicieux :

– Dites donc, m’sieu Bohec, si que j’avais été chez mon père, où vous seriez, vous, à cette heure ?

Bohec est trop ému pour répondre ; il songe à nouveau à la tâche qu’il a entreprise, la lassitude, la fatigue, l’ennui, la nuit l’accablent, mais une image passe devant ses yeux, une image de jeune fille blonde et rieuse, alors il reprend tout à fait confiance.

– Roudoudou, Roudoudou, appelle-t-il.

Mais rien répond à cet appel, le quai s’étend solitaire, là-bas, l’aube blanchit à l’horizon.

Le même Roudoudou a disparu mystérieusement.

III^e Partie

L'Héroïsme d'un Mousse

Chapitre Premier

Dans les fjords de Norvège – Tromsö – la « Bettie » en mer – un hôte qu'on n'attendait pas

Le fangstjak Bettie file régulièrement ses six nœuds par une bonne brise.

Fangstjak, en norvégien, signifie yacht de pêche à la baleine ; à proprement parler, c'est un sloop solidement construit et installé, destiné à bien naviguer au plus près. Il a une brigantine, qui est sa grande voile, c'est-à-dire une voile légère et peut porter à l'occasion une flèche-en-cul, qu'on peut établir entre la corne et le mât de hune, et deux ou trois focs.

Son beaupré est horizontal. Il peut ainsi au besoin être facilement rentré ou pressé.

Il est exceptionnellement muni d'une voile de fortune pour le largue et pour le vent arrière.

Le Bettie, que son ancien armateur norvégien appelait Prôven, Épreuve, est un habitué des mers arctiques sur lesquelles il roule depuis quinze ans, il est solide, tient bien la lame et fait honneur aux chantiers de Christiansund qui l'ont construit.

Il À soixante pieds de longueur, sa largeur est dix-neuf et demi, sa hauteur quatorze.

Il jauge cinq cents tonneaux.

par l'escalier roide et court, un homme surgit à l'arrière du bâtiment. C'est là que sont établies deux cabines, dont l'une est occupée par le capitaine Bohec, l'autre est fortement verrouillée. Avant de monter sur le deck, le capitaine Bohec s'arrête un moment devant elle. IL tend l'oreille. Rien, pas un bruit ne révèle une

présence. Alors il continue sa route avec un sourire mystérieux sur les lèvres.

Donc après avoir gravi la courte échelle, Bohec paraît sur le pont. Le soleil chasse devant lui la brume. Accoudé au bastingage, le capitaine voit fuir à l'horizon la petite ville de Tromsø, assise sur la côte orientale de l'île qui porte son nom, au fond du fjord où les eaux dansent avec une crête d'écume.

Les maisons sont serrées les unes contre les autres comme pour se protéger des mauvais vents descendus du pôle ; il y a une église au clocher pointu qui semble une mère poule, veillant sur sa couvée.

À l'autre bout du détroit se dresse la cime neigeuse du Tromsdalstind. Et cette évocation blanche donne malgré les Premiers rayons qui la paillettent une impression triste et sévère d'une grandeur cependant et d'un caractère indéniables.

Le clocher pointu s'affaisse et diminue. Le port, lâ-bas, n'est plus qu'une ligne noire où se hérissent les

mâts des navires armés pour la pêche à la baleine, la chasse aux phoques ou aux morses.

Yves Bohec cherche parmi ces ombres l'éclatante blancheur du yacht la Bettie qui, après une course heureuse dans la Manche et la mer du Nord, l'a conduit, lui et ses hommes, jusqu'à cette ville, point de départ de son aventureuse randonnée.

La Bettie est invisible, mais par l'esprit il reconstitue le yacht pièce à pièce, il voit encore les panneaux d'acajou si brillants que l'on peut s'y mirer, les cuivres qui étincellent au soleil, les, cabines, la salle à manger où ses amis étaient tous réunis autour de l'hôtesse, cette Bettie Farthing aux yeux couleur de noisette, aux cheveux flous, si blonds, si blonds qu'on croirait une moisson mûrie.

Près d'elle, voici la figure haute et grave de Charley Mount, le multimillionnaire propriétaire de l'American Standard de Chicago, l'homme aux 200 000 dollars.

200.000 dollars, certes, pour Bohec, c'est quelque chose, mais qu'est-ce à côté du sourire de Bettie ou le regard caressant de ses yeux ?

Il est à la gauche de la jeune fille. En face, voici le visage indéchiffrable de ce Mourzeff qui n'a pas desserré les dents depuis Dieppe, et dont la rage et le dépit se lisent couramment dans les prunelles dures.

Bohec, généreux, n'a pas fait allusion durant toute la traversée à la tentative de violence dont il a été l'objet. Mais c'est certain, il se garde.

En pensant à ces choses, le capitaine a le même sourire énigmatique qu'il avait tout à l'heure, mais son sourire s'efface pour laisser place aux soucis de la navigation.

Comment fera-t-il ? Il n'en sait rien ; ce dont il est sûr, c'est qu'il veut réussir.

Réussir ! tout est là, retrouver vivante ou morte la mission Nichols Hoove. Réussir ! et revenir couvert de

gloire, L'argent, certes, lui importe, mais revoir Bettie, lui entendre dire :

– Cher, je suis content de vous !

Ah ! ces mots-là le payeraient de toutes ses peines.

Fou qu'il est, voilà qu'il songe au retour et que depuis deux heures à peine le sloop a levé son ancre.

Le yacht est là-bas, tout au loin, mais si près, pourtant encore... et dans ses flancs dort une jeune fille qui est chère à son cœur. Il sent combien elle lui est plus chère encore maintenant qu'elle n'est plus là ! Du moins il part content, sachant qu'il la laisse libre et pour la troisième fois l'étrange vision réapparaît.

Visiblement, le capitaine est content de lui, il marche maintenant en se frottant les mains.

– Eh bien, Joris, du nouveau ?

Le Dieppois, élevé à la dignité de second,

répond :

– Rien, commandant.

– Bonne brise ?

Comme un écho, Joris répète :

– Bonne brise, commandant.

– Pas trop de regrets ?

– Des regrets, ah ! commandant, il faut laisser cela aux femmes, voyez-vous, je commençais à me rouiller de rouler dans leurs chalutiers de malheur qui sentent le hareng. Six jours, huit jours de mer, c'est bon pour des marins d'eau douce.

Le navire, bien gouverné, file bon vent, à travers le méandre des flots abrupts et sauvages, des rochers qui surgissent, à pic et que les vagues battent inlassablement, des pins et des sapins poussés Dieu sait comme : seules choses vivantes de ces îles éternellement au péril de la mer.

Voici maintenant le large, la brise est plus forte, les lames plus hautes, on commence à danser, mais le Bettie, fait honneur à sa réputation de bon coureur d'océan.

Les mouettes font escorte au navire, par troupe nombreuse. Elles vont en bande de cinquante à soixante, agiles, légères, poussant un cri rauque et battant l'air de leurs larges ailes, elles tourbillonnent de-ci, de-là, partout, épiant de leur petit œil, rouge comme un rubis ou une goutte de sang, la proie qui s'offre dans les remous du sillage, elles foncent parfois les pattes rejetées en arrière, frôlant les eaux, piquent du bec, saisissent l'objet de leur convoitise et remontent triomphantes d'un seul coup d'aile, et leur ronde insensée recommence.

Deux épaulards sont aussi du cortège, leur nageoire dorsale, mince, longue, aiguë, en forme de sabre, se dresse sur la crête des flots, ce sont eux que les marins américains appellent « tueur » (killer) et les Norvégiens « coupeur de lard » (sepckhauer).

L'épaulard qui ne craint pas d'attaquer la baleine,

qu'il blesse ou tue avec sa terrible nageoire. Le vol des mouettes les importune, ils crachent l'eau et plongent comme des sous-marins minuscules.

– Ça ne vaut pas un coup de harpon, a déclaré Joris dédaigneux.

Le capitaine a repris sa rêverie. Sa pensée suit le flot qui le porte et l'emporte. Il a encore aux oreilles et au cœur le bruit des vivats de la fête, de la belle fête donnée à bord du yacht de Bettie par Charley Mount et la jeune américaine, en l'honneur de l'expédition. On avait convié toutes les notabilités du pays et les consuls et le pasteur lui-même, le pasteur qui avait commencé un long discours sans jamais pouvoir arriver à conclure.

Aussi pourquoi diable avoir placé ce brave homme à côté de ce sacré Robert de Liseuilles qui lui versait rasade sur rasade, ce digne personnage n'était pas habitué aux vins généreux de Bourgogne, aux Meursault, aux Montrachet que de Liseuilles buvait sec aussi ?

Il était légèrement ému lorsqu'il avait quitté son

camarade, le bon de Liseuilles. Ses propos avaient peu de cohésion mais c'était un si bon cœur.

Ne voulait-il pas, disait-il, braver les périls de son ami ?

– Non, mon vieux, je ne quitte pas. A-t-on jamais vu Oreste sans Pylade, Castor sans Pollux, Robinson sans Vendredi ?

Pris d'un attendrissement, il gémissait.

– Je serai ton Vendredi, dis ? admet, un instant que tu fasses naufrage, c'est une supposition, tout arrivé, s'pas, eh bien ! miss Farthing a une fameuse cave...

Bohec entendait encore le son de sa voix qui se cassait net par un hoquet, hélas ! peu correct mais annonceur de catastrophes prochaines.

– Miss Farthing à une fameuse cave !

– Hein, quoi ? on a parlé... il n'est pas fou... cette voix...

Et Bohec se retournant aperçoit à deux pas de lui, penché sur le bastingage, de Liseuilles livide, en proie aux affres du plus terrible mal de mer.

– Toi... ici... voyons.

Et Bohec secoue son camarade.

– Eh bien, oui, tu le vois... Je t'en prie, mon vieux, crie tant que tu voudras, mais ne me secoue pas comme ça... Humph.

– Ça, par exemple, fait Bohec, qui n'en revient pas. Toi, ici, non, ça dépasse tout... Explique-moi, voyons, parle...

Profitant d'une accalmie, de Liseuilles laisse tomber ses bras accablés.

– Et que veux-tu... que je t'explique... c'est toi plutôt qui me dois... des... explications, pourquoi m'as-tu amené ici ?

La chose dépasse toute imagination.

– Moi ? je t’ai conduit ici.

L’œil atone, l’autre répond.

– J’suis pourtant pas venu tout seul !

– C’est évident, mais enfin que veux-tu que je tasse de toi ?

– Ça m’est égal pourvu qu’on me fiche la paix !

Mais après un moment de repos, il change d’avis et déclare à Bohec :

– J’espère bien que tu vas me ramener à terre, cette bonne blague a assez duré.

– Jamais de la vie.

– Tu comptes donc me garder ?

– Naturellement.

– C’est de la séquestration.

– Si tu veux.

– De la tyrannie.

– Possible.

– Et jusqu’où m’emmènes-tu ?

– Jusqu’au Pôle.

– À moins que nous fassions naufrage avant.

– Tu comptes faire naufrage ?

– J’y compte... je serai Robinson, tu seras
Vendredi...

– Vendredi ?

– Vendredi.

– Conçoit-on Oreste sans Pylade, Castor sans
Pollux ?

– Quel rapport ?

– Mais je connais mes auteurs, je te cite. Hier, tu
me jurais une amitié éternelle.

Oui, vaguement, le malheureux se rappelle cela, oui mais hier il y avait les fameux vins de Bettie Farthing et non l'eau... décidément il trouve qu'il a trop d'eau...

– J'veux descendre.

– Si le cœur t'en dit, fait Bohec, qui, du geste lui montre le large.

– C'est de la tyrannie.

– Tu le répètes.

– Et dire que nous allons au Pôle ! Mon Dieu ! gémit le pauvre diable qui s'effondre.

de Liseuilles gît à même le pont, la tête ballottant à chaque remous.

Bohec prend pitié de lui, il appelle deux hommes :

– Descendez-le dans ma cabine.

– Bien, commandant.

Et de Liseuilles, les bras ballants, est emporté cependant qu'il soupire encore une fois.

– Quelle fatalité ! C'est bien ma veine ! Ça n'arrive qu'à moi ces histoires. Mon Dieu ! que vais-je devenir ?

Arrivé au capot, il tourne la tête et appelle son ami.

– Bohec ?

– Qu'ya-t-il ?

– J'peux pas rester.

– Pourquoi ?

– Je suis en smoking.

– M'en fiche, réplique le capitaine.

Et de Liseuilles se lamente, tandis qu'on lui fait descendre l'escalier.

– J'peux tout de même pas aller au Pôle en

smocking... Ça s'est jamais vu, ça...

Chapitre II

Les passages inattendus – la colère de Mourzeff – qui se trouvait dans le « nid de pie ». – vers le cercle polaire

– M'est avis, commandant, qu'votre passager est réveillé.

– Vous croyez ?

– Dame, j'présume avec le tapage qu'il mène, on ne s'entend plus sur l'gaillard d'arrière, et, sauf vot'respect, y gueule comme un putois, tout en cognant la cloison, il a les poings solides l'animal. Heureusement que la Bettie n'est pas construite en bois d'sapin.

Et, en marin amoureux de son navire, Joris caresse de sa paume rude le rebord en chêne poli du bastingage.

Bohec répond :

– Envoyez deux hommes pour lui ouvrir.

– Bien, commandant.

Joris fait deux pas et se retourne.

– J’voudrais pas vous donner un conseil, mais qu’j’étais à vot’place, j’m’méfierai du personnage.

– C’est bon, c’est bon, allez !

Joris donne des ordres, deux matelots descendent jusqu’à la cabine où le passager récalcitrant mène un train d’enfer.

D’un coup de pouce, le verrou glisse et joue, La porte s’ouvre. Un homme furieux apparaît, les cheveux hirsutes, la bouche baveuse, les vêtements en désordre.

Il fonce, puis s'arrête court. Les deux matelots le regardent immobiles. L'homme, Boceslas Mourzeff s'avance, ramène les poings en arrière, les lance avec violence ; atteints en pleine figure, chaque coup a porté, les deux marins s'affalent.

D'un bond, il grimpe l'escalier, le voilà sur le deck, le grand jour l'arrête, il cligne les paupières, respire fortement la brise qui lui fouette le visage et met sa chevelure au vent. Soudain, il aperçoit le commandant qui, les mains au dos, poursuit sa promenade. En trois sauts, il est sur lui, sa main s'abat sur l'épaule de Bohec, qui se retourne brusquement.

Un cri part.

– Vous, c'est vous !

Le sourire au coin des lèvres, Bohec répond avec son air le plus aimable :

– Moi-même, cher monsieur Mourzeff, comment allez-vous ce matin ?

– Trêve de plaisanterie, c'est Vous qui m'avez fait enlever hier soir et transporter ici ?

– Moi-même, répète le capitaine.

– C'est intolérable. Votre conduite est inqualifiable.

– C'est intolérable, répète le capitaine. Vous croyez ?

– Monsieur...

– Ici, on m'appelle commandant, Je Voua prié de ne pas l'oublier.

– Pensez-vous qu'ici par la force brutale, je sois tenu de vous obéir ?

– Je fais plus que penser cette chose, je la crois.

Et regardant fixement Mourzeff, les yeux dans les yeux, Bohec martelant ses phrases, lui lance :

– Et, vous, Monsieur Mourzeff. pensez-vous et

croyez-vous que j'allais être assez stupide de partir en vous laissant poursuivre je ne sais trop quelle basse besogne auprès de miss Farthing ?

– Bettie... essaye le Russe.

– Ici, vous m'appellez, moi commandant, et miss Bettie, miss Farthing. La chose est entendue, n'est-ce pas ?

Et Bohec ajoute :

– Non, vraiment, Monsieur Mourzeff Vous me croyez assez enfant pour m'en aller aventurer mon corps aux pires aventures, en ayant de plus l'âme prise dans l'étau du soupçon.

« Vous disiez l'autre jour que Vous ne me connaissiez pas et que vous me haïssiez. Moi, je ne vous hais point, je vous méprise. Mais je vois en vous un être dangereux, poursuivant je ne sais quelle entreprise douteuse dont miss Farthing faisait les frais.

« Vous faisiez sonner trop haut Vos millions,

Monsieur Mourzeff, pour que j'y croie. Suspect, j'ai pensé que là-bas vous étiez nuisible, tandis qu'ici votre intelligence tournée vers le mal peut s'employer au bien de tous. Vous voyez, je vous estime à votre valeur, à votre force. De plus, là-bas, il y avait une fille inexpérimentée ; vraiment la proie était trop facile, si vos instincts mauvais se manifestent. Ici, vous pourrez leur donner libre cours. Homme contre homme, soit, mais vous aventurer contre une enfant, non, non et non. De plus, puisque vous avez des prédispositions à l'assassinat, les occasions ne vous feront pas défaut. Seulement je vous avertis, une fois pour toutes, et c'est un conseil que je vous prie de suivre, ne me ratez pas. Il n'y a rien de plus ridicule que de jouer les matamores en roulant des yeux féroces, en vociférant et en brandissant une épée dont la lame est émoussée.

Ces paroles cinglent Mourzeff qui, l'âme mise à nu, se raidit, son visage rougit comme si tout le sang de son corps y affluait, mais il se contient, l'homme est pâle comme la mort. Oui, c'est la mort qui est là, présente, ce sont des lueurs de meurtre qu'il y a dans les yeux de Mourzeff qui, comme une bête traquée, tourne la tête à

droite, à gauche, comme pour chercher une issue.

Un matelot est là qui, Rassis, façonne une chandelle de bois, ce qui se passe autour de lui ne le regarde pas, il taille son bois avec une hachette tout en fredonnant à mi-voix une chanson de sa province. Mourzeff se précipite, arrache l'outil au marin et le bras levé il marche sur Bohec, qui, les bras croisés sur sa poitrine, attend.

Il n'a pas bougé d'un pouce. Il n'a pas appelé.

Mourzeff est à un mètre du capitaine, le geste meurtrier est fait.

À cet instant, un petit homme qui, descendant du tonneau, poste vigie dressé au bout du mât et que les matelots nomment en leur langue expressive « nid de pie », se suspendant s'accrochant aux agrès, s'aidant des mains et des pieds, s'agrippant, sautant, dégringole à toute vitesse. Un moment le corps léger se balance, puis s'élance et tombe à califourchon sur les épaules de Mourzeff qui, entraîné, par ce fardeau, inattendu, roule

sur le pont avec le même Roudoudou.

Et le même Roudoudou, le Premier, se relève, fier comme Artaban. maniant la hachette qu'il a conquise.

– Et de deux, fit-il en passant l'outil à sa ceinture, quand nous serons. à dix, nous ferons une croix.

Bohec, qui n'a pas sourcillé devant la mort reste stupéfait de cette entrée imprévue. Et comme dans la Taverne du Cœur couronné, l'autre jour, il ne peut que murmurer :

– Toi... ici...

– Paraît que j'arrive encore au bon moment, fait le même Roudoudou qui triomphe sans modestie.

Bohec le rassure, tandis que honteux le Russe se relève, avec un sourire de pitié méprisante, il dit :

– Sois tranquille, il n'aurait pas frappé.

– Je jure Dieu... gronde Mourzeff impuissant.

– Ne jurez rien du tout, c’est préférable, ne vous avais-je pas averti qu’il était ridicule de jouer les Capitan avec des armes de quatre sous. Rentrez chez vous, Monsieur, à mon bord je suis le maître et jusqu’à présent, je veux bien vous y considérer comme mon hôte.

Le front bas, cachant sa rage, Mourzeff disparaît dans l’entrepont.

Alors Bohec s’approche de Roudoudou et le prenant par l’oreille, lui dit :

– Qu’est-ce que tu fiches ici ? d’où sors-tu donc ?

– D’où j’sors... de là-haut, fameux perchoir. les premières loges, comme qui dirait, pour y voir. Mais c’est pas pour le reprocher, commandant, vot’tonneau c’est kif-kif la capote de votre automobile, c’qu’on, est secoue dans ce machin-là.

– Comment es-tu là-haut ?

Avec un sourire malicieux le même lui répond :

– Dame ! parce que j’y suis monté...

– Comme c’est malin !

– C’est pas déjà ; si bête, d’être ici, hein !

Comment j’y suis, ça serait trop long à vous raconter. Le fait est qu’m’y vl’à.

Et rigolant, cliquant de l’œil, Roudoudou achève :

– À moins qu’vous ne me renvoyiez à Mélanie !

Puis, confidentiel, il ajoute :

– Entre nous, Caviar...

– Caviar ?

– Oui, le russe, le Bourzeff, le mourre j’sas plus quoi, il avait tort d’y aller avec des joujoux qu’on ne confie pas aux gens mal élevés, mais il avait raison de hurler.

« C’que vous l’avez croché sur le quai de Tromsø, j’vous ai vu, j’vous dis qu’votre tonneau c’est une

première loge à l'Ambigu, ça a pas traîné, il a pas fait ouf ! vot'client, et zim dans le canot vous l'avez monté à bord comme une saucisse... j'aurais pas donné mon tonneau pour mille francs... C'qu'j'ai rigolé.

– Il n'y a pas de quoi, fait gravement Yves Bobec. laissons cela, veux-tu, et dis-moi c'que tu vas faire maintenant.

Bien campé sur ses courtes jambes, le regard droit, la mine conquérante, le même Roudoudou lui répond :

– Moi ? J'vas faire le tour du monde.

– Joris, fait le commandant au second qui passe... il vous manquait un moussaillon, en voici un.

– D'où tombe-t-il, c'tui-là ?

– Du ciel, répond Roudoudou en montrant le « nid de pie » que la houle balance.

Joris regarde le même, lui pose sa large main sur

l'épaule et s'efface.

– Comment... Lui aussi...

Bohec ne comprend pas.

– Aussi quoi ?

Et Joris, le geste accablé comme un homme qui ne veut plus lutter contre la destinée acharnée à vouloir la perte, explique ses paroles énigmatiques.

– Mon commandant, j'm'suis dit tantôt, faut aller voir c'bon Monsieur, c'est pas parce que c'est un homme qu'a pas le pied marin qui faut l'laisser dans cet état, j'suis descendu donc voir votre ami.

– de Liseuilles ?

– Oui, le passager malgré lui.

– M'sieu de Liseuilles est ici ? s'exclame Roudoudou qui se tord... le voyage est complet.

Et gamin il crie.

– Complet à l’intérieur... à volonté à l’impériale...

– Tais-toi, ordonne Bohe.

– M’voilà auprès du pauv’ Monsieur, qui gémit et qui s’lamente. D’aller au pôle, ça lui est égal mais y veut pas y aller en smoking, une idée fixe, quoi ! et l’mal de mer par là-dessus.

– Ah ! mon bon Joris qui m’dit, j’la crève, ça m’arrache le cœur, j’ai la pépie...

Y claque, sa langue et ajoute :

– Ah ! si j’avais seulement un verre de n’importe quoi... ça me remettrait d’aplomb. C’était juste. Alors j’pense qu’on pourrait lui donner satisfaction. À la cambuse y avait pas d’alcool rapport que vous l’avez interdit, mais j’pense qu’au fond de la cale, y avait un p’tiot fût d’eau d’vie, pour l’en-cas... j’descends à la cale, j’cherche l’ptiot baril, j’remue, une caisse, une autre se décale, elle tombe, puis une autre ; une autre encore,

entraînant une cage à poules vide et des sacs et tout le saint-frusquin quoi, et quand tout a bien dégringolé, qu'est-ce que j'aperçois, jour d'ma vie, commandant, je vous le donne en mille, ça qu'j'ai vu, de mes propres yeux vu...

Et Roudoudou la bouche en cœur laisse tomber un simple nom :

– Margot.

Joris sursaute.

– Qui t'a dit ça, toué, moussaillon d'malheur, dis qui t'a dit... Et Joris secoue Roudoudou comme un prunier.

Le même répond simplement :

– Dame, si je le sais. C'est moi qui l'ai amenée.

La foudre tombant au pied de Joris ne le laisserait pas plus stupéfait.

Vraiment la situation serait du plus haut comique

si Bohec ne songeait aux conséquences qui peuvent résulter de tous ces passagers que l'on n'attendait pas.

Mais le commandant est un homme pratique, dans son esprit, un calcul mental se fait.

de Liseuilles ? un excellent chimiste, donc un auxiliaire précieux.

Le même Roudoudou, esprit vif, agile, souple, débrouillard, un gars de Paris, c'est tout dire, habitué au système D. Roudoudou fera un mousse très sortable.

Quant à Margot... eh bien Margot est une femme qui n'a pas froid aux yeux, elle aidera à la cuisine, et s'occupera du trousseau des hommes. À tout prendre, Bohec estime que la Providence ne doit être maudite, mais remerciée puisqu'elle lui envoie trois aides sur pas lesquels il ne comptait pas il est vrai, mais qui lui seront d'un secours efficace.

Et Bohec dit :

– C'est bien, Joris, occupez-vous du moussaillon,

et de votre femme.

Et plus bas, se parlant à lui-même, il achève :

– Quant à Mourzeff, il est ici de par ma volonté : je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même s'il est inutile ou dangereux.

Et montant à la timonerie, il consulte la carte marine et surveille la direction que suit le navire Nord-ouest, vers le cercle polaire arctique.

Chapitre III

La course du navire – le métier qui vient – la vie à bord

Le lendemain, le temps est franchement mauvais, la mer est houleuse, le Bettie reste sous le vent.

Vers le soir, le ciel s'éclaircit et la brise fraîchit. La nuit est calme, au matin l'homme de vigie signale à bâbord un baleinier.

Bohec sur le pont interroge de Liseuilles qui est auprès de lui.

– C'est le moment, cher, de retourner, si vous voulez en profiter ?

– Moi, m'embarquer sur cette coquille de noix ?
jamais.

Bohec sourit lorsque Robert ajoute :

– Et puis, mon vieux, je crois que maintenant j'ai
l'habitude ; mieux vaut rester ici.

Mais la danse recommence, des vents nord nord-est font dériver le Bettie qui laisse sa route pour descendre jusqu'au 67^e degré, aux pointes extrêmes de l'Écosse, entre les îles Shetland et Féroé.

Les vents sautent et, cinq jours après, la vigie signale, dans la nuit, les feux de Reykjavík au sud-ouest de la côte d'Islande.

Mais un brouillard descend qui enveloppe la terre et dans l'ombre, pendant six heures la sirène mugit, plaintive, rauque, exaspérante.

Bohec ordonne de louvoyer à petites bordées.

Il y a quinze jours que le sloop a quitté Tromsø.

En quinze jours il a couvert la route qu'on aurait pu faire en dix jours si l'on avait eu des vents favorables.

Le froid commence à piquer. La nuit, le thermomètre descend à zéro. Durant le jour, il oscille entre 7 et 8 degrés.

À bord, tout le monde est alerte, vif, joyeux, chacun accomplit la besogne à laquelle il est destiné avec bonne volonté et franchise.

Joris, comme pour faire pardonner la présence de Margot, travaille doublement. Il est partout, a l'œil à tout et Bohec se félicite de son choix.

Quant au même Roudoudou pour qui Margot a taillé une vareuse et un « ciré » il est heureux comme un prince, serviable, il a conquis tous les hommes de l'équipage, tout va pour le mieux, sauf une dégringolade fâcheuse qui lui a laissé une bosse énorme sur le front.

– Le métier qui entre, a-t-il déclaré fièrement.

Maintenant il passe de longues heures auprès de

Joris qui lui apprend à discerner les voiles : les focs, les petits focs, la grand'hune. Les termes maritimes lui deviennent familiers. Il les retient avec une facilité qui étonne son professeur. Il sait maintenant qu'un échaudis est une boucle en fer triangulaire, qu'une laize de toile à voile dont la tête ne correspond pas suivant le droit fil à la laize qui est au-dessus, est une échelle ; il sait ce que signifie grand-largue, loffer, évoluer. Il apprend à connaître les trois grandes classifications des vents : les vents constants (généraux et alizés), les vents périodiques (moussons et brises de terre ou du large), les vents Variables (brises solaires et vents de recul).

– Mon fiston, déclare Joris, les vents, c'est comme les hommes. Y en a de toutes les manières, tu peux les reconnaître à leur espèce, à leur force, à leur caractère. T'as par exemple, petit vent, vent mou, brise folle, bon vent, vent rond, vent étale, vent debout, gros frais. Puis les mauvais diables : tempêtes, ouragan, norte, cyclone, tornade, typhon. As pas peur, tu feras connaissance avec eux.

Le moussaillon écoute de toutes ses oreilles, cependant que ses yeux s'émerveillent des mille reflets de la mer, et dans son âme de gosse, emprisonné dans le cadre étroit d'une ville, un sourd travail se fait et s'accomplit, qui met en elle une grandeur faite de discipline et de liberté, son cœur bat d'un mouvement régulier dans sa poitrine qui s'enfle sous la brise qui, balayant la mer, porte à ses poumons les germes purificateurs de l'immensité insondable.

Et le même Roudoudou songe qu'à cette heure. les copains, Riri la Houppette, Totor Verdure, Popaul Birot et tous les autres vivent anémiés, frêles et chlorotiques dans l'exiguïté de leurs perchoirs à moineaux, ou courbés sur leurs pupitres, là-bas, dans leur école où la bonne volonté des maîtres est impuissante à leur expliquer les principes du Bien, du Beau, du Vrai. Le même Roudoudou apprend à connaître, à sentir, à la rude école de la vie.

Chapitre IV

Rencontre en mer – les sondages – les icebergs et le soleil de minuit

Les jours suivants la navigation est des plus pénibles, dans un brouillard obstiné, puis, un matin, le ciel se nettoie et l'homme de vigie signale, non loin du sloop, un chalutier, le Yorkshire, de Southampton.

Yves Bohec le hèle, le capitaine répond en tirant deux coups de canon, en souhait de bienvenue. N'ayant pas de pièces à bord, le commandant fait hisser deux fois le pavillon tricolore, puis le pavillon de Sa Majesté Britannique, après quoi Joris et deux hommes, mon tant

la chaloupe accostent le Yorkshire remettant lettres et dépêches.

Sachant que miss Bettie Farthing doit rentrer à New-York, Bohec lui adresse une courte missive pour se rappeler à son souvenir. Puis, il rédige un rapport pour Charley Mount, directeur de l'American Standard, de Chicago.

Roudoudou écrit une lettre destinée à Totor Verdure et dans laquelle il dit à son copain un laconique « T'en fais pas, tout va bien. »

Il signe : « Roudoudou, mousse à bord du sloop Bettie ; point de direction : le Pôle. »

– Ça va lui en boucher une surface au même Verdure, explique-t-il à Joris tout en passant plusieurs fois sa langue sur l'enveloppe pour la coller.

Il ajoute :

– Ils vont en faire une trompette, les copains, quand Totor Verdure leur z-y lira mon ordre du jour.

Briquet, dit Criquet, dit la Sauterelle, est capable d'en mourir d'jalousie.

Cette idée met en joie le gamin qui pirouette sur le pont, fait un saut périlleux et retombe sur les mains.

Son exubérance passée, il regarde le canot s'éloigner, les matelots courbés sur les rames, Joris à la barre.

Le capitaine du Yorkshire vient à bord, on le fête. Il avertit Bohec qu'il ne tardera pas à rencontrer les premières glaces si les vents d'est persistent.

De plus il annonce qu'il y a des bâtiments légers de la marine de guerre américaine qui croisent plus au sud.

Après avoir vidé quelques coupes de champagne et emporté une poignée de cigares, le capitaine anglais regagne son bord.

Le Yorkshire s'éloigne et salue à nouveau le Bettie de deux coups de canon.

Les marins debout dans les agrès poussent des hourras frénétiques. Bientôt le vapeur trapu n'est plus qu'un point surmonté d'un panache qui dessine à l'horizon un point d'interrogation énigmatique.

Le soir même les premières glaces paraissent, c'est d'abord comme un ourlet blanc qui moutonne au ras du ciel, puis on distingue des icebergs aux formes fantaisistes. Les uns sont comme des clochetons de cathédrales, les autres comme des corbeilles de fleurs épanouies, d'autres affectent une ressemblance avec des animaux fantastiques d'une époque disparue, certains se hérissent comme des aiguilles, d'autres enfin sont lisses, sans tins aspérité ; quelques-uns portent des cavernes creusées par la mer et qui s'ouvrent comme des gueules noires sur l'immense corps immaculé.

La navigation devient périlleuse. Bohec change la direction qui maintenant est plus à l'ouest. Puis la pluie tombe, temps sombre, ciel brouillé, journée maussade marquée seulement par la prise du premier veau marin harponné par Joris.

Autour du Bettie au fil du courant, une escadre de glaçons processionne.

de Liseuilles qui a pris définitivement son parti de sa présence à bord, se livre à de nombreuses observations scientifiques qui intéressent au plus haut point le même Roudoudou.

Après le Premier sondage, lorsqu'il voit remonter de l'appareil toutes sortes d'algues, de coquillages, de poissons inconnus, il reste émerveillé.

de Liseuilles lui explique le mécanisme et le principe essentiel de l'appareil inventé par Bekna. Il lui montre la boule creuse qui pèse plus de 30 kg, dans laquelle passe une tige de fer. À l'extrémité supérieure de cette tige, il y a deux branches de levier articulées par le sommet, à l'extrémité inférieure deux cylindres qui s'ajustent l'un sur l'autre quand le fond est atteint.

Le dernier cylindre est percé à l'intérieur en forme de cône ce qui permet de recevoir le morceau de sol attaché, enlevé, en quelque sorte, comme à l'emporte-

pièce, par le boulet, appelé fronde, qui, fixé aux deux branches du levier, fait dégager la tige et laisse frapper sur le cylindre quand la sonde arrive au fond.

À chaque coup de sonde on perd le boulet.

Avec le sondeur Thomson, basé sur les principes de la compression régulière de l'air, de Liseuilles lit la profondeur sur une règle graduée, profondeur indiquée par la décoloration du tube.

L'eau garde toujours sa teinte bleue. La température variant entre 0,6 et 0,10 Réaumur.

L'atmosphère se maintient, durant le jour entre 1 et 2 °C, pendant la nuit l'écart n'est pas très sensible, à peine 1 °C.

Un soir, vers onze heures, le ciel se dépouille entièrement et pour la première fois les marins du Bettie ont le spectacle inouï et prodigieux du Soleil de minuit, irradiant ses feux sur les eaux mouvantes où se balancent les glaçons.

La mer, calme, reflète tous les objets, le navire fait une ombre nette sur les flots qui prennent des teintes ocre, safran, rose et mauve.

À l'arrière montent les couplets nostalgiques d'un marin qui regrette sa belle.

L'effet est saisissant et le même Roudoudou sent monter en lui une angoisse qui étreint son âme. Il serre convulsivement ses poings comme pour défier mû danger inconnu il sut son front têtu se lit une résolution virile. Mais la magique beauté du spectacle emporte les sombres pensées, son imagination suit les rayons et les ombres, et dans ce soleil qui se dresse comme un symbole dans la nuit, il ne veut plus voir que l'affirmation certaine du triomphe, gloire ruisselante, comme cette lumière, dorée comme ces rayons et chassant, loin, très loin, pour toujours, les mystères impénétrables de l'ombre.

À t'arrière, la voix du matelot s'est tue. Le soleil s'atténue. Une à une les étoiles se rallument dans la page du ciel.

Chapitre V

Les croyances de Joris – le tentateur – la vengeance des matelots

Joris prend le quart de nuit, de minuit à quatre heures sur le pont.

Le Dieppois n'est pas un intellectuel qui s'embarrasse de théories compliquées, demandant à son esprit le pourquoi des choses, c'est un être sain, qui a pour but son devoir de marin, et ce devoir il l'accomplit avec discipline, dur pour les autres et pour lui-même.

Il est insensible à la beauté de la mer ou du ciel, le poésie lui échappe, cependant, malgré lui, elle touche son âme. L'ondulation d'une lame, le scintillement d'une

étoile n'intéresse pas son regard. Le bruit régulier des flots ne berce pas son oreille. L'odeur qui monte de l'abîme, l'iode, les salures que la brise apporte n'émeuvent pas son odorat, et pourtant ses sens sont troublés, la nuit agit sur eux par les mille fils de la légende. La tradition est en lui et sa croyance est absolue en des choses surnaturelles qui conduisent les hommes malgré leur volonté.

Comme le vieil Arquois dans la Taverne il croit, dur comme fer, au Capitaine hollandais qui ayant fait un pacte avec le Diable été condamné à errer éternellement sur les mers incertaines ; au vaisseau fantôme que les nuits de tempêtes remonte du fond des abîmes, avec son équipage de noyés ; à l'esprit du saint Yves qui, aux heures de quart rôde auprès des hommes pour leur apporter des nouvelles du pays ; aux cloches invisibles qui, portées par les eaux, sonnent à toute volée, annonciatrices de malheurs.

Enfin à toutes les manifestations possibles que le Malin emploie pour troubler l'âme des chrétiens.

Une étoile filante coupe le ciel et après avoir décrit une large parabole s'enfonce dans la mer.

Joris se signe et prononce les Premiers mots de l'Ave Maria, pour saluer cette âme bienheureuse qui entre au Paradis.

Comme il achève sa prière, il lui Semble qu'un point de feu, là-bas, se déplace. C'est un picot rouge qui troue l'ombre. Soudain une forme se dresse auprès du veilleur.

– Bonsoir, Joris, fait une voix.

Joris sursaute :

– Ah ! c'est vous, M'sieur Mourzeff. Je ne vous attendais pas, pardon, excuse.

Mourzeff, du bout du doigt, fait tomber la cendre de sa cigarette et s'assied auprès du second.

Il sort un étui d'argent, l'ouvre et offre une cigarette au marin. Celui-ci du geste, refuse.

– Bon quart ? demande le Russe.

– Oui, bon quart, pour l’instant, mais sur la mer, on ne sait jamais.

– Ça vous dit d’aller toujours ainsi à l’aventure ?

– C’est ma Vie ; voyez-vous, j’pourrais à cette heure être confortable, dans ma petite maison de Dieppe, mais voir la mer et n’pas être dessus ; j’comprends pas ça.

– Vous êtes un brave homme et un homme brave, chacun sait cela.

Et Mourzeff tape familièrement de sa paume l’épaule de Joris. Il ajoute :

– Vous me plaisez, dame Margot aussi. J’veux faire quelque chose pour vous, moi.

Dans l’ombre, l’œil du marin se tourne vers son interlocuteur ; malice, ironie ? Qui pourrait savoir ? Du reste, Mourzeff est tout à sa pensée et ne voit pas l’œil de

Joris. Le second n'a pas protesté, donc le poisson donne sur l'appât. Mourzeff prend ce silence pour une acceptation, il poursuit :

– Oui, on dit cela, la mer, on l'aime, mais surtout lorsqu'on est jeune, actif, vaillant, mais viennent les années où les muscles se nouent, où le regard est moins bon, le pied moins solide, alors on préfère son repos, sa tranquillité, certes vous avez une maison achalandée, mais que diriez-vous d'une ferme, en Normandie, naturellement, quelques hectares de prairie, un beau troupeau. C'est là Margot qui serait ravie, hein ?

– Peut-être bien mais moi j'crèverais comme un bestiau s'il m'fallait devenir terrien ? y en a jamais eu dans la famille, de père en fils tous marins, y a dix-sept Joris qui ont marqué leurs places dans le cimetière de Dieppe avec ces mots « Péri en mer » ! « Voulez pas qu'ils me renient, mes morts, si qu'on me mettait, un jour, à leur côté, avec ces mots « Ci-gît Joris, qui fut marin et devint cul-terreux » ?

Mourzeff mordille sa moustache et feint de rire.

– J’plaisantais, mon bon ami, je savais qu’un homme comme vous ne pouvait avoir que l’ambition de commander un beau navire. Que diriez-vous, d’un brig ou d’une goélette, de 100 tonneaux, brig ou goélette bien à vous s’entend, où vous seriez seul, maître à bord ?

– Après Dieu ! interrompt Joris en ôtant son béret

– Après Dieu, si vous voulez, mais en tous cas maître d’un bâtiment qui ne devrait rien à personne.

– C’est possible, ma foué !

La réponse est normande. Mourzeff l’interprète à son avantage. Mais Joris ne lui laisse pas le temps de savourer son triomphe, il l’interroge brutalement, directement.

– Et quoi qu’il faudra qu’j’fasse pour l’avoir, ma goélette ?

Cette fois encore Mourzeff se trompe. Il croit que le poisson mord. Il ferre.

– Naturellement. Rien pour rien, donnant, donnant, poursuit Joris... Vous n’offrez pas un bâtiment pour l’plaisir d’m’être agréable. Alors quoi ? J’veux bien du navire mais j’veux connaître les conditions pour l’avoir, l’avoir à moué !

– Rien que de très facile, mon ami, vous savez que je suis ici contre ma volonté. On m’a fait violence. L’autre jour, encore, quand ce chalutier était là, on m’a verrouillé dans une cabine. C’est intolérable, un homme comme moi ne peut supporter...

Venant droit au but, comprenant qu’il faut agir non pas avec des paroles, mais avec des faits précis, il dit :

– Eh bien ! voilà, vous me conduirez à New-York, je débarque et vous touchez un chèque de cinq mille dollars. Joris émet un petit sifflement et Mourzeff, qui décidément se méprend de plus en plus, croit que la somme est insuffisante.

– Je dis cinq mille dollars, plus une indemnité

pour vous et pour vos hommes, une indemnité de cinq mille dollars.

– Cinq et cinq, ça fait dix, compte Joris.

– Oui, dix mille dollars.

– Ça est une somme ! fait le second. C'est-y sérieux ?

– Vous avez ma parole.

– Peuh !

– Tenez ! Je signe un chèque à votre nom.

– J'aime mieux ça. Mourzeff fait un geste pour ouvrir sa vareuse et prendre son porte-feuille. Joris l'arrête de la main.

– Minute, m'sieur Mourzeff..Moi, je veux bien vous conduire à New-York et toucher les dollars, mais, dites-moi, et not' commandant ?

– Le commandant ?

– Bien oui, m’sieur Bohec.

D’un air détaché, Mourzeff répond :

– Oh ! je ne demande pas sa mort, il subira simplement le sort qu’il m’a réservé... cric, crac, un tour de clef... dans sa cabine. Lorsque vous m’aurez débarqué, vous en ferez ce que bon vous semblera.

– Bien.

Mourzeff a une lueur de triomphe, mais il ne voit pas le pétillement de malice qui paillette l’œil de Joris.

– Bien, répète le second qui s’est levé.

– Où allez-vous ?

– Mais prévenir deux ou trois camarades.

La chose est trop naturelle pour que Mourzeff y prenne garde.

– Holà, les gars !

Les matelots de quart, ceux de la bordée de

bâbord et ceux de la bordée de tribord accourent. Il y a bientôt un arc de cercle autour de Mourzeff.

– V’là, les garçons, ça qu’il y a. Mossieu que voici vous offre cinq mille dollars ça fait des sous, cette somme, hein ! si que vous consentez à dégommer le commandant... qu’est-ce que vous répondez à ça, vous autres ?

Les tribordais et les bâbordais se regardent avec stupeur, puis leur indignation éclate.

Des poings se tendent, des injures montent.

– Voleur ! larron ! fourbe ! sacripant !

Joris les apaise de la main.

– Suffit.

Et, goguenard, il dit à Mourzeff qui s’est dressé :

– Mille pardons... vous voyez, rien à faire.

Mourzeff veut élargir le cercle qui l’enserme.

– C’est bon, grogne-t-il, laissez-moi.

Alors la main de Joris s’abat si rudement sur son épaule qu’il fléchit sur ses jarrets.

– Tenez-vous donc, grande chiffe, fait le Dieppois le relevant d’une secousse. Non, mais, vous n’aviez pas cru, je suppose que vous alliez vous en tirer à si bon compte ; vraiment, ça serait trop peu. Joris, un cul-terreux. Il m’a proposé ça, vous savez, vous autres, et puis un navire encore, et de l’argent canaille, on s’en moque de ton argent. Tu crois donc qu’un marin c’est fait comme toi, eh, face moche ?

Il le secoue comme un prunier. Les matelots se tordent de rire.

– Vous autres, dit Joris, vous allez le juger. Si qu’on le disait au commandant, y dirait comme ça laissez-le, c’est une sale bête. Moi j’trouve que les sales bêtes on leur doit autre chose que la paix. Qu’est-ce qu’on fait à un faux camarade ? à un traître ? à cette sale bête qui voulait nous acheter comme des viaux au

marché ? Les marins répondent d'une seule voix :

– On les pend.

– Bien, camarades, mais nous, on ne veut pas la mort du pêcheur. J'pose la question autrement. Qu'est-ce qu'on fait aux fous, aux piqués aux mabouls ?

– On les douche !

– Très bien, les gars. Alors, douche numéro un à monsieur.

Dix mains saisissent Mourzeff qui, en deux minutes, est ficelé comme une saucisse. Un matelot monte à la poulie qui retient le canot de sauvetage, passe un filin que l'on noue par une extrémité à la ceinture de Mourzeff.

On le hisse. Un instant, il reste suspendu dans le vide, le corps tournoyant sur lui-même.

– Allez, les gars, ordonne Joris.

Brusquement, le filin se détend et l'homme tombe

à pic dans les flots.

– Oh ! Hisse !

On le remonte.

– Allez.

Nouveau plongeon.

– Oh ! Hisse !

Nouvelle remontée.

Dix fois le commandement s'exécute. Le Russe pousse un hurlement que couvre le rire des matelots. Ces cris, ces rires tirent de leur sommeil Yves Bohec, de Liseuilles et le même Roudoudou.

D'un coup d'œil, Bohec voit le tableau. Il croit – connaissant la manière des matelots – à la punition d'un acte de mauvaise camaraderie, fait ne tombant pas sous la discipline du commandant et pour lesquels les marins ont un tribunal et des peines particulières.

La voix sévère de Bohec s'élève :

– Joris, qu'y a-t-il ?

Médusés, les hommes se retournent en lâchant le filin, ce qui provoque la onzième plongée de Mourzeff. Avant que Joris ait pris la parole, Bohec ordonne :

– Mais, sacré bonsoir, remontez-le...

On se précipite et l'on ramène sur le pont le Russe évanoui. Bohec le reconnaît alors. Il interroge du regard Joris qui répond simplement :

– Dame, commandant, c'citoyen-là voulait nous donner dix mille dollars pour boire à vot'santé, alors nous on l'a fait boire pour rien à la sienne.

En deux mots, il explique la chose. Bohec se fait violence pour n'avoir pas l'air d'approuver la conduite de ses matelots.

– Déliez cet homme, descendez-le dans sa cabine et tâchez qu'il revienne à lui... vous m'en répondez...

Les hommes se précipitent et, en deux temps, trois mouvements, ils emportent Mourzeff, le déficellent, le couchent et le massent de telle façon qu'au bout de cinq minutes le malheureux a repris ses sens. Sur le pont, le même Roudoudou enguirlande Joris.

– Non, c'est pas chic, on fait pas des trucs pareils ou si on les fait, eh bien on prévient les copains.

Indigné, il tourne le dos au second et comme il a encore une heure devant lui, il regagne son hamac où il s'endort, rêvant que Mourzeff fait des plongeurs et que lui, Roudoudou, tire la ficelle. Jamais le même n'avait fait un aussi beau rêve, c'est du moins ce qu'il déclare le lendemain à de Liseuilles qui, ce matin-là, lui apprend la manipulation des appareils de télégraphie sans fil.

Chapitre VI

Dans les flancs du navire – Roudoudou veille – l'eau qui monte –.SOS – l'héroïsme du mousse

Depuis trois jours Boceslas Mourzeff est invisible. Il reste enfermé dans sa cabine, n'osant, après son aventure, se montrer sur le pont.

Le Bettie marche avec prudence, évitant les icebergs que le courant emporte. Une nuit, comme le brouillard environne le navire, Mourzeff sort furtivement.

Dans la brume, les feux de positions mettent une tache laiteuse ; emmitouflés dans leurs coins, les hommes de quart veillent.

À tâtons, mais sûrement, le Russe se dirige, il

marche comme un somnambule, les bras en avant, contournant les obstacles. Il gagne le gaillard d'avant, descend à pas de loup l'escalier roide. Là, la chaleur est étouffante, le poêle ronfle dont les parois sont rouges, l'air est lourd, surchauffé, suffocant. Cela sent fort la saumure, le poisson mort, la bête humaine.

On entend la respiration rauque des marins qui dorment dans leurs hamacs bercés par un faible roulis.

Comme il va sortir, il lui semble qu'on l'épie. Il s'arrête, collé contre la cloison de planche ; la respiration contenue, il tend l'oreille... rien... le crissement des anneaux jouant dans les crochets de cuivre.

Furtif, Mourzeff se glisse dans la cale. La porte repoussée, sa poitrine se soulève, il respire fortement.

Alors posément, comme chez lui, l'homme sort de sa poche un attirail bizarre qu'il pose devant lui, puis allumant une lampe électrique, il dirige le rayon lumineux autour de lui, l'arrimage est solidement établi, ballots et caisses régulièrement classés et rangés. Il

cherche une place libre, enlève des sacs, déplace des barils et, finalement, protégé par une rangée de tonneaux formant écran, il s'installe.

Accroupi, il accomplit une obscure besogne. On entend le grincement d'un outil comme la plainte invisible d'une bête vivante, la morsure lente mais impitoyable d'une dent qui ronge, ronge, ronge...

L'homme souffle, son haleine est sifflante, la sueur coule de son front, qu'importe ! sûrement, implacablement, il poursuit son labeur.

Il reste là des heures.

Puis, brusquement, il repousse les sacs, fait basculer des ballots et des caisses, enchevêtre machines et outils, il promène un instant le faisceau de lumière et, probablement satisfait de son œuvre, il remonte cependant qu'un glougloutement bizarre monte des entrailles du navire.

Avec beaucoup moins de précaution, Mourzeff

retraverse la chambrée des matelots, ne prenant pas garde cette foi au bruit de ses pas.

En deux enjambées, il grimpe la courte échelle, l'air frais lui fouette le visage, sa silhouette se fond dans le brouillard que pique faiblement la lueur des falots.

Mais comme il passe sur le gaillard d'avant, quelqu'un guette son retour. C'est Roudoudou qui, ne dormant pas, a reconnu Mourzeff a son Premier passage.

Le bruit que le Russe a entendu est celui fait par le mousse en se retournant dans son hamac, mais dans le brusque réveil du Premier somme, Roudoudou ne se rend pas très bien compte de ce qui se passe autour de lui, cependant son instinct l'avertit que quelqu'un est là, qu'un danger rôde.

Et la petite âme méfiante a été tenue en éveil.

Dans l'impossibilité de reprendre son somme, Roudoudou guette, tout son esprit tendu, il guette, guette, les heures s'égouttent une à une, enfin, son attente n'est

point déçue. L'homme réapparaît et cet homme, il le reconnaît, il en est sûr, c'est Mourzeff.

Mourzeff, depuis trois jours invisible, Mourzeff mortifié d'avoir été bafoué par l'équipage, Mourzeff, dont l'âme rude ne doit rêver que vengeance, Mourzeff qui, la nuit, erre dans une partie du navire alors qu'il devrait être dans une autre, Mourzeff, qui est descendu dans la cale, pourquoi ? et qui y est resté une couple d'heures, pourquoi ?

L'interrogation vrille le cerveau du gamin qui, n'y tenant plus, saute de son hamac, enfile ses pantalons et son tricot et, décrochant le fanal de la chambrée, il descend résolument.

Debout, sur le seuil, il écoute, le cou tendu, les bras en avant, balançant le falot.

Et le glouglou monte, monte. Le gosse se précipite, essaie d'arracher les ballots obstruant le passage. Roudoudou grimpe, se met à plat ventre, le falot au bout du poing, il scrute l'ombre. Il entend

distinctement le gargouillis sinistre qui s'insinue, sournois comme un reptile, et soudain le gosse aperçoit l'eau qui, par une ouverture béante entre maintenant à flot dans le navire.

Le même dégringole en vitesse et remonte en criant :

– Debout, debout... tout le monde... le navire fait eau... Debout ! Debout !

Il passe comme une rafale dans la carrée, réveillant ses camarades, et file droit à la cabine de Joris. Il cogne du poing, frappe du pied. Joris apparaît, effaré, mal éveillé.

– L'eau... l'eau... clame le gosse.

– Quoi ? L'eau ?

– Dans la cale... dans la cale...

Mais déjà Roudoudou est loin. Il est sur le gaillard d'arrière et avertit le commandant.

Ces deux mots, ces deux cris « L'eau... la cale... » se répètent ; des ombres se meuvent déjà dans l'ombre.

Bohec se heurte à Joris.

– Eh bien ?

– Une voie d'eau.

– Aux pompes, tous aux pompes, commande Bohec.

Le jour se lève, blême dans le brouillard persistant, les matelots travaillent avec acharnement depuis quatre heures, mais en vain, il y a dix pieds d'eau dans la cale, les pompes sont insuffisantes... on essaye d'aveugler l'ouverture, mais la violence des flots emporte étoupe goudronnée et planches.

Le Bettie, comme un oiseau blessé, se penche doucement.

Bohec descend lui-même pour se rendre compte

des résultats obtenus.

Il revient le front soucieux, un pli amer aux coins des lèvres et des larmes au fond des yeux.

Joris anxieux l'interroge du regard. D'un geste navré, le commandant répond :

– Rien à faire. Alors il ordonne :

– Au canot, mes enfants.

Les hommes s'empressent afin d'exécuter la manœuvre.

Le canot a disparu.

Joris ne perd pas la tête ; il prononce un seul mot qui est du reste compris par tout équipage.

– Radeau.

Avec les pièces de la drôme, les matelots établissent une plate-forme, cages à poules, barils vides... tout est bon, on assure tout avec des cordages.

– Prenez votre temps, mes enfants, dit Bohec, qui s’occupe aussi du ravitaillement.

Le radeau présente un développement convenable, disposé de manière à avoir quatre fois plus de longueur que de largeur. On établit des chandeliers avec des filières, sur les bords, pour servir d’appui aux avirons.

On installe une mâture, des voiles, une machine pour gouverner. Margot vide la cambuse avec deux hommes qui pourvoient le radeau de vin, d’eau-de-vie, de farine, de biscuits, de viandes salées, d’amadou, de poudre, de bougies. Ainsi que des fanaux, pavillons, boussoles,

cartes, ancres, grappins, tables. Et, tandis qu’on transporte un mât, un des marins fait un faux-pas et tombe. Le mât choit sur de Liseuilles, qui s’affale, le crâne ouvert... on s’empresse.

Avec de l’eau de mer, on panse la blessure ; le pauvre chimiste ouvre les yeux et murmure dans un

souffle à Roudoudou accouru :

– TSF

Puis il s'évanouit.

Le môme a compris, il descend crânement dans la cabine où sont les appareils, et, tandis que l'eau monte, monte, monte, le gosse envoie dans l'espace l'étincelle qui demande secours.

« S. O. S. »

Sauvez nos âmes !

L'appel part, donnant la position exacte du navire en perdition et, après chaque phrase, le sinistre appel se répète.

« SOS »

Les ondes traversent le brouillard, franchissent les milles et vont avertir les vaisseaux qu'un vaisseau est au péril de la mer. Le radeau est à flot.

– La femme d’abord.

Margot descend.

– Le blessé maintenant.

Maintenu par deux hommes, on transporte de Liseuilles, qui n’avait pas repris ses sens.

– Les hommes.

Un à un, sombres, taciturnes, le dos courbé sous la fatalité, les hommes passent.

– À vous, Joris.

Le second obéit. Alors, penché sur le bastingage, Bohec dit :

– Je vous donne le commandement, Joris, je vous confie ces hommes.

– Bien, commandant.

– Bonne chance, mes enfants.

L'émotion étrangle Joris qui murmure :

– Et le gosse ?

Bohec court, mais à ce moment même le navire a une secousse brève qui rompt l'amarre, éloignant le radeau que les flots emportent. Bientôt la brume le dévore.

Dans la chambre de la TSF, l'inclinaison est telle que Roudoudou doit s'accroupir et se maintenir à la force du poignet tandis que de sa main libre, il continue bravement à faire son devoir.

L'eau monte toujours, on entend le sourd travail de la mer, à qui l'on a promis une proie et qui maintenant s'acharne.

Les lames se succèdent, emportant tout sur leur passage.

L'appel part toujours.

« SOS »

Un radeau est mis à la mer. Il ne reste à bord que le capitaine et le mousse.

Le sourd grondement des vagues s'enfle. Le Bettie, toutes voiles dehors, se couche tout à fait ; d'un seul élan, la mer passe, emportant dans son aveugle furie le dernier « SOS » de l'héroïque gamin.

IV^e partie

Sur un glaçon à la dérive

Chapitre Premier

Perdus sur l'océan

« SOS » « Sauvez nos âmes ! »

L'appel sinistre court à travers l'espace, la recherche des antennes qui doivent avertir les coureurs d'océan qu'un navire et des matelots sont en péril.

« SOS » Sans relâche, sans émotion apparente, avec une froide bravoure, le petit pousse envoie la manque étincelle, qui peut sauver ses camarades. Dans la tourmente, qui emporte le Bettie, il songe au salut des autres, le sien importe peu. Roudoudou, avec la simplicité de l'héroïsme, assume la responsabilité de veiller sur la vie de tous.

« SOS » « Sauvez nos âmes ! » Et dans l'âme du gosse il n'y a pas de place pour l'égoïsme et pour la peur.

Sans arrêt, il assure le fonctionnement des appareils ; une vibration, une seconde gagnée, et c'est, peut-être, le sauveur qui vient.

« SOS » Une dernière fois. l'appel déchire la nuit puis c'est un craquement effroyable et, dans un hurlement, c'est la ruée des flots...

Les appareils, sont arrachés, balayés, emportés comme fétu de paille et lui se sent soulevé, puis c'est la chute, une chute fantastique dans un trou noir...

Il lui a semblé pourtant entendre une voix amie. Il a cru qu'une main secourable le maintenait. Il est vrai qu'à l'approche de la mort on voit dans une vision suprême, comme dans une lueur fulgurante, le défilé de notre vie...

La vie de Roudoudou, c'est pourtant peu de chose ! Et cependant, à travers ses prunelles agrandies

par l'angoisse, le même voit sa jeunesse passer...

Un Roudoudou, enfant gâté, tenant la main d'une jeune femme blonde, dans une promenade qu'il reconnaît bien. Les Tuileries, il voit nettement les allées, les arbres, le manège qui tourne. Dieu ! qu'il tourne vite, vite, le manège de petits chevaux de bois où Roudoudou est juché.

Sa maman chérie lui sourit doucement. Mais on rit, on rit très fort autour de lui. Ce sont les petits camarades. Parbleu ! il les reconnaît, c'est la fameuse bataille, et, dans une ronde ; Totor Verdure, Riri la Houppette, le Criquet, Popaul Birot l'emportent.

Mais non, ce sont des danses. Les bayadères de l'Inde qui girent au son de l'orchestre, au

Châtelet. l'éléphant. Passe-Partout. Philéas Fogg. Tout cela tourne, tourne éperdument dans sa pauvre cervelle.

– Non, assez, assez, ne tournez pas aussi vite.

J'étouffe... j'é...

Le même Roudoudou a un hoquet... sa bouche s'ouvre et s'emplit... l'eau bourdonne à ses oreilles. L'eau... l'eau... il va mourir.

Et le gamin donne une dernière pensée à son père qui est, là-bas, très loin, penché sur une épure et qui ne saura pas, cette nuit, que, tandis qu'il travaille, son pauvre gars est le jouet des flots...

Mais lorsque l'intelligence s'endort, l'instinct s'éveille.

Roudoudou ne veut pas mourir. D'un mouvement régulier, il nage. Par bonheur, la vague qui l'emporta a éventré la cabine et le pont...

Il revient à l'air libre. Sans se presser il nage. Il sait par expérience qu'il ne faut jamais aller vite si l'on veut aller longtemps en natation... mais il a perdu la notion de toutes choses.

Il se sent léger, si léger... ses bras et ses jambes

se meuvent, mais il n'éprouve aucune, aucune fatigue...

Une voix parle à son oreille :

– Repose-toi, mon petit.

Et dans ses yeux qui n'ont plus d'expression, Roudoudou, comme dans un rêve, aperçoit la figure d'Yves Bohec, d'Yves Bohec qui, tout près de lui, nage et le maintient sur les flots.

– As-tu encore la force d'aller un peu ?

Roudoudou répond en fermant les paupières.

– Dix brassées encore, je vois une bouée...

Mais quelque chose engourdit l'enfant ; il lui semble qu'il a du plomb dans les veinés et que son corps est lourd, lourd. La mer l'appelle et l'attire.

– Je ne peux plus. Adieu, M'sieu Bohec.

L'eau le submerge, mais le capitaine le saisit et l'entraîne. Enfin, voici la bouée salvatrice !

Il attache le môme par la ceinture, puis il essaye de se redresser sur la mer.

À l'endroit où le Bettie, toutes voiles au vent, flottait, il n'y a plus rien. que des épaves qui dansent sur la crête des vagues.

Avec quelques planches qu'il assemble, Bohec fait un radeau de fortune, un radeau sur lequel on ne peut pas compter, mais qui pourra à la rigueur les maintenir quelques heures.

Le froid est vif. La nuit est très claire. Bohec voit distinctement le firmament paré d'étoiles qui accomplissent leur cycle immuable sans se préoccuper des misères humaines.

Sur les routes tracées, dans un ordre prescrit pour les siècles des siècles, elles vont, soleils errants, flammes ardentes.

Et l'œil de Bohec s'arrête sur l'étoile polaire qui porta toujours les espoirs des marins. Il cherche son

destin, mais, à force de fixer l'astre, il voit deux astres, et dans le ciel, il croit apercevoir les magiques prunelles de Celle qui ne saura pas, ce soir, qu'un homme va mourir pour elle...

Le corps de Roudoudou gît inerte sur la bouée, et, autour de son fragile abri, Bohec nage pour ne pas se laisser gagner par le froid... mais, après des heures, ses muscles ne répondent plus ; ils sont durs et ankylosés, ses jarrets raides, ses articulations ne jouent plus.

Quoi ! il va mourir là, sans secours, sans une main amie pour clore ses paupières ? Mais la mer n'est-elle pas son amie de toujours ? Quelle meilleure part pour un marin que de finir emporté par elle ? Une main clore ses paupières ! Non pas... le baiser goulu de la mer... son amie de toujours... de toujours... de toujours... de toujours.

Ses mouvements sont de plus en plus lents ; d'un effort, il essaye de saisir les planches, ses doigts s'agrippent... le froid ! Grand Dieu ! Ce froid qui monte et l'envahit... Il ne sait pas. Il ne sait plus. Sa tête roule,

vide, inerte... Il pousse un grand cri et rien ne trouble plus la sérénité de la nuit que l'immense chanson chantée éternellement par les vagues.

Chapitre II

Sur le radeau et dans la brume

Depuis onze jours, le radeau commandé par Joris tient la mer. Grâce au solide arrimage, à son mât, à sa voile triangulaire et à sa barre de fortune, la situation n'est pas désespérée. Joris établit une stricte discipline, à laquelle tout le monde se plie. Le plus rude à supporter est le froid, qui commence à être intense ; mais ce qui pèse davantage sur l'âme angoissée des hommes, c'est le brouillard. Un brouillard continu que rien ne dissipe. Par malchance, le vent est modéré, nord, nord-ouest, et, malgré la volonté de Joris, il est impossible de déchirer l'étreinte molle qui enveloppe le ciel et la mer.

Le plus simple et le plus sage est de courir de

petites bordées, en évitant, autant que faire se peut les glaçons épars.

Joris ne désespère point de rencontrer, avec un peu de chance, quelques baleiniers ou quelques Islandais.

Mais, une nuit, le thermomètre saute de douze degrés. Mal abrité, l'équipage paye le Premier tribut à la mort. Au matin, deux matelots ont cessé de vivre.

On les trouve gelés à bloc. On les enveloppe dans un lambeau de vieille toile. C'est Joris qui récite les prières sacrées, puis le même flot engloutit les deux corps.

Et chacun reprend son attente, morne, désespérée, n'ayant au cœur que de tristes pensées, où l'avenir apparaît comme un horizon inaccessible.

Tous les cordages sont gelés. Joris, les mains crispées à la barre, agit par mouvements réflexes où la volonté n'est pour rien.

Heureusement, une brise sud-ouest se lève ; en

quelques minutes, elle déchire le rideau des brumes et le soleil se montre, mettant sa lumière sur les glaçons et dans le cœur des hommes. Le ras du ciel s'ourle d'une bande violette. La ligne immuable des glaces, la banquise, qui annonce aux matelots que la mer s'arrête là. Le point marque 64°3 de latitude nord.

Joris décide de chercher une trouée au sud. On vire de bord.

Au matin, le radeau s'engage dans un étroit chenal bordé, à gauche et à droite, de glaçons qui présentent l'aspect d'une petite chaîne de montagne, avec des pics, des cassures, des murailles nettes et polies, des gorges, des aiguilles.

Parfois, les parois se rapprochent à se toucher, et le radeau glisse sous une voûte d'où pendent des stalactites, dont certaines atteignent plus d'un mètre.

Joris craint de voir le chenal obstrué, heureusement le courant est violent, les hommes avec des crocs éloignent les icebergs.

À la huit, la mer libre apparaît, et les rayons d'une aurore boréale illuminent le paysage polaire.

Chapitre III

À quoi songeait Bettie Farthing – les côtes d’Islande – l’appel

Le yacht de Bettie Farthing n’est pas un simple bateau de plaisance, de cérémonie ou d’apparat, fait pour évoluer sans perdre de vue les côtes pour la plus grande joie des snobs ou des dilettantes jouant, pour huit jours, au marin.

Le yacht de Bettie est une bête élégante et robuste sous ses placages d’acajou et de cuivre, on sent une construction sérieuse et solide permettant les fatigues d’une navigation au long cours.

Il est gréé en goélette, c’est dire qu’il porte deux

mâts, assez inclinés sur l'arrière et où l'on voit des barres sans hunes.

La misaine ou goélette de l'arrière et la grand'voile ou goélette de l'avant ne sont pas carrées mais auriques et enverguées sur des cornes, étant lacées à leurs mâts, elles peuvent se replier facilement sur elles-mêmes, lorsqu'on amène les cornes.

Sa voilure est complétée par trois focs assez importants.

Le Bettie jauge 100 tonneaux. Il file présentement à bonne allure, poussé par une bonne brise nord-nord-est.

Dans le petit salon meuble avec un goût sûr, Bettie Farthing est nonchalamment assise sur un divan, elle tient ouvert, dans ses mains, un livre qu'elle ne lit pas.

Par le hublot, elle voit les vagues moutonner et par instants, au moment du roulis, une ligne nette d'horizon et un morceau de ciel.

Son regard a une fixité étrange. On dirait qu'elle suit un point, là-bas, très loin, qui danse sur la mer, un point précis perdu dans l'éternel tressaillement des ondes.



Sur la droite, à l'horizon très clair, on aperçoit la côte d'Islande. Cette côte sud, qui est si différente des autres rivages de l'île. Alors qu'ailleurs la mer et les convulsions volcaniques ont creusé des fjords qui sent des abris merveilleux, au sud de Berufjord, c'est une ligne ininterrompue sans une échancrure, sans une anse, sans un abri. Là-bas, sont les farouches montagnes d'Islande, l'énorme Vatnajökul, le glacier des eaux, avec l'Oréfajökul qui dresse sa double pointe, appelée Knapp, à plus de deux mille mètres.

Mais il faut que le marin ne se laisse pas attirer par la magie des lumières, car la bande côtière est sournoise. On y trouve fréquemment des lagunes qui sont probablement d'anciennes baies que la mer a fermées par de vastes barres de sable progressivement accrues et émergées.

Le courant est irrégulier, incertain ; par gros temps, il a une force considérable, aussi les capitaine se tiennent au large. Bettie, sur la passerelle, la jumelle à la main, s’amuse à compter les rivières qui, par centaines, se fraient un chemin vers la mer. Certaines passent au travers de roches éruptives et avant de mourir font des cascades superposées, puis, d’un saut brusque d’une hauteur parfois considérable, tombent dans les flots en mugissant.

– Sacré pays ! fait une voix, derrière elle.

– C’est vous, Mount, regardez, il y a des milliers d’oiseaux.

– Sacré pays ! tout de même, répète le directeur de l’American Standard, de Chicago. D’Ingolshöldi à Portland, je vous défie de trouver un refuge. Heureusement nous sommes favorisés par la brise.

Un geste éloquent termine sa pensée. Entre Ingolshöldi et Skaptaros, la côte se voit très bas, traversée par des torrents descendus directement des glaciers. Là, il

n'y a ni chemin, ni sentier, qui conduisent de la mer à un lieu habité.

Charley Mount explique ces choses à Miss Farthing.

– Voulez-vous me prêter vos jumelles une seconde ? demande-t-il.

– Avec plaisir.

L'Américain promène un instant ses regards, cherchant un point, puis il s'arrête.

– Tenez, chère, fait-il en tendant les lunettes à son tour, regardez, oui, là, droit devant vous. Ne voyez-vous pas une maison ?

– Je ne vois rien.

– Mais si, sur la dune, à environ un mille du rivage.

– Ah ! oui, je vois une maison peinte en rouge avec une croix blanche !

– C’est cela.

– Eh bien ?

– C’est le refuge aux naufragés.

– Aux naufragés ?

– Oui, à ceux du moins qui peuvent gagner cette côte inhospitalière et n’ont pas été emportés par les lames ou ne se sont pas enlisés dans le sable mou. Le refuge, c’est bien, mais il faut pouvoir l’atteindre ; le plus souvent, l’endroit est balayé par les vents et les bourrasques de neige et il y a les torrents difficiles à traverser à marée haute.

– Les pauvres gens !

– En effet, pauvres, pauvres, et malheureux, car la maison atteinte, leur peine n’est point finie. Certes, il y a des couchettes, des vivres, des médicaments, des outils, et des « Instructions », rédigées en islandais, en français, en danois, en anglais et en allemand. « Instructions » à suivre pour se rendre à la première ferme, perdue à dix

milles de là, dans un champ de lave (Voir L'île d'enfer, de Louis-Ferdinand Rouquette). Sacré pays je vous dis, miss, sacré pays !

Et Charley Mount, la casquette enfoncée au ras des yeux, les poings aux poches, le cigare planté de guingois aux lèvres, se met à arpenter le deck, de long en large, puis il descend, laissant miss Farthing accoudée à la lisse.

Elle voit fuir le paysage côtier. Vik accroupi dans un pli rocheux, Portland pointe la plus australe de l'Islande, dont le contrefort Dyrholar tombe à pic dans la mer, après avoir coupé la plage d'une double arche fantastique.

Soudain un crépitement bien connu la fait tressaillir.

– La TSE, pense-t-elle. Tiens, nous allons recevoir les dernières nouvelles sensationnelles du monde civilisé.

Elle s'apprête à descendre lorsque l'opérateur

apparaît, les cheveux au vent, la figure bouleversée.

– Captain, captain, crie-t-il.

– Qu’y a-t-il ? interroge miss Farthing.

– « SOS »

Les trois lettres sifflent entre les dents du jeune garçon.

– « SOS », le signal de détresse.

L’opérateur a déjà disparu. Miss Farthing se hâte vers la cabine du commandant.

Celui-ci est sur le seuil de sa porte lorsqu’elle arrive. Il est pâle comme la mort.

– Qu’y a-t-il ? redemande miss Farthing, angoissée.

Miss, répond le capitaine, la voix grave, le Bettie d’Yves Bohec coule et demande du secours.

Chapitre IV

Une épave sur la mer

– Eh bien, capitaine Burke ?

– Rien.

– Nous sommes cependant sur le lieu exact du naufrage ?

– Je le crois.

– Le point même, ajoute Charley Mount.

Le yacht obéit comme une bête dressée au commandement. Il tourne, tourne en rond, cependant que tous, passagers, officiers, matelots, fouillent la mer.

Mais la mer garde son secret.

Mais la mer garde sa proie.

– Il faut chercher, chercher encore, supplie miss Farthing, il n'est pas possible que le bâtiment soit perdu corps et biens, ils doivent avoir eu le temps de mettre le canot à la mer.

Le capitaine, les sourcils froncés, les maxillaires crispés, le regard dur, ne répond pas. Son œil d'aigle, scrute les flots.

C'est la lutte ouverte, terrible, formidable, entre lui et l'océan.

– Là, là, voyez, et miss Bettie, le doigt tondu, montre un point perdu dans l'immensité...

Des marsouins dansent sur les eaux.

– Nord, nord-ouest, trois degrés, la barre toute...

L'ordre part.

L'homme de barre répète :

– Nord, nord-ouest, trois degrés, la barre toute...
capitaine.

L'ordre est exécuté.

Doux, le Bettie file.

Le capitaine, la manette en mains, sonne les machines, il actionne le levier, pression toute... La cloche retentit. Les machines obéissent.

Anxieuse, désespérée, miss Bettie tend les mains.

Burke l'arrête d'un geste, sans une parole.

Soudain, son regard s'anime.

– Vous apercevez quelque chose ?

L'homme ne veut pas donner de fausses joies. Il attend avant de répondre, mais ce qu'il voit doit l'intéresser, la joie paillette ses prunelles. Enfin, il a une certitude, l'index tendu, il laisse tomber simplement ce

mot :

– Là.

Miss Farthing écarquille les paupières, elle ne voit rien, rien que mer qui moutonne à l’infini.

Charley Mount a pris la jumelle et cherche.

Le capitaine dit alors :

– Il y a une épave sur la mer.

Chapitre V

Ceux qui étaient avec Joris

Sur le radeau de Joris, trois hommes ont payé leur tribu au destin. Mais grâce à la volonté, à l'énergie du marin dieppois, les naufragés n'ont pas abandonné toute espérance.

On a creusé un trou dans la glace dure et les trois corps réunis dans la mort dorment désormais sur la terre polaire, héros anonymes tombés après tant d'autres héros dans cette course magnifique vers le pôle, pour la science et pour la civilisation.

De toute part, le radeau est bloqué par la banquise, en une nuit le chenal s'est fermé et les

matelots, désormais, doivent attendre leur salut de la seule destinée.

L'été a duré l'espace de quelques matins et bientôt la nuit, l'affreuse nuit polaire, est tombée sur les hommes comme un linceul.

Joris a établi une rude et nécessaire discipline, secondé par de Liseuilles qui, au milieu des épreuves, a perdu son vernis de snobisme pour se révéler un homme pratique à l'âme haute et généreuse.

Le Premier soin du Dieppois a été de faire l'inventaire de tout ce qu'ils possédaient. Ils sont sept, plus de Liseuilles, et lui, Joris, neuf, plus Margot, dix.

Margot qui, elle aussi, a conservé toutes les vertus de sa race. À l'heure du danger, la gentille tavernière a prouvé qu'elle est fille de marins.

Douze sacs de biscuits, vingt boîtes de pemmican, six boîtes de corned-beef, un bloc de saumon fumé et quelques flétans séchés. Du café, du thé, une livre de

graisse, une poignée de sucre.

Lorsque ces provisions seront épuisées, les hommes n'auront plus qu'à mourir. Ils le savent et acceptent leur sort avec cette rude volonté qui est au cœur de tous les fils de France.

Ils veulent bien mourir, soit, mais non sans avoir fait tout leur devoir et avoir essayé de prendre à la gorge la fatalité.

Joris a tenu une sorte de conseil de guerre et, après avoir écouté l'avis de chacun, a pris la parole.

– Notre situation est certes des plus graves, elle n'est pas désespérée. Nous sommes sur la banquise, et, si mes calculs sont exacts, sur la côte est du Groenland par environ 64 degrés de latitude. M'est avis qu'il ne faut pas attendre la mort comme des benêts, allons au-devant d'elle s'il le faut, mais qu'elle nous trouve debout et non résignés. Le plus simple est d'essayer d'atteindre la côte. Nous sommes pris comme des rats sur la banquise, après la banquise il y a la terre ferme. Nous devons être entre le

cap Bill et l'île Griffenfeldts, sur la terre du roi Frédéric VI. Peut-être aurons-nous la chance de rencontrer une tribu d'esquimaux nomades à la recherche du phoque ou du renne. Il n'y a pas le choix, il faut s'engager dans les solitudes glacées si nous voulons atteindre un port de la côte ouest, soit Julianehaab, soit Frédérikssdal. Sommes-nous bien d'accord ?

– Nous vous suivrons, Joris, fait de Liseuilles.

– Entendu ?

– Entendu.

– Bon, Pour l'instant, le mieux à faire est de reprendre des forces.

Margot, pendant la discussion, a préparé le café. Chaque homme en avale une tasse brûlante, en croquant un biscuit.

– Et maintenant, couchez-vous et tâchez de dormir.

– Et vous ? questionne de Liseuilles.

– Moi, je veille.

Et bourru, le brave marin se lève et se met à arpenter la glace dont il éprouve la solidité avec le pied. Mais il ne peut aller bien loin, un brouillard dense enveloppe les glaces et bientôt les hommes roulés dans leur manteau ou dans des peaux de mouflons ne sont plus qu'une tache sombre dans l'immense nuit qui les environne.

Alors, Joris s'accroupit près d'eux et, la tête dans ses mains, songe.



Les naufragés perdent deux jours à fabriquer un traîneau avec les débris du radeau, puis, résolument, au matin du troisième jour, ils se mettent en marche pour vaincre ou mourir.

Mais, hélas ! la nature leur est rebelle, la banquise dresse ses pics redoutables à de telles hauteurs que Joris

doit bientôt se rendre compte que c'est tenter le diable que de vouloir essayer de passer.

Avec sa froide résolution, Joris tourne la difficulté. Puisqu'on ne peut gagner les terres habitées par l'intérieur, eh bien ! on descendra la côte.

Et la troupe errante descend vers le sud, au milieu des périls, par un froid atroce, qui tenaille les chairs, mais l'âme de ces hommes reste intacte et magnifique.

Chapitre VI

Le retour à la vie – la première pensée du marin

– Eh bien, docteur ?

– Ils sont vivants.

Il semble à Miss Farthing qu'on lui enlève un poids prodigieux, pesant sur sa poitrine, et qu'on dénoue une étreinte serrant sa gorge.

Elle a un grand soupir et respire largement. Il lui paraît que la vie revient en elle avec l'air qui pénètre en ses poumons.

Sur le deck, les deux corps sont allongés, Yves

Bohec et Roudoudou, livides, ruisselants, morts remontes de l'abîme.

– Pas de blessure ? interrogea Charley Mount.

Le docteur, tout en élevant et abaissant rythmiquement les bras de Roudoudou, répond :

– Je ne crois pas. L'effort a été rude, c'est l'épuisement et le froid qui les a terrassés.

Le Premier, Yves Bohec soupire. Sa poitrine se soulève légèrement. Il a deux ou trois crispations du visage, ses mains replient leurs doigts et les ouvrent, puis ses paupières se soulèvent à demi et son regard rencontre le regard de Bettie penchée vers lui. Il lui semble sortir d'un cauchemar épouvantable pour entrer dans la terre des félicités promise aux élus.

Il a un pauvre sourire et comme pour conserver la douce vision qui s'offre à lui, il referme les yeux.

Entre les dents du mousse, le docteur laisse tomber quelques gouttes d'eau-de-vie, le même a un

mouvement des lèvres et tout d'un coup il ouvre grand les yeux, tout en essuyant sa bouche d'un geste de la main. C'est tellement drôle que, malgré les circonstances pénibles, docteur, capitaine et matelots partent d'un éclat de rire. Ce rire méduse le même effaré, qui se demande dans quel monde il est. Il se souvient, l'homme dans la cale, l'eau, le canot volé, et l'appel de la TSF, le signal qui court sur les mers, puis le grand saut et Bohec nageant auprès de lui.

« Ne te fatigue pas, mon petit. »

Puis la bouée, puis plus rien, un trou noir et maintenant ces gens qui l'entourent et qui rient. Il se soulève et demande :

– Et le capitaine ?

– Sauvé ! répond Miss Farthing.

Une joie illumine la face du mousse, son grand mi est sauf, lui alors peut mourir et il retombe comme une masse sur le pont.

Mais la joie ne tue pas. Des frictions énergiques le rappellent à la vie, cependant que Bohec reprend ses sentiments.

**

Le lendemain, dans le salon du Bettie, Miss Farthing, Charley Mount, le docteur entourent les rescapés.

Yves Bohec fait le récit des tristes événements qui ont marqué les dernières journées. Il s'accuse de tout. En effet, n'est-ce pas lui qui a embarqué de vive force Boceslas Mourzeff ?

– Mais enfin, pourquoi cet enlèvement ? demande Charley Mount, peu psychologue.

– Pourquoi ? fait Bohec.

À cet instant, ses yeux rencontrent les yeux de Miss Farthing et se troublent. Il baisse les paupières comme un enfant pris en faute et ne répond que par un geste accablé.

Le même Roudoudou, frileusement enveloppé dans un plaid, garde une mine renfrognée.

Pour changer la conversation, et éviter de nouvelles demandes qu'elle sent embarrassantes pour Bohec, Miss Bettie se lève et caressant le front du moussaillon, elle lui dit :

Eh bien ? cher garçon, vous êtes confortable ?

– Oui, grogne Roudoudou.

– Vous êtes heureux d'être ici ?

– Pour sûr.

– Alors pourquoi cette tristesse ?

Et le même réplique :

– Je pense aux autres, là-bas.

Le brave gamin voit dans sa pensée le radeau livré aux caprices des vagues, et toute sa volonté est bandée comme un arc trop tendu. Il a le remords d'être

vivant, alors que les camarades sont une chose infime perdue dans l'océan.

Son appel de secours a été entendu, soit, mais SOS ça n'est pas pour lui qu'il a lancé l'appel, c'est pour tous les garçons qui, à cette heure...

Et Roudoudou a soudain une crise de larmes.

Miss Farthing attentive et câline parvient à arracher le secret de cette âme simple, pleine de si beaux sentiments.

Et lui relevant d'un geste maternel une mèche rebelle qui tombe sur son front, la jeune fille lui dit :

– Sois sans crainte, mon petit, nous n'oublions pas tes amis, nos amis et le Bettie les trouvera, n'est-ce pas, capitaine ?

Et Bohec :

– Oui, nous les retrouverons, je te le jure.

Doucement, Bettie berce le gosse dans ses bras,

les sanglots, un à un, s'espacent. Il a deux ou trois hoquets, puis sa poitrine oppressée prend un rythme régulier. Roudoudou rassuré, heureux de cette tendresse, dont il a perdu depuis longtemps le souvenir, s'endort sur le sein de Bettie, ainsi qu'il faisait autrefois, alors qu'il avait quelque peine et que sa petite maman chérie l'apaisait avec le ronronnement des mots plus doux que des caresses.

Chapitre VII

Les courants et la nuit polaire

Entre les côtes ouest de l'Islande et la côte est du Groenland, les eaux de l'Océan Glacial Arctique descendent à travers le canal du Danemark, pour se rencontrer avec les flots de l'Atlantique.

Là, deux forces contraires se heurtent. Les eaux tièdes du Gulf-Stream supportent mal l'emprise des courants venus du Nord. Il y a bataille et les vagues se livrent un farouche combat dont les navires font les frais.

Il est vrai qu'il n'y a que les hardis marins pour oser s'aventurer dans ces régions, baleiniers ou chasseurs de phoques, venus des fjords de Norvège, cordiers des

Fceroé ou matelots de France, qui, sur les goélettes de Paimpol ou les chalutiers de Fécamp, poursuivent la morue, amante des eaux froides.

Passé le cercle polaire, il y a des fonds fantastique.

La sonde, au sud du détroit, accuse 3 010 m.

Du tréfonds de ces abîmes montent des lames d'une hauteur effroyable qui courent à l'assaut des monstrueux icebergs qui, à des vitesses vertigineuses, descendent du Septentrion.

Pour aggraver les dangers qui guettent, la brume tend entre le ciel et l'eau son manteau impénétrable et mortel.

Et pour augmenter encore l'horreur de la situation et l'angoisse qui pèse sur le cœur, des hommes, il y a, dès là mi-août, le deuil d'un crépuscule quotidien.



Entraîné par la tempête du nord-ouest, le Bettie essaye de résister vaillamment, mais les forces et la nature déchaînée priment la volonté humaine.

Les glaçons heurtent la coque du navire avec une violence inouïe.

La situation est grave sinon dangereuse. Le yacht est soulevé comme par une main invisible, puis il retombe en gémissant, brisant la glace qui s'amoncelle autour de lui.

Un pli soucieux barre le front du capitaine Burke qui tente de mettre le cap au sud, mais les courants le happent et ne le lâchent plus. Le navire file à une vitesse folle à travers le brouillard et le galop des icebergs.

Soudain, calme plat. La brume s'effiloche, le Bettie, hors de l'axe des vents, navigue sur des flots paisibles. La côte est proche, on jette l'ancre pour réparer les avaries que le vaisseau a subies dans sa membrure.

Mais, au matin, après une saute brusque du

thermomètre, une différence de 16 °C en sept heures, le navire se trouve bloqué dans les glaces.

Le capitaine donne l'ordre de faire machine arrière, mais l'hélice murée n'obéit plus.

Et dans l'immense nuit polaire, la neige tombe inlassablement.

Chapitre VIII

Sans force et sans courage – mirage

– Allons, un coup de collier, les gars.

– Impossible d’avancer.

– Mais si, mais si, un peu de bonne volonté.

Et tout en stimulant les hommes de la voix, Joris tire de toutes ses forces sur les courroies de cuir qui traînent le traîneau. Dans la tourmente, les naufragés vont, gagnant mètre par mètre, sur un « inlandsis » horriblement accidenté. À tout instant, ce sont des gouffres qui s’ouvrent, des pics qu’il faut escalader puis redescendre, des avalanches que l’on évite, par quel miracle !

Butés, les yeux voilés, le front têtue, le vertige de la fatigue et de la faim tourbillonnant dans leur crâne, les hommes sont soutenus par l'instinct de la conservation, ils vont parce qu'il faut aller, parce que si l'on reste sur place c'est la mort immédiate ; le mouvement prouve la vie, et une étincelle de vie vacille, comme une faible lueur dans les mémoires naufragées.

Il y a des jours et des jours qu'ils sont partis, ils n'ont plus conscience de rien si ce n'est qu'il faut marcher, marcher encore, marcher toujours !

Et la voix de Joris fouaille les énergies chancelantes :

– Allez, les gars, ça va, un coup de rein... par ici, non par là, attention à toi, Mahudec, gare derrière, Le Bail...

Margot a refusé de se coucher dans le traîneau ; vaillante et forte, elle marche, les maxillaires crispés, serrant les poings dans ses moufles en peau de phoque.

De Liseuilles fait preuve de bonne volonté, il veut venir en aide aux camarades, mais il a trop présumé de ses forces et ses forces l'ont trahi. Il marche, libre, mais son pas est hésitant, déjà deux fois il est tombé, deux fois la rude poigne de Margot l'a remis debout. Il tombe une troisième, essaye de se remettre d'aplomb et retombe, les genoux cassés.

Il dit à Margot :

– Laissez-moi, laissez-moi, je ne puis aller plus loin... je suis une bouche inutile pour les camarades, partez... laissez-moi, laissez-moi...

– Que diable ! debout, allons, du nerf et du cœur.

L'homme a un faible sourire.

– Du cœur ? J'en ai encore, c'est le corps qui ne va plus.

Ils restent là tous deux sur la neige, les camarades sont là-bas, déjà lointains, ils font une tache noire qui diminue ; diminue à l'horizon et bientôt, il n'y aura plus

rien sur la plaine désolée.

– Partez, supplie de Liseuilles.

– Non, réplique Margot.

– Je n’en puis plus.

– J’attendrai que vous soyez reposé. Puis nous repartirons. La trace est nette. Nous les rattraperons à la prochaine halte.

– Mais si la bourrasque survient, elle effacera la piste, partez.

– Non, non, non, répète l’héroïque Dieppoise.

À cet instant, des clameurs formidables, répercutées, par l’écho, si profond dans les régions polaires, arrivent jusqu’à eux. Un seul mot qui va s’agrandissant : Un navire, un navire !

Un navire ?

Ils sont devenus fous, les autres là-bas, ou sous

l'effet d'un mirage leur âme s'illusionne... mais le mot se répète avec des cris de joie...

Galvanisé, de Liseuilles se dresse, il titube, il étend les bras. Margot le soutient, mais il l'écarte du geste et lui, qui ne pouvait faire un seul pas, part en courant, suivi de la jeune femme et criant à tue tête, les yeux exorbités, la voix rauque :

– Un navire ! Un navire !



Le navire est là, immobile, découpant sa silhouette à l'horizon très net. On voit sa forme svelte, ses deux mâts inclinés sur l'arrière et ses agrès comme les fils tendus d'une invisible toile. Comme le reste misérable des dix mille guerriers, que conduisit Xénophon, après la montée de leur rude calvaire, crièrent fous de joie : Thalassa ! Thalassa ! La mer, la mer ! Les hommes de Joris, tremblant d'une émotion non contenue, clament leurs espoirs à la vision inattendue. Le navire est là, et les marins courent vers lui animés par des forces

nouvelles.

Le traîneau, pesamment chargé, glisse, rapide, sur la couche glacée et les matelots oubliant leurs se hâtent, avec des cris, vers leur libérateur.

Le navire est là... Les hommes courent, courent vers lui, mais les heures passent et la distance n'est pas réduite... plus on va et plus le bâtiment fuit à l'horizon.

Joris ne veut pas détromper ces marins hallucinés par le décevant mirage, mais peu à peu l'allure diminue d'intensité. Ils marchent toujours, mais d'un pas hypnotique. Et soudain la réalité s'impose à leurs yeux. Un désespoir immense emplit leurs âmes. Et ces hommes que les plus rudes assauts n'ont pas courbés, sentent qu'il faut abandonner toute espérance.

Sur leur visage, hâlé par les autans, les larmes coulent.

Ployés sous une volonté plus forte que la leur, les jarrets cassés, les reins brisés, ils s'affalent sur la neige,

immobiles, calmes, résignés, ils attendent
l'accomplissement de leur destin.

Chapitre IX

Sur la terre de glace – les premiers conquérants. – seul

Le capitaine John Burke, commandant le Bettie, pense que la situation n'est pas dangereuse, et qu'il sera facile à son navire de s'échapper de sa prison de glaces, mais avant tout il faut donner du repos à l'équipage qui a fourni un effort considérable au cours de la tempête.

Il tolère que ses hommes descendent à terre. Charley Mount, Yves Bohec, Miss Bettie et Roudoudou accueillent cette permission avec une joie non dissimulée et sont bientôt sur l'« inlandsis ».

Une émotion vive emplit le cœur du petit

Français, lorsque, pour la première fois, il prend contact avec ces régions inconnues.

Tout l'intéresse, tout lui semble merveilleux, les pics qui hérissent la banquise, les gorges sombres qui s'ouvrent comme des gueules, les blocs qui s'entassent comme après un combat de géants, dans l'enchevêtrement des glaces, il, y a parfois des éclaircies qui permettent d'apercevoir le vaste champ de glace qui se perd à l'infini et dont la grisaille se fond à l'horizon avec le gris du ciel.

Le moussaillon debout sur une éminence contemple le tableau merveilleux que la nature déroule à ses pieds. Ses petits bras croisés sur sa poitrine, il songe aux mystères des terres polaires, tout ce qu'on lui a appris, tout ce qu'il a lu, tout ce qui lui revient à la mémoire, chantant l'héroïsme de ces hommes qui ont quitté leur patrie pour arracher son secret à la terre inconnue.

Tous ces souvenirs courbent l'âme du petit mousse et l'oppressent, sans voir, sans savoir il a marché,

marché ; soudain il semble sortir d'un cauchemar, il frotte, avec ses poings ; ses paupières, puis son regard se porte à droite, puis à gauche ; il fouille la plaine et les monts. Il ne voit rien.

Il appelle. Sa voix se répercute dans les échos de la banquise. Rien ne lui répond.

Alors, affolé, il dégringole de son observatoire, il cherche son chemin, saute d'un bloc de glace sur un autre bloc de glace, descend dans des trous, remonte sur des éminences.

Au secours ! À moi, à moi !

Il crie tant que sa voix devient rauque, les histoires qui tout à l'heure encore hantaient sa cervelle le troublent et le poursuivent...

Il est seul désormais. Nul ne viendra à son secours Il subira le sort de Franklin, de de Long, de Collins, des autres, de tous les autres, qui sont venus pour arracher son secret à cette terre de désolation et qui ont

payé de leur vie leur fatale curiosité.

Et le mousse, dans sa détresse, après avoir essayé de s'accrocher à toute la force de son énergie, ne sait plus trouver que l'éternel balbutiement des hommes qui, n'ayant plus foi en aucun appui, se souviennent de leur aurore.

Un mot monte machinal à ses lèvres et ses lèvres le répètent sans fin :

– Maman ! maman ! maman !

Chapitre X

Ce que Roudoudou faisait sur l'« inlandsis »

Mais le môme est d'une race d'hommes qui ne se laissent pas abattre facilement.

Après avoir pleuré, après avoir crié, après avoir prié, le mousse courant s'est arrêté. Il a réagi. Il a réfléchi.

Ses compagnons ne sont pas éloignés, que diable !

Le bateau ? Il est là, il n'a pas disparu, on ne l'a pas emporté, à ce tournant il va le voir paraître.

Et puis Bohec est là aussi. Il va s'apercevoir de

son absence, il va le rechercher, il le recherche déjà. Alors à quoi bon courir à droite et à gauche comme une bête traquée.

Voyons, ce pic qui fait une double corne, tout à l'heure il l'avait à sa droite, maintenant il est à sa gauche.

Est-ce bien à droite qu'il était ? Tout s'emmêle dans sa tête. Allons, voyons, raisonnons. Tout à l'heure, j'étais là, debout. Quand j'ai escaladé ce monticule, miss Farthing ; était auprès de moi, elle causait avec le capitaine.

Tout en monologuant, Roudoudou marche droit devant lui, les yeux clairs, l'âme confiante..Soudain, il aperçoit là-bas, tout là-bas, à l'horizon une tache noire.

Vive Dieu ! ce sont ses amis.

Le gamin se sent revivre, il a la sensation nette qu'il vient d'échapper à un rude danger.

Ah ! comme il fait bon vivre. Et tous ces paysages désolés qui, il n'y a qu'un instant, apparaissaient comme

des choses horribles, prennent soudain un aspect enchanteur.

Tiens, c'est joli, ce double clocheton... et cette dentelle... Mais les coudes au corps, il prend sa course sur l'inlandsis.

Non, il ne s'est point trompé. Plus il avance, plus la tache grandit. Soudain, le même s'arrête net, effrayé par une vision de l'au-delà.

Là-bas, marchent des fantômes qui se dressent et qui tombent. Non, c'est une hallucination, les compagnons de Franklin et de Long dorment leur dernier sommeil et ne sont plus errants Sur la glace.

Alors le gosse se raidit, les poings fermés, les mâchoires crispées, il va vers cette chose qui le trouble.

Mais il était écrit que ce jour-là, Roudoudou n'était pas au bout de ses étonnements.

Comme il marche toujours, il voit soudain un des fantômes s'avancer vers lui et lui dire avec un juron

familier :

– Mais ! sacré mille millions de sabord, c’est le même ! Eh ! Roudoudou !

Le mousse a un grand cri :

– Joris !

– Oui, fiston, c’est moi, c’est nous, en os encore mais pas très en chair...

Et le Dieppois apostrophe :

– Et vous autres, là-bas, tas de terriens, arrivez donc, v’là le même.

Le même ? Qui ? Le même ? Quoi ? Une à une les ombres se dressent.

Margot, de Liseuilles, Mahudec, Le Bail et tous, tous reconnaissent le moussaillon.

Du coup, la force est revenue avec la joie. Tous l’entourent, tous lui parlent à la fois. Margot l’embrasse à

l'étouffer. Joris lui broie les mains dans ses rudes pattes de matelot.

D'où vient-il ce Roudoudou ? Que fait-il ? Où va-t-il ?

Les interrogations se succèdent. Roudoudou ne sait à qui répondre.

Mais Joris obtient un moment de silence.

– La paix, vous autres Vous n'avez point de retenue. Ou vous êtes à l'article de la mort ou vous jacassez comme trente-six-mille cacatoès. Vous n'avez pas de juste milieu. On ne s'entend plus. Vous l'effarez ce même. Dis-moi donc à moi d'où que tu sors ?

– Moi ?

– Oui, toi, qu'est-ce que tu fiches ici ?

Et le même goguenard répond :

– Je me promène.

Chapitre XI

Le retour à bord

Le navire aperçu par Joris et ses compagnons était bien le Bettie qui, par réfraction, se silhouettait à l'horizon des glaces. Ça n'était donc pas un mirage. Grâce aux explications de Joris et aux informations données par le petit mousse, le soir même, les hôtes de Miss Farthing voient arriver la troupe errante.

C'est avec une double joie que l'on accueille Roudoudou, joie de l'avoir retrouvé, joie de le voir revenir avec les compagnons qu'on croyait à jamais disparus.

Oubliant les angoisses de l'heure et le Bettie

prisonnier de la banquise, on fait fête au jeune héros et à tous les marins arrachés à la mort.

Les flammes rouges et bleues du punch tourbillonnent comme pour un sabbat. Il y a du bonheur dans la prunelle des hommes. On rit, on chante des chansons du pays. Des matelots, sur le gaillard d'avant, font gémir des accordéons nostalgiques.

Bohec attire dans un coin le même. Il lui met simplement la main sur l'épaule, en lui disant :

– C'est très bien, mon p'tit gars !

Le même rougit et répond en secouant la tête :

– Je ne mérite pas vos éloges, m'sieur Bohec.

– Et pourquoi pas ?

– Pourquoi ? Parce que pour une belle frousse, j'vous réponds que j'ai eu une belle frousse... Si j'les ai ramenés, ça n'est pas de ma faute. J'crânaï pas, j'vous dis. j'fichais le camp, droit devant moi, comme si j'avais

les cinq cent mille diables à mes trousses.

...Sur le gaillard d'avant, l'accordéon a cessé sa plainte et les accords d'un rag-time montent vers le ciel avec l'accompagnement du pas des matelots.

Chapitre XII

Dans la tempête – le « Bettie » dégagé

Les prévisions du capitaine Burke, commandant le yacht de Miss Bettie, se réalisent.

En effet, la saison n'est pas suffisamment avancée pour que le navire demeure prisonnier dans les glaces, celles-ci forment une croûte peu épaisse et si l'hélice trop fragile ne peut parvenir à la briser, il est possible de se frayer un chenal en attaquant le champ glaciaire avec le pic ou à la dynamite.

Mais la nature se charge elle-même, du travail des hommes, la tempête, qui a rejeté le Bettie à la côte, rend la liberté au vaisseau.

En effet, le lendemain matin, une violente bourrasque s'élève, soulevant des profondeurs de l'océan des vagues impétueuses qui brisent la croûte, lançant à travers les airs des glaçons énormes.

C'est miracle si le Bettie échappe à l'écrasement. Mathématiquement, il ne devait pas résister à ce chaotique soulèvement, mais il était écrit que les hardis matelots ne devaient pas terminer là leur vie aventureuse.

Dans les solitudes polaires, cent fois on échappe à des périls sans cause apparente et l'on reste étonné d'être encore vivant une fois la tourmente passée... Alors, par un retour sur soi-même, on remercie la Providence.

Le capitaine Burke, malgré la tempête, comprend tout le parti qu'il peut tirer de l'aide inattendue qui lui est apportée. Il lance son navire à toute vitesse, des torrents de fumée noirâtre souillent la blancheur du paysage, les machines dans le flanc du vaisseau halètent, il y a un grand craquement, le Bettie enfonce son étrave, taillée en coin, dans les glaces mobiles et l'on passe.

À la sortie du chenal, la tempête redouble de violence, accompagnée par des rafales de neige.

Le yacht tient la cape pendant plusieurs heures sans trop souffrir.

L'ouragan diminue bientôt d'intensité et le navire reprend sa route, louvoyant entre les glaçons.

L'idée du capitaine Burke et d'Yves Bohec, dont il a pris conseil, est de contourner le cap Farewell, à la pointe extrême du Groenland, pour chercher un refuge dans une des colonies danoises de la côte occidentale, soit Frederiksdal, soit Julianehaab.

Là, on tiendra conseil et l'on avisera. Telle est du moins la pensée des hommes, mais, hélas ! ils comptent sans l'X inconnu qui viendra bouleverser les données du problème.

Chapitre XIII

Les fantômes qui peuplent la nuit. – des ombres sur une ombre

La nuit suivante, le temps est clair et la lune, une lune énorme brille dans le ciel, ainsi que les astres dont le rayonnement fait miroiter les glaces.

Mais sous la clarté lunaire, ce paysage prend des aspects fantastiques, la nuit polaire est peuplée de fantômes errants sur les flots mobiles.

Roudoudou, accoudé au bastingage, s’amuse à trouver des ressemblances dans les glaçons qui défilent devant lui.

Tiens, celui-ci, horrible, c’est la Mélanie,

lorsqu'elle est en colère ; celui-là, tout long, c'est Briquet, dit le Criquet, dit la Sauterelle. Soudain, ses yeux s'arrêtent sur un iceberg relativement plat qu'une chose longue et noire semble suivre à la piste...

– Un phoque, pense tout haut le même.

– Un phoque ? Où donc ? fait une voix derrière lui.

– Là, voyez-vous, m'sieur Bohec.

– Ça ?

– Oui, derrière l'iceberg.

– Bien gros pour un phoque.

– Un morse, alors.

– Pas plus...

De son œil habitué à fouiller l'océan, Yves Bohec perce la nuit, cependant que le gamin tend toute sa volonté vers ce mystère.

Et le mousse et le capitaine trouvent la solution de l'énigme dans un double cri :

– Un canot dit Bohec.

– Une barque ! lance Roudoudou.

À ce moment, l'iceberg se coince entre deux autres icebergs d'une hauteur fantastique et s'immobilise.

Yves Bohec et Roudoudou vont avertir le capitaine Burke et leurs amis réunis au salon.

Un you-you est mis à la mer et l'on part à la découverte.

– Nage doucement, Le Bail, ordonne Bohec.
Bien, maintenant, accoste...

D'un saut le Breton est sur le glaçon, il arrime l'embarcation et l'on court vers le canot qui met une tache sombre sur la blancheur des glaces.

C'est une baleinière, qui gît sur le flanc.

– Approche le fanal, petit.

Roudoudou élève la lumière à bout de bras. Le fanal se balance doucement et son étoile bougeuse troue la calme nuit polaire.

Mais Bohec en marchant heurte du pied un obstacle inattendu.

– Donne, mousse.

Et arrachant le fanal à Roudoudou, Yves Bohec se penche. Aussitôt, un cri monte :

– Un homme.

Oui, un homme gît là, auprès de ce canot, sur cet iceberg allant à la dérive, poussé par les courants nordiques vers les mers plus clémentes.

Qui est-il ?

D'où vient-il ?

Quel est le destin qui l'a conduit là, expirant ?

Des pensées confuses se présentent à l'esprit des hommes quand Yves Bohec retourne le corps, approche la lumière du visage du naufragé et pousse un nouveau cri :

– Mourzeff :

Dans sa surprise, le fanal choit de ses mains.

La petite flamme jaune vacille et meurt.

Il y a, sur l'iceberg, des ombres sur une ombre penchées.

V^e partie

La hutte de l'Épouvante

Chapitre Premier

Sur la côte occidentale du Groenland – le pilote esquimau – julianehaab

Le cap Farewell, par 59°49' de latitude nord, domine l'océan de ses 650 mètres. Là, le courant polaire se divise en deux bras dont l'un pénètre dans le détroit de Davis et la mer de Baffin se dirigeant vers le Nord, avant de s'infléchir vers l'ouest et redescendre vers la côte du Labrador.

C'est un véritable fleuve qui charrie des glaçons, c'est lui qui descend jusque sur les rivages de la Floride, courant aveugle qui emporte tout sur son passage.

Malheur aux flottilles des Terre-neuvas, malheur aux grands paquebots qui sont sur sa route. Où êtes-vous, fragiles goélettes de Paimpol, doris partis un matin pour amorcer les lignes et n'êtes jamais revenus ? Où êtes-vous, Titanics gigantesques, sortis tout armés du cerveau des hommes, dernier modèle de la science, chefs-d'œuvre de précision et de confort ?

Une nuit, ils ont rencontré l'iceberg fatal, emporté par le fleuve océanique.



Avec sagesse, le capitaine Burke évite les flots rocheux et glaces et vient chercher un abri dans le fjord profond au fond duquel se cache le petit port de Julianehaab.

Les îles Torstein et surtout le cap de la Désolation le gardent des vents.

Mais s'ancrer dans le fjord devant les maisons de bois, pareilles à des joujoux de poupées, n'est pas chose

facile. Fort heureusement pour le Bettie et ses passagers, l'on rencontre une demi-douzaine de Kayaks montés par des esquimaux, chasseurs de phoques.

Embarcation et pilote ne font qu'un, et Roudoudou est dans la joie lorsqu'il voit les indigènes tourner quille en l'air avec leurs bateaux insubmersibles.

Le Kayak défie toutes les lois de l'équilibre. C'est, sur un cadre de bouleau, un assemblage de peaux de phoques tendues ; cinq mètres de long, un mètre de large, au milieu, une lunette dans laquelle s'encastre le pagayeur. Il ramène une des peaux vers lui, l'agrafe et dès lors homme et bateau s'épousent étroitement, de telle sorte que si le Kayak chavire, un seul coup de pagaie le remet debout sur les flots.

Les hommes qui les montent sont de pure race mongole, petits, trapus, à face large, grosses joues et peu de nez, des yeux bridés. Joyeux, on dirait des enfants jouant à faire jaillir l'eau sur le bord d'une plage. Ils poussent des cris gutturaux et pirouettent follement en l'honneur des nouveaux arrivants.

Le yacht a dû modérer sa vitesse pour les éviter.

Enfin, l'un d'eux qui paraît être le chef fait un signe.

Il s'approche et crie dans un mauvais anglais qu'il faut le laisser monter à bord, si l'intention du capitaine est d'atteindre Julianehaab.

On stoppe, et bientôt par l'échelle de corde grimpe le plus agile, et le plus extraordinaire singe qui soit.

Ses vêtements ruissellent d'eau, il s'ébroue comme un jeune chien qui secoue ses poils après la baignade, un large rire fend son visage, fermant ses yeux d'un trait oblique. Il sent l'huile rance, le phoque et la marée.

Dans un sabir inimaginable, ou il y a mélangé une effroyable mixture d'anglais, de danois et de norvégien, il explique que la passe est dangereuse mais qu'avec lui on n'a rien à craindre.

Fier de son importance, il s'intronise pilote et se plaçant à côté du capitaine Burke, il commence à donner des ordres.

Les explications de l'indigène, certes, ne sont pas inutiles, mais c'est surtout les Kayaks précédant le Bettie qui donnent au navire la bonne direction.

Les îlots rocheux sont innombrables et les éviter n'est pas chose aisée, le yacht met quatre heures pour franchir les trente kilomètres qui séparent le port de l'entrée du fjord.

Julianehaab ! Jolie-Espérance. Le Groenland seul réserve de ces surprises inattendues ! Cette contrée, que les navigateurs ont appelée avec juste raison Terre de Désolation, porte le nom de Terre-Verte.

Il est à supposer qu'Erik le Rouge était un facétieux personnage. C'est lui, s'il faut en croire la saga islandaise, écrite au début du XII^e siècle, qui, en 938, fuyant la justice d'Islande, comme il avait fuit celle de Norvège, découvrit cette contrée nouvelle et lui donna

cette appellation de Terre-Verte, en disant : « Un beau nom fait toujours bon effet ! »

Julianehaab, Frederikshaab, Godthaab, Christianhaab, l'espérance est partout, tout le long de la côte, et, certes, ce n'est pas en vain, car il faut avoir un solide optimisme pour vivre à l'autre bout du monde, sur ces terres incivilisées.

Yves Bohec explique ces choses à Miss Bettie qui l'interroge cependant que l'ancre descend avec un bruit de chaînes.

Roudoudou est médusé par les exercices nautiques de gamins de son âge, qui manient les kayaks avec une sûreté, une précision étonnantes.

Puis son attention est attirée par la foule qui envahit soudain les quais. Les Groenlandais paraissent surgir de terre, ils sont cent à cent-cinquante, criant, riant, gesticulant, uniformément vêtus de peaux phoques. Seules, les femmes ont un souci d'élégance, toutes portent des bottes rouges, montantes, des culottes de

peaux de phoques et une sorte de blouse, en phoque également, brodées avec des perles de couleur d'un joli effet artistique. Quelques-unes ont des bandes de fourrure blanche. Toutes ont un chignon qui leur casque le sommet du crâne. Autour de ce chignon flottent des rubans aux tons vifs.

Mais hommes et femmes sentent le poisson à plein nez. C'est là, dans cette baie, que la nef d'Erik le Rouge, fuyant la colère islandaise, vint aborder il y a 939 ans. Là que son peuple grandit loin des querelles de la vieille Europe, dans, la paix et dans le bonheur.

La parole du Christ vint jusqu'à lui. Après Arnold, 16 évêques officièrent dans la cathédrale de Gardar... et cependant aujourd'hui il ne reste rien de cette civilisation. Eriksfjord est devenu Igalliko, le fjord des maisons abandonnées.

Terre Verte ! disait Erik.

Terre de Désolation ! répliquait le marin Davis.

Les Esquimaux batailleurs, ceux-là même qui, par milliers, descendaient jusqu'au Saint-Laurent, dévalèrent un jour des terres nordiques.

Ce fut un torrent qui passa. Églises, fermes, tout fut emporte comme par une avalanche.

Rien ne subsiste des colonies de Brattahlid, de Gardar. Seule Brakortok dresse ses ruines.

Son église, son aumônerie, ses maisons, attestent que des hommes ont vécu là. Il n'y a plus rien que la sauvage splendeur du paysage.

Chapitre II

Un peu de joie – Le cantique des matelotes

Julianehaab, ce jour, est la cité de joie !

Un chasseur de phoques vient de rentrer au port jetant un seul cri, vite repris, vite répété par les uns et les autres.

« Le Proven, le Proven ! »

Le Proven est le navire danois qui visite les colonies du Sud, leur apportant, avec les ultimes nouvelles du monde civilisé, les approvisionnements qui empêcheront les populations groenlandaises de mourir complètement de faim. Depuis des temps lointains, le gouvernement danois a cru de bonne politique de fermer

les côtes et les ports du Groenland, se réservant le monopole du commerce.

Ce système économique, qui a été pendant des années celui de l'Islande, a garrotté tout effort et réduit les Islandais à un état voisin de l'esclavage.

Pour le Groenland, la situation est plus pénible encore. Moins industriels, moins intelligents que les Islandais, les malheureux sont à la seule merci de leurs maîtres.

Si le bateau ravitailleur, pour une cause ou pour une autre, ne se présente pas dans le port, c'est la ruine, la désolation et la mort.

Les petits ports de l'ouest, Jullianehaab, Frederikshaab, Godthaab, Upernavik, même, sont encore favorisés, mais les tribus qui vivent sur la côte est sont souventes fois oubliées, et entre la saison du renne et la saison du phoque, les malheureux qui ne font pas de réserves et qui ne peuvent pas en faire, en sont réduits à manger des choses innommables, bottes, vêtements, toile

de tente et les scènes d'horreur s'enregistrent, hélas fréquemment.

Sur cette côte barbare, les Esquimaux sont des êtres primitifs, ayant les besoins et les moyens de défense des primitifs. Ils luttent avec le grand ours polaire, armés d'une lance dont la pointe est une dent de morse, ils attaquent le phoque avec des harpons à pointe d'ivoire, les femmes font cuire les mets dans une outre en peau de renne, suspendue assez haut pour être réchauffée par les flammes et ne pas brûler.

C'est pourquoi les pauvres diables accueillent avec une joie vive tous les récipients que les voyageurs ou les marins leur apportent. Et il faut citer, avec tristesse, l'anecdote de l'explorateur Nansen, qui crut aimable et plaisant de réunir une vingtaine de femmes dans une hutte. Il les fit se ranger dans le fond, puis il plaça trois boîtes de conserves vides au milieu de la chambre, à un signal, par lui donné, les malheureuses se précipitèrent sur les récipients, ce fut une lamentable tuerie !

Tant que les colonies islandaises établies par Erik et ses successeurs restèrent en contact avec l'île de Glace, la prospérité régna. Et les sagas nous content le commerce fructueux auquel se livraient les Groenlandais avec l'Islande et même la Norvège. Lorsque la Norvège assura les destinées de la Terre Verte, il y eut encore de beaux jours de prospérité, mais, aujourd'hui, le joug qui pèse sur ce malheureux pays est tel que plus rien ne vit si ce n'est le fonctionnaire représentant le gouvernement de Sa Majesté danoise.

C'est donc jour de fête et de réjouissance que l'arrivée, d'un navire seul en existant entre la vieille Europe et la terre d'Erik.

Les hommes ont tôt fait de mettre les kayaks à la mer, cependant que les femmes montent les oumiaks, sortes de barcasses ventrues, et font force de rames pour aller au-devant du messager.

Comme bienvenue les kayaks pirouettent, et, chaque fois que le pagayeur émerge, il s'ébroue et pousse un long cri :

– Cr... cri... cri... heupp !

Les femmes en bottes vertes, rouges ou bleues, rubans flottants aux vents, scandent le mouvement des rames en chantant un hymne luthérien.

Du rocher de Jacob toute l'œuvre est parfaite ;

Ce que sa bouche a dit, sa main l'accomplira,

Alléluia ! Alléluia !

Car il est notre espoir, notre seule requête,

Alléluia ! Alléluia !

Bientôt, dans le crépuscule polaire, on voit apparaître le vapeur trapu ; Crachant une fumée noire qui salit la blancheur du paysage, il s'avance avec prudence, comme un monstre environné de parasites bourdonnants.

La voix claire des officiers donne des ordres que les matelots exécutent lentement, lentement, le navire accoste, on entend le bruit des cabestans, le grincement des poulies, la chute lourde de l'ancre, avant même d'être à quai, le navire est envahi par des dizaines et des dizaines de bonshommes à culottes brunes et de belles

filles parées de leurs plus beaux atours.

Un instant, le pont du navire paraît être la volière jacassante d'un jardin zoologique. Mais un homme s'avance. Et le silence s'établit. Il est porteur des lettres, des paquets, des cadeaux envoyés par les parents ou les amis lointains.

Et bientôt chacun reprend la route de la terre emportant son butin.

Sur le pont, il n'y a plus que les matelots danois.

Chapitre II

Roudoudou va à terre, s'ennuie et s'improvise danseur

– Tu viens, Joris ?

– Peux pas, mon fiston.

– Pourquoi ?

– Ordre du capitaine.

– Ah ! bon.

Et Roudoudou, vexé, n'ayant rien à répondre, s'en va trouver son ami de Liseuilles.

– Vous descendez avec moi ?

- À terre ?
- Oui.
- Impossible.
- Mais...
- Ordre du capitaine.
- Ah ! bon.

Tandis que les matelots de l'équipage assistent, à terre, à une « danse » offre en l'honneur de leurs camarades du Proven, danse à laquelle doivent participer toutes les beautés du pays, un conseil de guerre se tient à bord du Bettie, auquel participent Miss Farthing, le capitaine Burke, le capitaine Bohec, Charley Mount, Joris et de Liseuilles.

Le moussaillon a complètement oublié ce détail. Il se promène quelques instants sur le pont, du gaillard d'arrière au gaillard d'avant, puis, d'un bond, franchissant le bastingage, il saute à terre.

Et, les mains aux poches, roulant des épaules comme un vieux loup de mer, les jambes arquées, il pense que, si les marins du Proven ont invité les matelots du yacht, il a bien le droit, lui aussi, d'assister à la fête.

Les rires et les cris le guident à travers la nuit et l'enchevêtrement des baraques en bois.

La « danse » se tient dans une salle du presbytère qu'on a hâtivement aménagée. Aux poutres pendent des guirlandes de papier qui s'entre-croisent ; dans les coins, il y a les doubles lampes de cuivre où, dans l'huile de phoque, le lumignon fume.

Sur un tréteau, l'harmonium de l'église, obligeamment prêté et obligeamment tenu par la propre femme du pasteur.

Quand Roudoudou entre, il est suffoqué, dès le seuil, par l'odeur humaine jointe aux émanations des lampes. Cela sent la marée, la sueur et la crasse.

– Mince de patchouli, pense le même, qui, portant

la main à son béret, ajoute à haute voix :

– B’soir, m’sieurs et dames.

Mais les Messieurs, mais les Dames sont pour l’instant trop occupés à danser une sorte de lente bourrée pour qu’on lui réponde.

C’est sur un rythme monotone, une sorte de piétinement sur place, hommes et femmes se tiennent agrafés, par le coude. Ils se balancent à droite, à gauche, en avant, en arrière, en chantant d’une voix uniforme des paroles qu’on ne comprend pas.

Par instants, la chaîne tourne plus vite, un danseur tape fortement le sol avec son pied ; à cet appel, les voix se haussent, puis le mouvement lent et religieux reprend.

Quand elles ont terminé la danse, les femmes se réfugient dans le coin le plus obscur de la salle, et, serrées, peureusement, les unes contres les autres, elles attendent.

Les matelots étrangers ont des rires gras.

Puis les hommes se précipitent vers leurs cavalières ; d'une tape amicale, les remettent debout ; vareuses, chandails, tricots voisinent avec les vestes ornées de perles multicolores.

La plupart ne se comprennent pas, mais cela même excite leur gaieté ; les garçons lutinent les filles et les filles rient.

Et la danse reprend avec la gravité d'une cérémonie sacerdotale.

– Non mais, c'qu'ils s'amusement ! grogne Roudoudou. Si qu'on les voyait à Paname ! Ah non, vrai. Passez-moi le tango et le fox-trot.

Comme la danse s'arrête pour la troisième fois et que le môme en est là de ses réflexions philosophiques, il y a soudain un de ces silences qui pèsent souvent sur une assemblée.

– Ah mais, ah ! mais, c'est pas une fête, ici, c'est un enterrement. Ohé les gars, s'écrie Roudoudou, un peu

de nerf que diable !

Et le mousse s'élance au milieu de la chambre, pirouettant, faisant la roue, marchant sur les mains, puis, prenant son élan, il crie :

– Une. deusse. trois.

Il fait un saut double périlleux et retombe sur ses pattes, cependant que les matelots lui font une ovation.

– Et la petite mère, là-bas.

Cette injonction s'adresse à l'honorable épouse du pasteur qui, fort heureusement, n'entend pas les beautés et les finesses de la langue française.

– Oui. toi. là-bas. en avant la musique.

Et comme la bonne femme reste figée devant son harmonium, il crie :

– Miousic ! Miousic !

Non ?

Eh bien, à nous l'orchestre.

Et Roudoudou imite le piston et se met en devoir de danser une polka mémorable... Son entrain endiablé entraîne d'abord les matelots, qui bientôt saisissent les jeunes filles groenlandaises et les font vire-volter, les emportant dans une ronde fantastique.

Les cris, les rires, fusent.

Ça va, ça va pense le même.

Puis il encourage les couples faisant appel à tous ses souvenirs de gamin de Paris.

– Et allez donc ! C'est ça, mettez-en un bon coup. En avant, fanfan, mes enfants.

Le trombone, le clairon, la flûte accompagnent tour à tour ; ses paroles, mais c'est au piston qu'il réserve sa préférence, hante par les réminiscences d'un 14 juillet lointain, tant et si bien que l'honorable épouse de M. le Pasteur est prise par le rythme échevelé et qu'involontairement elle accompagne à l'harmonium le

plus joli chahut, certes, que l'on ait jamais vu, passé le 60e degré de latitude nord.

Chapitre IV

Le conseil de guerre – le cap au nord – Roudoudou rallie en kayak

Le conseil de guerre tenu à bord du Bettie par Charley Mount, Yves Bohec, le capitaine Burke et Miss Farthing cependant que Roudoudou se livrait à ses excentricités chorégraphiques a décidé de pour suivre là, toute jusqu'à Upernavik, la capitale du Nord.

En ne musant pas en route, on peut espérer toucher le dernier port polaire avant que les glaces ne l'aient fermé à la navigation pour de longs mois d'hivernage.

Les soutes ont leur plein de charbon, à la cambuse

les vivres ne manquent pas, tout ira pour le mieux.

Arrivé à Upernavik, il est décidé que Charley Mount, Miss Farthing et le capitaine Burke retourneront à New-York, emmenant avec eux Mourzeff, dont l'état, quoique encore des plus graves, n'est pourtant pas désespéré.

Sur la libre terre américaine, on livrera le prisonnier aux autorités fédérales ou bien encore on l'enverra se faire pendre ailleurs. Cette dernière solution n'est pas du goût de Joris, qui estime qu'on ne fait bien que ce que l'on accomplit soi-même.

Certes, il eût préféré voir le Russe se balancer au bout de la grand-vergue que de le savoir dorloté dans la confortable cabine d'un yacht.

Mais l'avis du Dieppois n'a pas prévalu.

Pendant que le Bettie mettra le cap au sud, Yves Bohec, Joris et quelques matelots s'équiperont pour aller à la recherche du capitaine Nichols Howe.

D'après les calculs de Bohec, l'expédition pourra durer six du huit mois.

Quoi qu'il arrive, le Bettie devra être de retour après les grandes débâcles d'hiver et attendre dans le port d'Upernavik les explorateurs ou se mettre à leur recherche si les événements m'ont pas été favorables.

Le Bettie, ayant à bord un pilote groenlandais, franchit la passe de Julianehaab pour s'engager dans le détroit de Davis, qui sépare le territoire américain (Cumberland) de la Terre de Désolation.

Les amis groenlandais, sur leur kayak, se livrent à mille exploits nautiques en l'honneur des hôtes qui partent. À tout instant, on a la crainte de voir quelque kayak coupé par l'étrave du navire, il n'en est rien, d'un coup de pagaie, le hardi marin évite l'obstacle et le yacht passe à un mètre du téméraire.

Comme on franchissait le grand promontoire d'Akia pour remonter au nord, les Esquimaux poussent sept hourras. Le Bettie ralentit, le pilote quitte le bord,

retournant au port, fier d'avoir conduit le « grand kayak » loin des mauvais passages. Avec un ensemble mathématique, tous prennent le chemin du retour. Tous, sauf, un qui s'élançe résolument vers la haute mer.

Par instants, un cri part, où les hommes de l'équipage voient une acclamation attardée.

Le Bettie augmente sa vitesse, le fragile esquif bondit sur la crête des vagues.

– Il est fou, s'écrie Bettie.

– On dirait qu'il fait un signe, remarque Charley Mount. Bettie Farthing, de sa lorgnette, suit tous les mouvements de l'imprudent, lorsque tout à coup elle à un grand cri :

– Mais c'est Roudoudou !

– Roudoudou ?

– Mais oui.

– Pas possible.

– Tenez, regardez.

Charley Mount a tôt fait de se rendre à l'évidence. Prévenu, le capitaine Burke fait stopper le navire. En quelques coups de pagaie, le kayak qui porte Roudoudou et sa fortune s'approche.

On le hisse vivement à bord.

Le même se tient les yeux baissés, penaud, devant Yves Bohec qui l'interroge sévèrement :

– D'où sors-tu, m'expliqueras-tu ? Voyons, parle.

Et le moussaillon répond, tout honteux :

– Eh bien ; voilà, j'apprenais la polka à tous ces cosaques.

Chapitre V

L'escadre fantastique des icebergs

Le Bettie doit louvoyer parmi les icebergs qui descendent du vaste glacier de Sermili, qui n'est qu'un des immenses fleuves de glaces qui, du plateau central groenlandais, vont vers la mer libre.

L'aspect est féérique. C'est une vision unique au monde. Les yeux émerveillés contemplent des villes étagées avec des tourelles gothiques, des clochetons, des aiguilles. Parfois un bloc énorme se détache, tours de cinquante mètres, vastes façades trouées d'ogives et trilobées que happent les courants et les vagues.

Parfois des détonations éclatent, émiettant les

fragiles édifices que l'abîme engloutit. C'est alors un éparpillement de moutons blancs dansant au caprice des flots.

Rien n'est comparable à l'immense clameur qui monte des entrailles du glacier lorsque la mer lui arrache un fragment.

Il faut toute la science du capitaine Burke, pour éviter, non seulement le choc des icebergs, mais encore la grande houle qui déferle, après l'engloutissement.

Aussi, malgré l'émerveillement d'un tel spectacle, le capitaine dirige le Bettie vers le centre du détroit, où certes les courants ont plus de violence, mais où l'on est relativement à l'abri des caprices de la nature.

Le yacht, cependant, n'est pas au bout de ses peines, car bientôt il est enveloppé dans la brume si fréquente dans ces régions pendant les mois d'été.

Sur le pont du navire, on n'y voit goutte à deux pas, le brouillard s'enroule autour des mâts et des

cordages comme la fumée autour des globes électriques dans une brasserie.

Pour comble de malheur, la boussole est folle, son aiguille aimantée oscille de droite à gauche d'un mouvement désordonné. Le capitaine Burke grommelle des injures tout en ne quittant pas des yeux la carte et le compas.

Une voix coupe le brouillard :

– Un iceberg, à l'avant, droit sur nous.

Bing ! Bing la sonnerie de la cloche tinte deux fois, coup sur coup. Ordre de faire machine en arrière, ordre reçu et exécuté. À ras bord, un bloc de glace passe, fort comme le destin, aveugle comme lui.

Chapitre VI

Upernavik, le dernier port du monde

C'est un dimanche que le Bettie, doublant le 73^e.degré de latitude nord, s'engage dans le méandre des îlots rocheux et vient s'ancre dans la baie d'Upernavik, le dernier port du monde civilisé avant les vastes solitudes du pôle.

Upernavik, tapi au creux de ses rochers ocre jaune, où le soleil est mort pendant trois mois, Upernavik qui, en langue esquimaude, signifie printemps, Upernavik, qui porte bien l'empreinte de la civilisation puisque la guerre s'abattit sur ses fragiles demeures, qui flambèrent comme feu de paille, brûlées par les Anglais en 1807.

Des indigènes, hommes et femmes, vêtus de peaux d'ours ou de peaux de chiens, s'avancent au-devant des navigateurs et, tandis qu'un vieillard à la barbe rare prononce un discours de bienvenue, les enfants pourchassent à coups de matraque les chiens faméliques qui hurlent.

Des jeunes filles mangent des guillemots crus et se barbouillent la figure avec le sang des oiseaux, ce qui les fait rire longuement.

Chapitre VII

Le « Bettie » s'en va

Trois jours après, le Bettie lève l'ancre, faisant route vers le sud.

Les matelots américains rassemblés sur le pont saluent leurs compagnons restés à terre d'un triple hourrah ; lentement le yacht s'avance dans la passe, sous le commandement du capitaine Burke, tandis que, debout près de lui, Charley Mount envoie à Bettie Farthing un adieu de la main.

La sirène gémit trois fois, le son se répercute en s'agrandissant dans l'immense silence polaire, l'hélice bat l'eau, plus rapide. Désormais, les explorateurs sont

seuls, tout lien est rompu pour de longs mois avec le monde civilisé.

Quoique les communications soient coupées, longtemps encore le yacht demeure visible, Bettie Farthing, Margot, Yves Bohec, de Liseuilles, Joris, Roudoudou et les hardis marins qui doivent partager leur sort, regardent, sans un mot, le pavillon qui, dans le ciel, semblait porter leur espoir étoilé.

Des glaces se forment autour de la coque, mais le vaillant petit navire se dégage de leur étreinte. Au soir seulement, la fumée disparaît derrière le promontoire.

Chapitre VIII

En avant ! Bonne chance !

Les préparatifs de l'expédition chassent la mélancolie qui étreint les cœurs. Ces hommes de volonté savent cacher les secrets sentiments de leur âme.

On décide que Bohec, Joris et douze matelots partiront à la découverte, cependant que miss Farthing, Margot, Roudoudou et de Liseuilles hiverneront en préparant une expédition de secours.

C'est en maugréant que Roudoudou accepte de rester en arrière. Il faut toute l'autorité de Bohec pour le ramener à une juste compréhension des choses.

Yves Bohec pendant toute une semaine prépare

son départ. Parmi les indigènes, il a remarqué un solide gaillard, nommé Jens, que ses compatriotes considèrent comme un chasseur émérite, et qui dit avoir servi de guide, autrefois, au lieutenant Adolphus W. Greeby, lors de son expédition dans la Baie de lady Franklin.

Yves se hâte, car on est à la fin d'août et les jours diminuent avec une rapidité effroyable, courbant la volonté des hommes sous l'incertitude des lendemains !

Deux équipes de chiens soigneusement sélectionnés sont acquises et avec des brancards de bois, renforcés par des patins de cuivre, on confectionne des traîneaux suffisamment légers (30 à 40 kg environ) et pratiques.

Comme vivres on emporte du pemmican et du poisson séché, un baril de rhum, et des conserves de bœuf ; Par précaution, Yves Bohec envoie Jens à plusieurs journées de marche pour établir des dépôts de vivres.

Jens revient six jours après ayant accompli sa

mission.

Tout est fixé, l'expédition peut se mettre en route.

Les adieux sont sobres ainsi qu'il convient à des gens de cœur.

Miss Bettie tend simplement sa main au jeune capitaine en lui disant :

– Réussissez !

– Reviens-nous vite, dit de Liseuilles.

Roudoudou, la gorge contractée, les yeux pleins de larmes, se domine. À la poignée de main de son grand ami, il articule faiblement :

– Bonne chance !

Puis il va pleurer tout son saoul, dans un coin, sans bien savoir au fond s'il pleure le départ de son capitaine ou le regret de ne pas partager ses peines et sa gloire.

Jens fait claquer son fouet en lanière de renne, les chiens jappent tirent sur les traits et les traîneaux glissent sur la glace.

Yves Bohec est parti.

Rentré avec ses compagnons, de Liseuilles constate que le thermomètre marque déjà 28 °C, sous zéro naturellement.

Chapitre IX

Le dépôt pillé – la mort du fauve – ripaille

Tout est pour le mieux, jusqu'au troisième mille, mais après avoir doublé le rude cap de la banquise, il faut s'arrêter pour faire souffler les chiens et soigner un des matelots qui a un commencement de congélation du pied droit.

Puis la neige se met à tomber inlassablement. Il faut faire étape. On construit des abris dans la glace, et les hommes retrouvent des forces devant un punch qui flambe.

Les chiens, se sont enfouis dans la neige après avoir dévoré leur ration.

Le lendemain, deux matelots épouvantés par l'hostilité de la nature demandent à Bohec la permission de revenir au camp.

Ce sont pourtant deux colosses solidement bâtis, taillés pour la lutte, mais il est prouvé que les saxons résistent mal au climat polaire.

Ce fut une erreur de de Long d'éliminer de ses équipages les matelots latins (espagnols ou français) Nansen faillit manquer sa traversée du Groenland pour s'être embarrassé de deux Lapons qui restaient toujours à la traîne. Lorkwood subit les mêmes inconvénients avec ses compagnons.

Quoique réduite la petite troupe avance vaillamment. Yves, préoccupé, Jens insouciant, Joris fataliste, comme un marin qui a bourlingué sur toutes les mers du globe.

Le onzième jour, l'équipe rencontre une tribu esquimaude qui chasse l'ours blanc. Les hommes sont joyeux, ils ont relevé des traces certaines.

Yves ne veut pas manquer une aussi belle occasion de tirer d'abord un gibier assez rare et de renouveler son ordinaire.

En effet, on ne tarde pas à voir des empreintes indiscutables, mais hélas ! elles sont surtout multipliées autour du cairn où Jens a déposé des vivres.

Le dépôt a été éventé par le fauve, qui avec ses griffes et ses dents, a fait un beau ravage.

Toute la provision de lard et de poisson séché a été dévorée, il ne reste que quelques boîtes de conserves éparses sur la neige.

Un tel crime crie Vengeance. On s'élance sur la piste et bientôt Jens signale l'animal assis le plus tranquillement du Monde sur son arrière-train qui, avec conscience, se lèche une patte.

Le vent rabat vers lui l'odeur des hommes, il tourne son énorme tête vers eux, la balance quatre ou cinq fois de droite, de gauche à la façon d'un métronome,

puis se lève comme à regret, et prend le petit trot pour s'éloigner. Les chasseurs se divisent en deux groupés, l'un commandé par Bohec, marche droit à l'animal, cependant que Jens et ses compagnons accoutumés à la banquise grimpent sur une éminence pour couper la retraite au fugitif.

Se voyant pris, le fauve, un grand ours arctique, *ursus maritimus*, fait face à ses adversaires. Un grognement terrible monte, les griffes égratignent la glace qui vole autour de lui. Au même moment, Jens lance son harpon et Bohec épaulant sa carabine tire.

En écorchant plus tard la bête, on devait se rendre compte que la pointe du harpon et la baie avaient toutes deux frappé au cœur.

La bête s'écroule comme une masse, un filet de sang tache la blancheur de la banquise.

Le fauve dépouillé, c'est une belle ripaille pour les esquimaux dont la goinfrerie est proverbiale, les voyageurs restent étonnés devant l'énorme quantité de

viande que peut absorber un indigène dont certains engloutissent sept et huit kilos de viande dans un seul repas !

Pour les chiens, c'est aussi une aubaine. Ils se disputent les entrailles fumantes et longtemps dans la nuit polaire montent les grognements de satisfaction. Bêtes et gens digèrent.

Chapitre X

Nichols Hoove est-il vivant ? – l'homme de Life Boat Cove.

Sur les conseils de Jens, le capitaine s'engage dans une gorge étroite qu'il a, dit-il, autrefois explorée ; mais le deuxième jour, il doit avouer qu'il s'est égaré. Il faut revenir en arrière et reprendre la piste non loin de la mer.

Ils ont contourné toute la baie de Melville et remontent maintenant vers la terre de Prudhø qui côtoie le détroit de Smith. Mais la route est barrée par des montagnes de glaces inaccessibles aux traîneaux et aux chiens. Il faut tourner l'obstacle.

Heureusement, la vaillante équipe rencontre le village esquimau d'Etah où elle trouve avec un repos bien gagné, aide et assistance et de plus un renseignement précieux un vieil Esquimau, vêtu de peaux de chiens, à la face parcheminée, raconte à Jens que des jeunes chasseurs de sa tribu ont rencontré, il y a de cela plusieurs lunes des étrangers à la peau blanche qui campaient sur la glace.

Le cœur de Bohec tressaille. Le hasard allait-il donc lui être favorable ? Ses souffrances et ses privations allaient-elles être enfin payées ?

Par le truchement de Jens, il interroge longuement le vieillard et obtient la quasi-certitude que les blancs rencontrés sont bien Nichols Hoove et ses compagnons.

Vivants ! Ils sont vivants !

Quelle joie pour lui de les reconduire à la civilisation, à la vie.

À cette minute, il constate que son âme est non

gonflée d'un vain orgueil, mais d'un immense amour.

Une seule pensée est en lui, la pensée de Bettie, une seule image est devant ses yeux, la frimousse blonde de celle qui, étreignant ses mains, lui a permis toutes les espérances en lui disant ce simple mot :

– Réussissez !

Réussir ! Il en est sûr maintenant, son ivresse est grande. Fortune, orgueil, amour-propre, rien de cela n'existe, c'est la conquête de son idéal qu'il a entreprise et le but s'offre à lui.

Mille pensées maintenant affluent à son cerveau.

Il essaye, dans les explications compliquées de Jens, de démêler un itinéraire pour faire surgir un plan d'action. La chose n'est pas facile, car le chasseur se perd dans des détails inutiles.

Enfin, il croit comprendre que le campement du capitaine Hoove doit se trouver quelque part là-haut, passé le 80^e degré de latitude nord, entre le Cap Calhoun

et le Cap Constitution, sur les bords du canal de Kennedy.

Yves Bohec en est là de ses réflexions lorsqu'un jeune chasseur de phoque s'avance et dans un sabir anglo-norvégien, apprend au capitaine que lui aussi a vu un blanc, un blanc qui monte un kayak et qui, à deux journées de marche, a ancré son embarcation dans la baie de Life Boat Cove.

Un blanc ? La baie de Life Boat Cove ? Alors que l'ancêtre a parlé de plusieurs hommes et d'un point beaucoup plus au nord ? Quelle est cette énigme ? Un survivant de l'expédition ? Un homme envoyé en mission par Nichols Hoove en péril ?

Très avant dans la nuit, Yves Bohec reste éveillé essayant de déchirer le voile que met sur son âme toutes les angoisses du mystère et de l'inconnu.

Chapitre XI

La mort des chiens – le mauvais esprit

Jens siffle les chiens.

La modulation déchire l'air, les chiens sortent de leur niche de neige, secouent leurs poils, s'ébrouent et poussent de joyeux aboiements.

Puis, ils se mettent en quête d'une proie pour manger, ils cherchent, furètent partout, du museau ils soulèvent, ils poussent les objets, l'un d'eux happe une courroie de cuir et la déchire à belles dents, un autre s'est coiffé la tête d'une marmite d'aluminium et tente, avec ses pattes, de s'en débarrasser.

Mais Jens fait l'appel, les bêtes obéissantes

viennent se placer chacune près du traîneau qui est le sien.

Jens compte :

– Dix-neuf, vingt, vingt et un.

Il recommence une fois encore, se trompe et appelle Joris.

Joris à son tour compte. Il n’y a pas d’erreur.

– Capitaine, il manque quatre chiens.

– Vous êtes sûr ?

– Voyez vous-même.

Jens siffle, rien n’apparaît. Inquiet, il explore les trous, en vain, les trous sont vides.

Alors le chien de tête, intervient. Il aboie doucement, un aboiement triste comme une plainte, sa patte levée gratte le genou de l’homme.

Et l’homme comprend.

– Va, cherche, cherche.

La bête plisse son museau et le cou baissé, part sur une piste.

À trois cents mètres du campement, contre un rocher de glace, elle s'arrête et trois fois jette un appel.

L'esquimau accourt et trouve les quatre manquants, les pattes roidies, les prunelles révoltées, la langue pendante. Ils sont, de plus, gelés à bloc.

Jens appelle. Yves et Joris s'empressent.

– Morts ?

Jens secoue la tête tristement.

– Le froid ?

– Non, non, non, fait l'indigène soucieux.

Bohec se rend compte qu'il y a quelque chose d'anormal. Il interroge Jens qui manifeste le plus grand effroi.

Le capitaine s'impatiente, il insiste.

– Allons, parle, voyons, qu'est-ce ?

Et Jens répond simplement :

– Le mauvais esprit est sur nous.

Chapitre XII

Abandonnés !

Le mauvais esprit est sur nous !

Les hommes ont fait route vers le nord et le maléfice incompréhensible s'est renouvelé par trois fois. Trois fois, on est parti, trois fois on a fait étape, et, au matin, on a trouvé des bêtes frappées par une mort Mystérieuse.

Quatre le Premier jour, cinq le deuxième, deux le troisième, onze chiens ont péri. Les équipes étaient de vingt-cinq. Restent quatorze.

Il a fallu abandonner Un traîneau et charger plus pesamment les deux autres. Les bêtes vaillantes ont fait

tout leur devoir, mais on dirait que l'effroi les domine. Souvent elles s'arrêtent, tournent la tête vers l'ouest et hurlent à la mort. Le hurlement de l'un est repris en chœur par la bande et le sinistre appel court sur la glace, faisant frissonner l'âme des hommes.

Joris et Bohec, moins superstitieux que les indigènes, veulent insister, mais leurs nerfs sont à bout. À chaque hurlement leur front se plisse, leurs poings se crispent comme pour essayer de vaincre le mal qui les poursuit, invisible et présent.

Jens est accablé ; sa terreur est marquée sur tous les traits de son visage. Lui, si gai, si confiant, est sombre et désabusé. Une résignation fataliste ploie son échine.

Bohec et Joris tiennent conseil. Cette situation ne peut durer. Il n'est pas possible que des bêtes saines à l'arrivée soient trouvées mortes quelques heures après. On surveillera, on veillera s'il le faut à tour de rôle. La première nuit, Jens prend la garde. Au matin, toutes les bêtes répondent au Premier appel. C'est ensuite le tour de Joris, puis celui de Bohec. Rien, toujours rien.

La confiance renaît. Les chiens tirent joyeux sur leurs traits ; on fait de rudes, mais bonnes étapes, le front de Jens est moins tendu. La journée est bonne. Un phoque a été harponné qui fournit une belle provision d'huile et de graisse, un rôti inattendu pour les hommes, la curée pour les chiens.

Cette nuit, Christiansen, un métis du village d'Etah, prend la garde.

Du ciel menaçant crève une tempête qui passe, démente.

Quand l'aube vient, c'est-à-dire cette chose livide qui pendant quelques heures sera le jour, Bohec est réveillé par les cris de Jens. Un Jens furieux qui pousse des exclamations et qui prononce des phrases inintelligibles. Des mots reviennent qu'on saisit enfin.

– Les chiens, les chiens, le traîneau, les vivres...

Quoi ! Que dit-il ? Quel nouveau malheur frappe, ces audacieux ?

Alors Jens, désespéré, prend Bohec par le bras.

– Regarde, regarde, il n’y a plus rien.

Que dit-il ? Non, ça n’est pas possible. L’esprit de Bohec se refuse à comprendre. Les chiens sont là. Ils vont répondre à l’appel. Ils ne peuvent tous être morts, et le grand traîneau porteur des vivres, la bourrasque l’a enfoui sous la neige.

Hélas hélas ! Jens ne ment pas. Il faut se rendre à l’évidence.

Il n’y a plus rien, que quelques blancs et un malheureux indigène, perdus dans l’immensité polaire, sans vivres, sans grand traîneau, sans chiens...

Un désespoir affreux passe sur les hommes.

C’est fini. Il n’y a plus qu’à mourir.

Mourir, et si près du but que l’on croyait atteint. L’âme du Français se révolte, ne pouvant admettre cette lâche pensée !

Mourir ? Non, vivre, vivre encore, marcher, marcher toujours.

Il reste un traîneau qu'on équipe. Les chiens ont disparu, les hommes s'attelleront à leur place. Il va, il vient, il fouette l'énergie de chacun et bientôt grâce à lui, les ombres accablées se redressent.

Le capitaine, est là, on lui fait confiance. Joris répond, le Premier, présent.

On examine froidement la situation qui est périlleuse, certes, mais non désespérée. Christiansen et ses compagnons d'Etah sont partis, emmenant les bêtes et les vivres et le meilleur traîneau.

Partis où ? On ne peut le savoir, la tempête a balayé toutes les traces... mais le cœur vaillant des hommes n'est pas abattu.

Et l'affreux calvaire commence.

Chapitre XIII

La montée du calvaire

Les Premiers jours sont cependant favorables. Au début de la troisième étape, Joris qui fourche en avant signale au sommet d'une colline un cairn. Un cairn, c'est-à-dire un signal, la preuve que des hommes sont venus là. En effet, sous les rochers amoncelés, les hommes découvrent un dépôt de vivres et une cassette en fer qui confirment que les hardis explorateurs, partis à la conquête du pôle, ont fait halte ici.

Les vivres hélas ! souffert ont souffert de la rigueur de la température, seules les boîtes de pemmican sont en assez bon état, sur deux cents livres de pain, la moitié est perdue, le rhum est devenu un liquide aqueux

et jaunâtre. Seul un gallon d'eau-de-vie est en parfaite condition.

On charge le tout sur le traîneau et l'on part le cœur moins sombre.

Mais dans la nuit, le thermomètre descend de plusieurs degrés. Le mercure marque 40 °C. Il fait un froid noir qui rend plus pénible la marche des hommes.

Le jour est si faible que les corps n'ont plus d'ombre.

Et quelle route doivent-ils suivre ?

Les fugitifs connaissent le douloureux calvaire des compagnons de de Long, de Creeby, de Franklin et de tant d'autres héros dont la tombe a marqué les étapes de la route du Pôle. Les corps épuisés sont tombés. La neige a nivelé les corps mais les âmes sereines et pures sont montées en un firmament d'étoiles cherchant un éternel refuge à la droite de Dieu !

Chapitre XIV

Le froid – la faim – le désespoir, le doute, la mort et la folie

Et le vent se lève qui soulevant des tourbillons de neige mure les hommes dans un igloo, édifié à la hâte.

Impossible de sortir tant la tempête est violente.

Prostrés, accablés, anéantis, perdus, les errants fugitifs subissent leur destin. Yves Bohec a fait l'inventaire. On est, lui compté, seize, les rations établies, 250 g de pain, 600 g de pemmican, 100 g de graisse, on a des vivres pour un mois.

Mais après ?

Après, la Providence décidera.

Les munitions ne manquent pas, peut-être aura-t-on la chance de tuer un ours ou quelques phoques.

Jens est un chasseur renommé et Joris est habile. Ils profitent d'une accalmie pour sortir du refuge. Mais leur randonnée est inutile, après avoir parcouru huit milles, ils rentrent harassés.

Enfin, la rafale cesse. Un soleil pâle suspendu à l'horizon paraît, mais si bas qu'il est impossible à Bohec d'établir la latitude. La faim commence à faire ses ravages. Son vertige tourbillonne dans le cerveau des hommes qui deviennent, soupçonneux, jaloux les uns des autres.

La suspicion est partout, l'ami surveille l'ami et Le Bail, ayant surpris Mahudec buvant l'huile de la lampe, se précipite sur son vieux camarade la lame au poing. Il faut toute l'autorité du capitaine pour empêcher ce fratricide.

Mais le doute est dans le cœur de tous. On ne dort plus de peur qu'un camarade profite du sommeil général pour s'emparer des vivres existants.

Dans la nuit, on entend soudain des cris, c'est un matelot qui rêve de ripailles, tendant les bras vers une impossible réalité.

Et le mal du pays courbe les hommes plus que les privations, plus que la faim.

Le Souvenir passe pat-dessus des milliers de lieues de neige et de mer froide pour s'en aller là-bas, tout là-bas, retrouver dans la lande perdue, la maisonnette au toit de chaume, où les vieux attendent l'improbable retour.

Joris voit tourbillonner les hautes flammes du foyer, les vitres de la Taverne étincellent. Il entend le choc des verres sur la table de chêne, une volaille tourne devant l'âtre. Accorte, Margot arrive portant des monceaux de victuailles dans ses bras robustes. Les camarades descendent la vieille rue Saint-Rémy tenant

par les ouïes les harengs aux écailles d'argent.

Dans la mémoire de Bohec, un souvenir chante, une jeune femme, casquée de soleil, sourit et ce rayonnement suffit pour réchauffer cette âme chancelante.

Trois matelots sont partis pour une chasse problématique, mais au dixième mille, l'un d'eux sent un froid terrible l'envahir, ses extrémités refusent tout service, il ne peut avancer et tombe comme une masse inerte, mais le cœur bat faiblement.

C'est Le Bail, matelot de Quimper, son camarade Mahudec se dévoue et laissant le malade sous la garde du compagnon, il part vers le camp, refaisant en sens inverse le trajet accompli, sans un morceau à se mettre sous la dent, sans une goutte d'eau-de-vie pour ranimer son courage.

Vers le milieu de la nuit, il arrive enfin et tombe épuisé, en criant :

– Le Bail se meurt, vite, allez vite.

Et ces fantômes se lèvent un à un, tous prêts au dévouement.

Bohec choisit quatre hommes, ils partent vaillamment.

Quand ils arrivent, ils trouvent Le Bail guéri de toutes ces misères, ses grands yeux caves sont clos à jamais. Il ne reverra plus les ajoncs de Bretagne, ni les clochers à jours.

Il gît étendu sur la terre glacée qui sera son suaire et sa tombe, sa tête seule repose sur les genoux de son camarade qui rit d'une façon démente, et qui interrompt son rire pour chanter la vieille berceuse bretonne

Eh ! bien, de Singapour à Nantes,

Mes yeux n'ont rien vu d'aussi beau

Que ton enfant lorsque tu chantes

Pour l'endormir dans son berceau.

Chapitre XV

L'office des agonisants

Les jours qui suivent sont la plus atroce des misères.

Le tabac manque. Pipes éteintes, les matelots jusqu'alors résignés deviennent exigeants.

Le dernier bois s'est dissipé en fumée, il faut que Bohec se place revolver au poing pour empêcher les inconscients qui veulent brûler les brancards du traîneau.

Et la mort fauche, fauche, fauche ; le scorbut paraît au matin. L'homme atteint disparaît le soir, laissant aux autres la contagion.

Affolés, ils partent, fuyant, fuyant toujours droit devant eux, pensant laisser l'horrible mal dans la hutte de glace mais la mort les suit à la trace.

En cinq jours, six cadavres jalonnèrent la funeste route.

On eût dit une horde de loups, la faim hurlante aux entrailles, galopant au hasard.

Bohec un matin découvre une trace. Des êtres vivants, hommes et chiens sont passés là, il y a peu de temps, on lit sur la neige, la marque nette des pas.

Cette découverte ranime les volontés éteintes.

Les hommes attelés au traîneau marchent avec plus de courage.

Mais la piste fuit à l'horizon, grise sous la neige blanche, et rien n'apparaît qui justifie une espérance.

Les vivres n'existent plus. Tout a été dévoré jusqu'à la moindre parcelle. Les hommes se soutiennent

avec du « thé » qu'ils confectionnent avec les feuilles d'un saule nain.

Jens ayant aperçu un phoque, le tire, mais affaibli par les privations, il ne peut poursuivre l'animal qui, blessé, s'échappe.

Alors la folie s'empare de cet être fruste mais bon. Jens, le loyal garçon, le gai compagnon, brise son harpon et implorant le corbeau, père du Grand Esprit, père lui-même de sa race, il part en courant.

Longtemps on le voit, sautant de rochers en rochers. Sa silhouette domine, un moment la banquise, puis les bras au ciel espérant peut-être un dernier secours, il saute dans l'horrible crevée, qui baille.

Il n'y a pas un bruit. Il n'y a pas un cri. Le gouffre garde à tout jamais sa proie.

Vers la neuvième heure, Mahudec est mort tenant dans sa main la main fraternelle de Joris.

Le valeureux Dieppois grelotte de fièvre plus que

de froid.

Il a courbé sa tête vide de pensées.

Debout, Yves Bohec récite l'office des agonisants.

Chapitre XVI

Les derniers souffles de la vie

Et puis, ce fut la nuit.

L'ombre envahit peu à peu le cerveau qui ne perçoit plus les choses, le corps est mort déjà, la flamme de la pensée est une lueur imperceptible qui vacille au souffle de la douleur.

Les compagnons sont tous couchés sur la terre de glace. Seul, Joris vit encore, Bohec prostré le regarde sans voir.

Il lui semble déjà lointain, immatériel, presque. Son esprit flotte dans un rêve irréel, il est léger, libéré de tous les maux de la terre.

Le froid n'a plus de prise sur sa chair endolorie.

La faim est une bête qui ronge, qui ronge, mais l'excès même déplace la douleur.

La terre n'est plus glacée, la neige est molle. Yves s'y enfonce, lourd du poids de toutes ses souffrances, de toutes ses misères.

Il neige sur lui, les flocons le recouvrent.

Un homme était là ? Qui le saura ? Personne.

C'est une petite chose sans importance qui disparaît pour rentrer à tout jamais dans le limon primordial.

Le rideau de ses paupières tombe sur sa vie. Ses oreilles bourdonnent, il entend des musiques lointaines qu'une voix penchée domine... Il la connaît cette voix... Où diable l'a-t-il donc entendue... C'est loin... très loin... là-bas, au fond de ses souvenirs.

Dieu ! comme il a de la peine à penser... un effort

prodigieux... une tension plus forte de volonté... un nom surgit que les lèvres inconscientes balbutient :

– Roudoudou... Rou... dou... dou...

– M’sieu Bohec, M’sieu Bohec !

Parbleu c’est le même qui dans la grande ville remueuse, grimpe ses étages.

– M’sieu Bohec ! M’sieu Bohec !

L’appellation familière et respectueuse du vaillant petit garçon à l’âme si droite.

Un sourire tire les traits contractés du capitaine, mais la sensation du gouffre qui attire est plus précise. Il tombe, il tombe. Plus rien ne le retient à la vie.

VI^e partie

Le Secret du Pôle

Chapitre Premier

Les fleurs polaires – le rosier de la bonne

M^{me} Gutzeitt – le môme s’ennuie

Le môme, Roudoudou, mousse en disponibilité, se balade, les mains aux poches, le béret enfoncé jusqu’aux oreilles, traînant ses grègues en peau de phoque de la maison du pasteur au wharf de bois, seul luxe du port d’Upernavik.

Certes, M^{me} Gutzeitt, une petite vieille, au visage ratatiné, est une bonne hôtesse, soucieuse de procurer tout le confort possible sous cette latitude à ceux que la Providence a bien voulu lui envoyer pour partager le mortel ennui de son exil volontaire.

Elle parle de Copenhague comme d'un souvenir presque effacé, elle ne veut plus savoir qu'elle a porté jadis des costumes taillés par d'habiles faiseurs, que son pied s'emprisonnait dans le cuir souple d'une bottine, l'excellente M^{me} Gutzeit a éteint le soleil rayonnant de sa jeunesse, l'automne est venu dépouiller sa mémoire, d'où tes souvenirs sont tombés comme des arbres les feuilles.

Et maintenant c'est l'hiver... l'effroyable hiver, l'hiver meurtrier et farouche, là-bas, à l'autre bout du monde, et la bonne M^{me} Gutzeit ne récrimine pas parce que, dans ce coin abandonné des hommes, il a le signe de Dieu qui courbe des âmes simples et frustes dans une croyance naïve.

L'honorable M. Gutzeit est là. Alors M^{me} Gutzeit y est aussi, parce qu'une femme doit suivre son époux, n'est-ce pas ! et qu'il est bon qu'un homme, même un vieil homme, sente dans cette désolation une tendresse féminine qui se penche vers lui.

L'aumône ici est sans importance, chacun vit de peu et le peu qu'on a souvent se partage. Que vouiez-

vous, les hommes ne sont pas toujours habiles, le phoque est rusé, et le renne méfiant, et le courage, comme la vertu, n'est pas toujours récompense.

Souvent le voyageur s'étonne de l'accueil qui lui est fait dans les régions polaires. La chère est bonne, abondante aussi. on débouche de vieilles bouteilles, on ouvre des conserves de fruits et l'hôte, ne sait pas que sa visite d'une heure causera les privations de plusieurs jours. Le paupérisme – Dieu le vilain mot ! – n'existe pas, alors, dans la grande nuit polaire, les âmes dévouées au bien se dirigent vers des préoccupations plus banales.

La passion de l'excellente M^{me} Gutzeit est les fleurs.

Drôle de passion, dira-t-on, et pas facile à assouvir entre le 70^e et le 75^e degré de latitude nord. Eh bien si, les régions polaires réservent de ces surprises inattendues.

Souvent le glacier le plus inaccessible offre sur l'autre versant des spectacles insoupçonnés. Au

printemps parfois, en été surtout, des fleurs fragiles naissent et vivent, personne ne le saura, c'est un luxe le plaisir de mettre la tache que la Nature se donne, pour rien, pour jaune d'un bouton d'or sur la nappe immaculée des neiges.

Et l'excellente M^{me} Gutzeitt a des tendresses maternelles pour deux pieds de réséda, entre un son jardinet minuscule où poussent héliotrope et un rosier.

Le rosier de l'excellente M^{me} Gutzeitt a été longtemps l'admiration du même Roudoudou, mais aujourd'hui, flûte ! il pourrait vous dire le nombre des feuilles et des tiges, la mer l'attire, cette mer qui pourtant lui a été inclémente, mais qu'il aime avec frénésie.

La culture des fleurs, c'est une besogne de terriens et il a l'âme d'un matelot.

Et présentement il a l'âme d'un matelot à terre, le moussaillon ronchon. Il en veut à tous et à personne, au ciel parce qu'il est moins bas, moins plombé aujourd'hui, à la mer parce que l'escadre des icebergs

passé, à de Liseuilles qui lui a interdit de s'éloigner, à miss Bettie elle-même qui se cache pour pleurer et ne veut pas qu'on lui dise :

– Mam'zelle vous avez les yeux rouges.

– C'est le froid, petit.

Pensez-vous qu'il va croire de pareilles sornettes... et puis, petit, petit, ça le vexé qu'on l'appelle petit. Il est mousse et Roudoudou à cette pensée bombe son torse et siffle un air de chasse.

Mais il se rouille à terre. Il voudrait bien voir un autre horizon que celui-là.

Ont-ils de la veine ces quatre-là. Ils appareillent leurs kayaks. Tiens, ils embarquent filins et harpons. Ils vont au phoque, sûr. Des chiens sont avec eux, pour l'ours, peut-être !

C'est ça qui est chic !

Quoi ? Margot l'appelle. Il est déjà l'heure de

rentrer ? Pas possible. Il est vrai que dans ce patelin on mange et on dort, c'est le plus clair de l'histoire.

La nuit vient. Oui, mais il y aura clair de lune.

On va s'inquiéter ? Qu'importe. un kayak est là, d'un saut il est à bord. Il boucle le tablier en peau de phoques, saisit la pagaie.

– Eh là, pas si vite, tas de macaques. Attendez-moi !

Et le même Roudoudou pousse vers la haute mer son embarcation qui bondit sur la crête des vagues.

Chapitre II

La trace des hommes – ceux qui ne reviendront pas

Les kayaks, à travers les glaces mouvantes, se dirigent vers le nord.

C'est le passage direct des baleiniers : Wedge-Island, Cône-Island, enfin après avoir dépassé la tête de Cheval et doublé le cap Shackleton, voici l'archipel des Canards.

Les îles sont séparées les unes des autres par d'étroits bras de mer. Elles sont noires et laides et paraîtraient des rocs impassibles si des milliers d'oiseaux n'y mettaient le battement de leurs ailes.

Des eiders au duvet délicat, la femelle en robe brune, le mâle en habit noir cravaté de blanc.

Il y a aussi des guillemots familiers, des guillemots à gilet blanc et des centaines de mouettes criardes.

Les esquimaux ont accepté Roudoudou avec bonne grâce. Ils tirent trois eiders et les dépouillent et bientôt le même peut connaître le goût de cette chair fortement imprégnée de marée.

Les chasseurs passent la nuit dans une hutte qui servait d'asile aux baleiniers alors qu'ils fréquentaient ces parages dans l'heureux temps où l'on naviguait à la voile.

Maintenant pour aller sur les flots, on n'a plus besoin d'être marin... Oui, des hommes sont venus là, des hommes de sa race.

Roudoudou voit partout les traces de leur passage.

Ces pierres noircies, c'était leur foyer, cette

hampe dressée, veuve de son pavillon, portait la flamme du pays, les bandes et les étoiles de la libre Amérique, les trois couleurs de France, la croix bleue de Norvège, la croix blanche de Danemark. Il y a aussi onze tertres, bossuant le rivage, attestant aussi la présence des hommes et disant que ceux-là ne repartiront plus pour d'autres rivages.

Une planche clouée porté des noms que les hivers ont rongés, certains sont lisibles, Thos-Roberts, matelot de Leith, Erick Ericksen, matelot de Tromsø. Une autre porte un nom Petterhead, un âge, 37 ans, une date, 6 juillet 1825.

Les autres morts sont anonymes. Ils appartiennent tous à la rude race des marins qui meurent dans une rafale ou sur une terre lointaine, laissant au cœur de ceux qui les attendent un indicible espoir.

Debout sur un rocher, le petit bout d'homme, qui est parti de France pour chercher aventure, regarde ces morts couchés à ses pieds, mais la mélancolie n'assombrit pas son âme, ceux-là ont été vaincus, lui vit,

et son regard se porte droit devant lui, vers les glaciers de la Terre de Désolation, qui, derrière leurs masses grandioses gardent le secret de la terre inconnue.

Le mousse songe que là-bas, très loin, ceux qu'il aime, avec un dévouement farouche, courent à cette heure vers leur destin. Sur la mer passent des monstres blancs.

Devant lui, il y a l'immense pack qui couvre la baie de Melville.

Chapitre III

Les phoques – le Pouce-du-Diable

Les kayaks touchent la côte à l'est, sur le pack même. Le pack qui s'étend, là-bas, vers la mer de Baffin, et descend au sud du cercle polaire jusqu'au Labrador. Le pack recherché par les phoques parce que la glace est moins solide, moins épaisse, leurs griffes Npeuvent y creuser des trous. Des trous qui leur permettent de pouvoir respirer – le phoque a des poumons non des branchies – chaque heure il doit apparaître trois fois.

Nessarak, le chef des chasseurs, a découvert une fissure. Il s'accroupit sur la glace, et la main au harpon, patiemment il attend.

Lorsque le mufle de la victime paraît, d'un coup sec le bras se détend, un cri rauque déchire l'air... l'homme tire sur le harpon, le corps gris et jaune gît, inerte. Il y a du sang sur la neige.

Là-bas, ils sont une quinzaine ignorant du danger.

Les hommes s'avancent, les mâles les ont flairés, par bonds ils se sauvent, suivis des femelles qui abandonnent leurs petits.

À coups de bottes sur le museau, c'est un facile massacre.

Partout où les crustacés abondent dans la mer Arctique, il y a des phoques, car les phoques mangent les crustacés, partout où il y a des phoques, l'ours paraît, car l'ours mange le phoque.

Aussi les chasseurs, fiers de leur première victoire, veulent de nouveaux lauriers.

Là-bas, sur le vieux cap, usé par les siècles, au milieu des icebergs, étagant des villes fantastiques, le

Pouce-du-Diable se dresse comme l'archange fatidique
montant la garde aux portes de l'Enfer.

Chapitre IV

Le chant des vainqueurs

Les hommes ont combattu le grand ours polaire et l'ont abattu. Joyeux, ils reviennent, mais le butin est lourd. Une halte s'impose. Les chasseurs s'arrêtent à l'abri d'un hummock abrupt qui tombe à pic dans la mer.

Nessararak qui abattit la bête a droit au sang de la victime.

L'esquimau colle ses lèvres à la blessure, que le couteau vient de faire à la gorge. Il aspire goulûment.

D'un geste rapide, la bête est dépouillée et bientôt l'arôme monte de la chair grillée, cependant que les chiens hurlant se disputent les entrailles.

À l'eider et au phoque, Roudoudou préfère l'ourson, qu'il apprécie en connaisseur, tandis qu'à ses côtés ses amis se gavent.

Et Nessarak chante les fastes de sa tribu, l'exploit du guerrier de sa race qui vengea la mort de son fils en exterminant les blancs envahisseurs.

« C'était, il y a de nombreuses et de nombreuses lunes, un jeune enfant esquimau jouait sur la mer à faire tourner son kayak, un autre enfant de son âge mais non de son sang s'était moqué et lui avait jeté des pierres. L'Esquimau avait abordé. Il avait rossé l'autre, mais le père du petit blanc était survenu, qui avait jeté l'enfant dans la mer où il s'était ouvert le crâne et finalement noyé.

« Le Grand Esprit ne pouvait laisser une telle injure impunie. Un dimanche, tandis que les blancs étaient réunis dans la maison où l'on adorait la face pâle crucifiée sur un bâton, les guerriers avaient entouré le temple et y avaient mis le feu. Tous avaient péri, sauf l'assassin et son jeune fils, mais poursuivis, l'homme sur

le point d'être pris, avait saisi son enfant par les jambes et l'avait précipité dans un lac, puis lui avait sauté, les pieds joints, dans un gouffre insondable. »

Le gouffre existe encore, on peut le voir, on peut aussi entendre les soirs de tempête l'âme du possédé qui se lamente et demande pardon.

Et la vieille Egurk, que les plus anciens parmi les anciens se souviennent d'avoir vue vieille, Egurk qu'on nomme à voix basse de peur d'attirer ses maléfices, Egurk qu'on appelle la mère des ténèbres, Egurk assure que le Maudit est maudit jusqu'à ce que la glace ait complètement disparu de la Terre de Désolation.

Egurk, qui habite au pied du Pouce-du-Diable, et que tous les Esquimaux, païens au fond de l'âme, malgré leur conversion, vénèrent et craignent.

Nessaruk. avant de partir à la chasse, est venu la consulter. Il a rampé dans l'étroit boyau qui mène à sa hutte. La vieille l'a reçu dans la puanteur de son repaire, parmi les carcasses de phoques, et l'horrible

décomposition de poissons, elle a évoqué pour lui le Corbeau.

Dans l'huile, la mèche a grésillé. Le signe était favorable. Nessarak pouvait partir. La protection était sur lui.

Le chasseur a donné deux harengs.

Deux harengs, c'est peu pour une ourse, deux oursours, un phoque mâle et des phoquelets, aussi Nessarak vante son adresse avec immodestie, cependant que, ses compagnons avec leurs dents enlèvent les morceaux de chair crue qui adhèrent encore à la peau sanglante.

Chapitre V

L'intelligence d'une bête –.les revenants

Puis les hommes repus comme des brutes ont dormi.

Seul, Roudoudou veille, entretenant le feu pour avoir moins froid, il est vrai, mais aussi pour être moins seul.

Comme la vieille sorcière a vu le destin des chasseurs dans la flamme courte et jaune qui montait de l'huile, il essaye de voir, dans le tourbillon rouge et bleu, ce que sera l'avenir. Mais Roudoudou n'est qu'une mousse, sa mémoire nouvelle encore ne sait pas les mots anciens. Sa jeunesse cependant reprend sa vaillance à la

chaleur qui pénètre.

Il a la prescience des bonheurs à venir, c'est confus dans sa pensée, imprécis dans son âme, et puis le jeu l'amuse.

Un des chiens qui dort en boule devant le foyer se dresse soudain sur ses pattes. Ses oreilles mobiles s'agitent, oreille droite en avant, oreille gauche en cornet. Le museau prend le vent, la bête fait quelques pas en avant, puis revient, inquiète, un frisson court sur sa peau où les poils se hérissent.

Elle a un grognement qui découvre les gencives, puis se ravisant, elle regarde le mousse de ses bons yeux intelligents.

Roudoudou, de la main, caresse le crâne du chien. celui-ci lui donne alors deux ou trois coups de tête. Le gamin, rit, croyant à un jeu, mais la bête insiste, les coups deviennent plus rudes.

– Paix, voyons, chien.

Mais voyant que l'animal va et vient, il se décide à quitter l'âtre et se met debout sur ses jambes.

– Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

Le chien jappe doucement, puis part en avant. Il fait cinq pas, se retourne et aboie encore.

Alors, le môme suit la bête.

Derrière l'hummock, à l'opposé du champ de glace ou l'on a abattu l'ourse, il y a une piste que le chien flaire longuement, puis il part comme une flèche.

Roudoudou prend la course derrière lui. Le chien est déjà sur une hauteur, arrêté, il aboie furieusement quand l'enfant le rejoint, il aperçoit, là-bas, très loin, à l'horizon, des ombres qui se meuvent : un traîneau, des hommes et des chiens.

Il revient alors sur ses pas, secoue Nessararak qu'il réveille enfin, le chasseur à demi conscient cherche encore à comprendre ce que lui explique le gosse, lorsque la tribu errante paraît en vue du campement.

Et Roudoudou reconnaît dans ces hommes hâves, recrus de fatigue et de faim, les hommes qui sont partis avec le capitaine.

– Où est le capitaine ? Qu'est-il devenu ? Est-il blessé ? mort, peut-être ?

Le gamin secoue l'Esquimau, ahuri par toutes ces questions.

Alors Nessarak intervient, mais il ne peut obtenir qu'une seule réponse, un seul mot.

– Manger.

Et les brutes mangent. Lorsqu'elles sont repues, l'homme qui est le chef parle.

Chapitre VI

Le récit de l'homme – ceux qui sont morts pour la science – cap au sud

« L'homme blanc était parti. On avait cheminé des jours après des jours par des terrains de chasse impossibles, il allait comme un insensé, eux allaient avec lui. Mais un mal étrange dévorait les chiens un à un, bientôt l'équipe était insuffisante à tirer les traîneaux et les hommes devaient remplacer les chiens.

C'est alors qu'un matin, lui qui s'était éloigné du campement pour trouver une piste, avait rencontré un autre homme blanc qui lui avait fait des promesses. Il avait parlé d'une terre où les phoques pullulaient, où les rennes vivaient en troupeau. Il connaissait la route, il n'y

avait qu'à le suivre. Il ne fallait rien dire à l'autre homme blanc, car le malheur était sur lui, le Grand Esprit n'avait-il pas tué ses bêtes ? Il fallait le quitter vite, sinon tous seraient frappés et mourraient inconnus sur la glace comme les bêtes étaient mortes.

À la nuit, pendant que les blancs sommeillaient, on était parti avec le traîneau et les chiens. »

Roudoudou, les yeux durs, les mâchoires serrées, crisper ses poings, avec une furieuse envie de sauter à la gorge de l'indigène.

Mais celui-ci poursuit son récit :

« Donc, on était parti. Le terrain favorable était loin ; on faisait de grandes étapes. Les hommes étaient fourbus, mais l'homme parlait toujours du gibier et des mangeailles qu'on ferait... cela donnait du cœur au ventre, et tous alors allaient comme des enragés.

On avait franchi des milles et des milles, tuant ici un phoque, plus loin un ours, enfin un jour l'homme avait

eu un cri de joie.

Cependant, rien n'apparaissait qui réalisât ses promesses, il n'y avait ni phoques, ni troupeau de rennes, seule une hutte misérable dressait ses bois disjoints à l'horizon.

Et l'homme avait couru...

Et l'homme avait fouillé la hutte abandonnée.

Il avait trouvé des choses inutiles, des outils étranges, des objets aux formes bizarres, puis une cassette de fer, des livres, des papiers.

Le Grand Esprit probablement lui avait fait un trou dans la raison.

Il riait et répétait :

– Le secret du Pôle ! »

Blême, Roudoudou s'est dressé. Il saisit le bras du conteur :

– Tu dis ?

– Le secret du Pôle... oui, c'est bien cela.

– En marchant, l'homme blanc trébucha et faillit tomber. Il se pencha et sous la neige gelée, il aperçut un objet informe qui faisait saillie. Avec un outil, il cassa la glace et bientôt une main parut, puis un bras. Il y avait un mort dans la terre... il y avait des morts, car après un Premier, on trouva un second, puis un troisième, puis un autre, dans la hutte. Les uns étaient côte à côte, les autres, face à terre, ou face au ciel, deux étaient en croix, c'est-à-dire l'un tombé sur le cadavre de l'autre.

Puis, il y avait une bouilloire à thé, et des boites vides, mais pas un être vivant, pas un phoque, pas un renne, pas un oiseau.

Alors on a dit :

– Montre-nous les phoques, et les rennes promis.

L'homme blanc s'est mis à rire, il a dit que rien de tout cela n'existait, qu'on allait reprendre la route pour

revenir. Alors, nous, à la nuit, pendant son sommeil, on est parti. Nous avons refait des milles et encore des milles, trois d'entre nous sont restés dans une crevasse, une avalanche a tué six chiens et nous, nous voilà, j'ai dit. »

Et l'homme qui a parlé broie un os de phoque sous ses rudes molaires.

Mais Roudoudou se dresse encore, il demande, il insiste, il veut savoir :

– L'autre homme blanc, le Premier, où est-il ?

L'indigène fait un geste vague, montre l'horizon, là-bas,, est-ce qu'il sait ? Puisque le malheur était sur lui, rien ne pouvait le protéger. Qui est-ce qui peut éviter son destin ?

Mais le mousse n'a pas cette résignation. S'il n'y a qu'un espoir, il faut essayer de le réaliser. C'est une faible lueur qui vacille prête à s'éteindre, mais elle suffit à éclairer son âme.

Et sans mot dire, résolu, le courageux gamin saute dans un kayak et furieusement il pagaie, cap au Sud.

Chapitre VII

Le moyen du gosse

La décision est vite prise. Bettie Farthing partira avec le mousse. De Liseuilles et Margot attendront la venue du yacht qui sitôt terre touchée, enverra une équipe de secours.

Hans, un fameux conducteur de bêtes, servira de guide. On emmènera trente-six chiens, qui, par équipe de douze s'attelleront. Un traîneau portera Roudoudou et la jeune fille, l'autre des vivres et vêtements et tous les médicaments qu'on a pu se procurer à Upernavik.

L'essentiel est de retrouver le métis d'Etah, Christiansen.

On fait la première étape en oumiaks que des femmes conduisent à la rame. Elles scandent le mouvement des avirons avec le chant grave et monotone d'un cantique.

Les glaces sont nombreuses. On sent la débâcle prochaine, il faut arriver avant la formidable poussée, sinon bateaux et gens seront balayés, emportés comme fétus de paille.

Tout se passe sans accident, Et l'on a la chance de retrouver les chasseurs au campement. Christiansen n'a pas regagné sa tribu.

C'est Hans qui se charge d'obtenir son adhésion comme guide. Il lui fait un discours pour lui prouver sa honte, mais l'autre, obtus, ne comprend pas le mal qu'il a pu causer en fuyant. Les arguments sont sans portée, lorsque Roudoudou intervient. Il a la tête encore farcie des histoires de la terrible Egurk, sorcière redoutée.

Il s'avance vers le métis, les bras levés, puis il les fait tourner en moulinet en poussant des cris affreux :

– Egurk, Egurk, Egurk, hurle-t-il.

L'autre qui était loin de s'attendre à pareille chose recule.

– Egurk ! Egurk ! Egurk ! L'esprit du malheur est sur toi. Le corbeau te guette pour te manger le cœur.

– Croa. croa. croa. Egurk, Egurk, Egurk. Là-bas la sorcière t'attend, ta hutte est maudite, maudits sont tes chiens que la bête folle mordra.

Ces malédictions frappent l'esquimau d'épouvante, ses dents claquent, et ses genoux s'entrechoquent dans un tremblement convulsif.

Alors Roudoudou appose ses mains sur les épaules de l'homme qui s'effondre croyant voir tourbillonner autour de lui tous les esprits des ténèbres.

Mais alors le moussaillon change de tactique. Gravement il profère :

– L'esprit est en moi. Il me dit que Christiansen

sera lavé de son affreuse action s'il marche le Premier devant les traîneaux pour chercher la route de l'homme blanc.

Christiansen alors sera non seulement pardonné, mais sa hutte connaîtra le bonheur, ses chiens ne deviendront pas enragés, son harpon ira droit au cœur de ses ennemis.

Peu à peu le visage du métis se détend. Quand le même a terminé, il est déjà debout demandant à partir sûr l'heure.

Chapitre VIII

Sur la piste – la débâcle – un nom sur une croix

Il s'agit de retrouver la trace perdue.

Question angoissante à laquelle le cerveau ne veut pas songer. Pendant trois jours, hommes et chiens errent à travers le méandre des glaces. Le *floé* partout se disloque, parfois un traîneau s'incline, il faut un effort considérable pour l'empêcher de sombrer.

Vaillante et brave comme une fille de sa face, Bettie marche aux côtés de christiansen.

Le polo de laine rabattu sur les yeux, un double chandail de laine, bottes de cuir aux pieds, elle va comme

s'il s'agissait simplement d'une excursion au Grand Glacier des Montagnes Rocheuses, où d'une partie de luge sur le Mont-Mainier que les Indiens appellent Tacoma. Roudoudou a les yeux rougis. Il assure que c'est la bise qui les pique et non les larmes.

Et cependant, lorsque ses amis marchent en avant et qu'il est dans le traîneau, il se cache dans les chaudes couvertures et la tête enfouie, il pleure, il pleure, il pleure.

La désespérance est dans son jeune cœur.

Jamais on n'arrivera à temps. On finira certes par retrouver la piste, mais au bout de la piste, il y aura des morts. Aussi ces chiens n'avancent pas. Il voudrait avoir des ailes pour survoler cette immensité désolée et arriver tout de suite.

Sacrés chiens de malheur ! Alors Roudoudou, après avoir reniflé, saute brusquement du traîneau et fouille les bêtes avec de grands cris.

– Ehio, Ehio. Ehio, Ehio.

Les chiens excités aboient, il aboierait lui-même s’il osait, et ses petites mains agrippent le bois du traîneau, et le gosse pousse, pousse de toute sa force têtue.

Et le vent se lève. Hans craint qu’il ne disloque les glaces, aussi double-t-on les étapes. Mais il faut malgré tout modérer l’allure. Bêtes et gens n’en peuvent plus. Dès qu’on arrive à l’étape, les chiens eux-mêmes ne songent plus à manger, ils dorment harassés.

Au moindre arrêt, ils se couchent dans la neige et c’est le diable alors de les faire repartir.

Parfois on entend de sourds craquements, c’est le secret tressaillement des glaces travaillées par la force des eaux qui veulent être libres.

La débâcle ne tardera pas à arriver. Un matin elle arrive, les hommes n’ont que le temps de bondir en avant et de gagner, avec les traîneaux et les chiens, une hauteur

d'où ils assistent terrifiés à l'irrésistible poussée.

La baie n'est pas sûre, On franchit la banquise et le soir du septième jour, Christiansen reconnaît une trace. Dans la neige durcie, il y a des empreintes. Des marques pesantes telles que peut en laisser un homme chargé ou accablé par la fatigue.

Et bientôt, Bettie aperçoit la première tombe. Sur le tertre glacé, la croix fait une ombre. Sur le bois, gravé au couteau, il y a un nom :

LE BAIL

Matelot de France

Dès lors, il est facile de retrouver la piste. L'étape est jalonnée par la mort.

Puis c'est la hutte de l'épouvante, morne et silencieuse comme un cimetière.

Roudoudou ne cache plus ses larmes.

Bettie, pleure.

Chapitre IX

Sauvés ! – la mer libre – le cœur en fête

– Hein ! mon vieux Joris, si qu'on n'avait pas pris l'express où que tu serais à cette heure.

Et fier, et heureux, le mousse qui rie, tend au Dieppois une bolée de rhum.

– Humph ! fait l'homme en claquant la langue.

– Fameux, n'est-ce pas ? Ça fait du bien par où ça passe, poursuit l'incorrigible gamin. Non, vrai. Vous en faisiez une figure sous votre tente. Dire qu'on aurait pu passer à côté de vous sans vous voir.

À cette possibilité, le même a un frisson, mais il

secoue cette dernière angoisse et poursuit :

– On n’a pas idée de s’installer ainsi.

Le matelot grogne :

– La prochaine fois, on amènera le chauffage central.

– Faudra demander ça à M’sieu Bohec.

Mais M’sieu Bohec à cette heure a bien d’autres chats à fouetter. Étendu sur un lit de camp, dans le visage amaigri où les privations ont inscrit leurs stigmates, deux larges yeux vivants qui avec une grande douceur regardent deux autres yeux, miroirs de son âme.

Sa main tient prisonnière une autre main qui ne se retire pas, et les deux mains ont des pressions muettes plus éloquentes que des paroles... Qu’auraient-ils pu se dire ? Lui était parti, risquant une horrible mort. Elle était venue vers lui le sachant fauché par le malheur.

Et comme pour se mettre à l’unisson de

l'épanouissement de ces deux cœurs, la nature de ces régions maudites offrait des spectacles inouïs.

Les eaux ont crevé la ceinture des glaces, avec un bruit d'enfer, se chevauchant les unes les autres, les banquises se sont ruées, et l'eau a routé ses flots libres qui déferlent.

Chapitre X

Les regrets du capitaine – un corps sur la glace – l’odyssée du traître – les reliques de Nichols Hoove

Maintenant, il faut songer au retour. Malgré l’amour qui gonfle son âme, malgré les flots qui mettent une barrière inaccessible entre lui et les hardis pionniers du pôle, Yves Bohec voudrait tenter la chance.

Il imagine mille projets qu’il rejette aussitôt comme insensés.

Sans embarcation rien n’est possible.

La mort dans l’âme, il se résigne au retour, il se

reproche son incompétence, son inaction « Si j'avais agi ainsi, si j'avais fait cela. »

Et la voix grave de Bettie assure :

– Yves, vous avez fait votre devoir.

L'idée que des camarades, des marins, attendent un problématique secours, ronge sa joie. Peut-être, le métis a menti. Il y a des hommes qui survivent et Mourzeff lui-même...

À la pensée de son ennemi, ses mains se crispent au point que ses ongles pénètrent dans ses paumes.

Puis il se sent meilleur. Cet homme a agi déloyalement envers lui certes ; il l'a condamné à une mort à peu près certaine, il est la cause indiscutable de celle de ses compagnons, Le Bail, Mabudec, les autres, là-bas, sont sous la glace pour toujours, pour toujours à cause de lui.

Il a joué habilement son rôle, car il est facile de retracer toute l'aventure. Après l'avoir repêché sur son

glaçon, la fièvre l'a tenaillé, mais lorsque son esprit est devenu lucide, il a compris toute la ressource qu'il pouvait tirer de sa maladie. Il a feint d'être plus gravement atteint, connaissant bien le cœur de ces hommes qu'il dupait et sachant qu'aucun ne sacrifierait un mourant.

C'est avec joie qu'il a accepté d'être rapatrié. Il a abandonné la partie. Bohec avait le champ libre. Heureux de cette solution, il n'avait pas songé, personne n'avait songé à surveiller cet homme qui geignait et auquel le moindre roulis du navire arrachait des cris de souffrance.

Puis le jour où le yacht avait appareillé, il avait quitté le bord, furtivement, comme un voleur. Il avait suivi l'expédition à la piste, les chiens empoisonnés, la tentation qu'il avait fait luire aux yeux de Christiansen et de ses hommes.

Ses moyens étaient bas, mais Yves Bohec ne pouvait s'empêcher d'admirer l'énergie de cet homme. Un aventurier, certes, mais de quelle envergure un ennemi à la taille de la nature avec laquelle il s'était

battu.

Et cependant cet homme était peut-être vivant. Et on le laissait, des hommes de sa race, des blancs comme lui, tournaient le dos à la piste.

Le doute broie le cœur du capitaine.

Joris le comprend, qui dit :

– Vous en faites pas pour lui, si lui était vous et vous lui, il ne penserait pas un seul instant à vous porter secours.

Roudoudou ajoute :

– Pour sûr.

Joris continue :

– Voyez-vous, capitaine, faut toujours suivre sa première pensée, c'est toujours la bonne. Fallait me laisser lui tordre le cou proprement.

Les deux mains tendues font un geste, on sent que

Mourzeff aurait pesé peu dans cette étreinte.

Mais Yves secoue la tête doucement et dit :

– C’est un homme.

Alors Joris lève ses robustes épaules et s’éloigne.

Les chiens descendent la côte, par petites étapes.

Il faut même contenir leur ardeur. Ils sentent la piste du retour et tirent sur les harnais à plein collier.

Un jour, vers midi. Les journées sont belles maintenant et le soleil fait miroiter ses rayons sur les glaces et sur les flots verts, d’un vert absinthe, très pâle, très tendre.

On fait étape, joyeusement. Hans a abattu trois oiseaux et harponné un phoque.

Dans la bouilloire d’aluminium, l’eau chante, l’arôme du café monte mettant des frissons aux narines gourmandes.

Devant les yeux des hommes les icebergs défilent, des montagnes énormes comme des cathédrales, des corbeilles de fleurs rares, des roches tourmentées, d'autres sont plats et nets comme une salle de bal. Sur certains, il y a des familles de phoques qui descendent au fil du courant. Sur l'un même, très petit, il y a un ours, pas du tout inquiet, heureux simplement de la promenade. Il aperçoit les hommes, mais il les dédaigne tournant impoliment son arrière-train aux poils jaunâtres.

Sur la rive, les chiens aboient furieusement.

Parfois, il y a des chocs, alors c'est un éparpillement. Une masse heurte un glaçon et le pousse sur la côte.

– Oh ! voyez donc, une bête s'écrie Roudoudou.

– Ou donc ?

– Là, sur l'iceberg qui est coincé entre les deux rochers.

– C'est un morse, affirme Joris.

– Non, un phoque.

– Possible, mais est de taille.

Hans regarde et dit :

– C’est un homme.

Un homme ! à cette affirmation, tous se dressent.

En effet, sur le glaçon venu des hautes régions polaires, un corps inanimé est étendu.

Et ce corps est celui de Mourzeff, de Mourzeff qui a ravi le secret du pôle.

– Il vit, affirme Joris.

– Vous êtes sûr ?

– Oui.

On a retourné l’homme qui gisait évanoui la face contre le glaçon même.

– L’alcool, je vous prie, miss Bettie ?

– Voici.

– Merci.

Avec son couteau, Joris écarté les dents et le liquide goutte à goutte tombe.

Le corps se détend dans un réflexe brusque.

On transporte Mourzeff au campement, on fait un grand feu qui bientôt paraît le ranimer.

C'est sans étonnement qu'il aperçoit Bettie, Bohec, Joris, et tous les autres ; l'âme russe a des résignations insoupçonnées.

Les regards de Mourzeff se portent tour à tour sur chacun. Devant les yeux de Bettie, ils s'arrêtent, plus longtemps, il sourit faiblement. Alors lentement, lentement, avec des hésitations momentanées, il fait le récit de son odyssée.

Elle est telle que Bohec l'avait retracée dans sa mémoire.

Mais ce qu'Yves ne savait pas, c'était la fin, imprévue et effroyable, après l'abandon des Esquimaux.

– Œil pour œil, monsieur le capitaine. La destinée était pour vous, je ne vous demande pas pardon, j'ai perdu, je paie. Beau joueur jusqu'au bout. Vous abattez neuf, le tableau est à vous.

– Ne pensez pas à ces choses, monsieur, remettez-vous.

– Vous croyez donc que je joue encore la comédie ? Non, monsieur, non, le pantin est cassé en deux, la farce est finie. Voulez-vous me soutenir la tête un peu ? Merci. Un peu de rhum, je vous prie.

Il boit une gorgée d'eau-de-vie, une toux déchire sa poitrine, une mousse sanglante émerge aux commissures de ses lèvres, qu'il essuie du revers de sa main :

– Écoutez, ajoute-t-il tout bas, il importe que vous écoutiez. J'avais rapporté les reliques de Nichols Hoove,

un sextant, une ancre, une montre, mais la mer m'a tout repris... mais j'ai là...

– Le secret, interrompt Bettie.

– Non, non.

– Les papiers, les papiers of Hoove.

Dans la cassette de fer, il y a des feuillets, des feuillets écrits au jour le jour, où sont relatés les espoirs, les joies, les déceptions, les désespérances de Hoove. D'un geste tremblant, il porte sa main sous son vêtement en lambeau et retire un carnet retenu par une double croix de ficelle.

– Tout... tout y est... prenez, miss, ils sont à vous. Vous trouverez, sur le Premier feuillet, un ordre écrit en anglais, en français, en allemand, en hollandais, en norvégien, en espagnol.

« Quiconque trouvera le papier, est prié d'y marquer le temps, et le lieu où il l'aura trouvé et de le faire parvenir au plus tôt au gouvernement américain. »

Machinalement, les doigts de Bettie ont dénoué le cordon sur les feuillets jaunis, une écriture menue courait.

La dernière note était presque illisible. La main qui l'avait tracée avait laissé retomber le crayon et la mort était venue.

De la dernière feuille, une enveloppe tombe. Une enveloppe d'un azur tendre.

Bettie la ramasse et la tient entre ses doigts, étonnée.

D'un geste pénible, Mourzeff porte son index à lèvres ses et prononce faiblement :

– Chut !

– Qu'est-ce ?

– Chut ! répète le mourant, ça c'est le secret ; le véritable secret du Pôle. Je vous le lègue à tous les deux, à vous, miss, à vous, capitaine, à la condition que tout à

l'heure, quand je serai mort, oui, n'ayez pas cet effroi, la mort est là, je la sens qui rôde...

Presque indistinctement, il prononce :

– Vous me rapporterez sur mon glaçon. Il y a des jours que nous dérivons ensemble. C'est un ami pour moi.

Et le délire commence.

Les chiens emprisonnés hurlent. La mort tend vers lui ses mains gelées.

– Chassez les chiens, éloignez ces hommes... le glaçon, libre sur la mer libre.

Mourzeff ouvre ses yeux et murmure :

– On ne fait pas sa vie.

Et ses paupières, lentement, pour la dernière fois, s'abaissent.

**

On a fait selon les désirs de l'homme. Le corps a été transporté sur l'iceberg plat, et comme s'il attendait sa proie, à peine les marins sont-ils sur la rive, qu'une main invisible montant des abîmes inconnus le soulève.

L'iceberg tourne, deux ou trois fois, comme pour chercher sa route, puis un courant le prend qui le pousse vers le Grand Nord Polaire.



Devant le foyer, tous sont immobiles.

L'eau ronronne doucement, berçant l'âme angoissée des hommes. Joris le Premier rompt le grand silence qui pèse :

– Tout ce que vous voudrez, mais c'est pas la mort d'un chrétien.

Et lentement, il se signe. Ses lèvres, d'un mouvement imperceptible, bougent. Le rude marin prie. C'est, en effet, une prière, et sans le vouloir, la voix s'élève à cette phrase :

« Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Ému, Roudoudou répond :

– Amen !



Tous dorment. Seuls, l'un contre l'autre. Yves et Bettie veillent. Alors, lentement, la jeune Américaine ouvre l'enveloppe bleue.

À la lueur des flammes, rapprochés, joue à joue, ils voient une haute écriture féminine, et ce seul mot : *je vous aime*.

« Je, vous aime », la preuve d'amour qui était partie d'une cité lointaine pour dire au héros : Confiance et espoir !

Je vous aime : mots qui rayonnaient dans l'horrible détresse.

Amour joie suprême du dernier moment.

Soleil dans le cœur du mourant.

Dernier souffle de Vie au seuil de l'éternité.

Dans l'immense paix polaire, le mot chante, prometteur, dans l'âme de ces deux jeunes, le papier replié, Bettie attend, Yves est pâle. Il tremble un peu.

Une grande clarté se fait alors dans leur cerveau, et ils comprennent alors que le secret du pôle, c'est le secret du bonheur. Ils sont jeunes, ils sont sains, ils sont bons. Dans la splendeur de l'aurore boréale qui monte énorme dans le ciel, ils lisent sa promesse d'un avenir meilleur.

Chapitre XI

Le songe de Roudoudou

Le même Roudoudou dort, tenant dans ses bras, Kayaka, un chien groenlandais. La bête grogne d'aise, le mousse sourit à un rêve lointain.

C'est un jeune homme, sanglé dans une tunique à boutons d'or, debout sur une passerelle, et ce jeune homme est un autre Roudoudou, un Roudoudou grandi, sérieux, attentif à la manœuvre.

Devant lui, la grande mer s'étale, câline et remueuse.

Islande-Groenland.

Mai-Avril 1912

Table des matières

Le Pari du Môme.....	2
Les conséquences d'une représentation gratuite.....	3
Comment le môme Roudoudou conquiert son titre de champion de boxe, poids puce.....	13
Où Roudoudou s'aperçoit que toute médaille a son revers. – Mélanie, l'affreuse marâtre. – Un grand ami : Yves Bohec, capitaine au long cours.....	23
Le môme Roudoudou est rossé, mais victorieux L'ange gardien qui veille.....	42
À quoi rêvait Yves Bohec. – le destin de roudoudou – les adieux du môme. – les plus belles aventures du monde.....	50
La Taverne de Dieppe.....	70
La Taverne du Cœur-Couronné – le matelot Joris et l'hôtesse Margot.....	71
Où Roudoudou renouvelle la fable du renard et de la grenouille.....	82
Les deux cent mille dollars de Charley Mount. – Miss Bettie Farthing. – le défi de Mourzeff. – la volonté du capitaine. – le secret du Pôle.....	92
L'Héroïsme d'un Mousse.....	141
Dans les fjords de Norvège – Tromsø – la « Bettie » en mer – un hôte qu'on n'attendait pas.....	142
Les passages inattendus – la colère de Mourzeff – qui se trouvait dans le « nid de pie ». – vers le cercle polaire.....	158
La course du navire – le métier qui vient – la vie à bord.....	174
Rencontre en mer – les sondages – les icebergs et le soleil de minuit.....	179
Les croyances de Joris – le tentateur – la vengeance des matelots.....	186
Dans les flancs du navire – Roudoudou veille – l'eau qui monte –.SOS – l'héroïsme du mousse.....	201

Sur un glaçon à la dérive.....	214
Perdus sur l'océan.....	215
Sur le radeau et dans la brume.....	223
À quoi songeait Bettie Farthing – les côtes d'Islande – l'appel	227
Une épave sur la mer.....	235
Ceux qui étaient avec Joris.....	239
Le retour à la vie – la première pensée du marin.....	245
Les courants et la nuit polaire.....	252
Sans force et sans courage – mirage.....	256
Sur la terre de glace – les premiers conquérants. – seul.....	263
Ce que Roudoudou faisait sur l'« inlandsis ».....	267
Le retour à bord.....	272
Dans la tempête – le « Bettie » dégagé.....	275
Les fantômes qui peuplent la nuit. – des ombres sur une ombre	278
La hutte de l'Épouvante.....	283
Sur la côte occidentale du Groenland – le pilote esquimau – julianehaab.....	284
Un peu de joie – Le cantique des matelotes.....	292
Roudoudou va à terre, s'ennuie et s'improvise danseur.....	298
Le conseil de guerre – le cap au nord – Roudoudou rallie en kayak.....	306
L'escadre fantastique des icebergs.....	311
Upernavik, le dernier port du monde.....	314
Le « Bettie » s'en va.....	316
En avant ! Bonne chance !.....	318
Le dépôt pillé – la mort du fauve – ripaille.....	322
Nichols Hoove est-il vivant ? – l'homme de Life Boat Cove.	327
La mort des chiens – le mauvais esprit.....	331
Abandonnés !.....	335
La montée du calvaire.....	340
Le froid – la faim – le désespoir, le doute, la mort et la folie	342

L'office des agonisants.....	347
Les derniers souffles de la vie.....	351
Le Secret du Pôle.....	354
Les fleurs polaires – le rosier de la bonne M ^{me} Gutzeit – le même s'ennuie.....	355
La trace des hommes – ceux qui ne reviendront pas.....	361
Les phoques – le Pouce-du-Diable.....	365
Le chant des vainqueurs.....	368
L'intelligence d'une bête –.les revenants.....	372
Le récit de l'homme – ceux qui sont morts pour la science – cap au sud.....	376
Le moyen du gosse.....	382
Sur la piste – la débâcle – un nom sur une croix.....	386
Sauvés ! – la mer libre – le cœur en fête.....	390
Les regrets du capitaine – un corps sur la glace – l'odyssée du traître – les reliques de Nichols Hoove.....	393
Le songe de Roudoudou.....	408